Revue d'Histoire Littéraire de la France

AVRIL-JUIN 1954
54e ANNÉE - No 2

MALLARMÉ, HUYSMANS ET LA « PROSE POUR DES ESSEINTES »

La *Prose pour des Esseintes* occupe une place toute spéciale dans la carrière et dans l'œuvre de son auteur. En 1885, Mallarmé, qui s'était jusqu'alors tenu volontairement à l'écart, venait d'être révélé à la génération montante par les *Poètes maudits* de Verlaine, et au grand public par l'*A Rebours* de Huysmans. Pour la première fois, il s'adressait à un public preparé à l'entendre. Mais, fidèle à lui-même, il s'était refusé à chercher un « succès facile » [1] et le poème qu'il publia, dans la *Revue indépendante* de janvier 1885, est « sans doute le plus obscur de son œuvre » [2]. C'est pourquoi cette publication marqua l'entrée de Mallarmé dans la célebrité [3].

Mais si la *Prose pour des Esseintes* marque une date dans la carrière de Mallarmé, elle tient aussi une place importante dans son œuvre. Car elle est, si l'on met à part le *Coup de dés*, le dernier de ses grands poèmes, celui qui inaugure sa « dernière manière » : désormais, en effet, Mallarmé écrira surtout des sonnets, et il cherchera dans sa poésie une extrême densité d'expression dont ce poème offre l'exemple le plus achevé et, partant, le plus difficile à comprendre.

Depuis 1885, une quinzaine au moins d'exégètes se sont penchés sur les problèmes que pose ce poème. Leurs efforts ont-ils tous été vains ? Leurs divergences sont notoires : mais jusqu'où vont-elles ? N'y a-t-il rien qui soit acquis ? Peut-on distinguer des lignes convergentes dans ces tentatives diverses ?

1. Henri Mondor : *Vie de Mallarmé*, éd. complète en un vol., Paris, Gallimard, 16e édition, 1946, p. 448. — Dans notre texte, l'abréviation O. C. renvoie aux pages de l'édition procurée par M. Mondor et G. Jean-Aubry : *Stéphane Mallarmé, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », no 65, Paris, Gallimard, 1945. — Signalons que, pour respecter les limites prévues par la revue, nous avons dû abréger considérablement la première partie de notre étude. Nous nous en excusons auprès des critiques dont nous examinons les travaux et que nous avions cités copieusement dans notre première rédaction. Nous rétablirons les passages supprimés en republiant notre étude en volume.

2. *Vie de Mallarmé, ibid.*

3. Cf. Édouard Dujardin : *Mallarmé par un des siens*, Paris, Messein, 1936, p. 18.

Nous tentons de dresser un bilan détaillé de l'exégèse mallarméenne, en ce qui concerne la *Prose pour des Esseintes*. Nous allons d'abord passer en revue les principaux commentaires qui ont été consacrés à ce poème, en notant au passage les points acquis. Ensuite, sur la base de ces données, nous proposons à notre tour une synthèse aussi large que possible, mais apportant toutefois plusieurs détails nouveaux. Enfin, à la lumière de cette interprétation, nous essayons de préciser les rapports qui relient le poème à son destinataire : car après tout, c'est bien la « Prose — pour des Esseintes, » et plusieurs exégètes se sont égarés, faute d'avoir tenu compte du titre et de la dédicace du poème.

Inutile d'ajouter que nous n'avons pas la prétention de clore le débat, qui reste ouvert. Mais il nous semble qu'une synthèse toute provisoire pourra peut-être intéresser les mallarméens fervents qui apportent au poète l'hommage de leur intelligence aussi bien que de leur cœur. Après tout, Mallarmé lui-même prévoyait, non sans ironie, ses « scoliastes futurs » et leurs tentatives pour fixer les mirages qu'il évoquait par l'incantation de ses vers. Mais comment peser, dans nos balances grossières, cette poussière d'or ?

I

Le premier exégète de la *Prose pour des Esseintes* fut Théodore de Wyzewa, devenu par la suite musicologue, grand wagnérien avant d'écrire avec M. de Saint-Foix une magistrale vie de Mozart[1]. Comme beaucoup de ses successeurs, Wyzewa néglige l'indication importante que fournit le titre-dédicace ; il s'écarte du texte, et ne donne en fin de compte qu'une assez vague paraphrase. Son commentaire sur la *Prose* n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité. Wyzewa y évoque un vieux moine transcrivant un naïf roman d'Alexandrie, d'après un grimoire très ancien. Il s'identifie momentanément avec le héros, et refait une merveilleuse promenade à deux dans un jardin enchanté, avant de faire un douloureux retour sur lui-même.

Le récit est charmant ; mais beaucoup des détails sont de pure invention : le moine, la cellule, le roman d'Alexandrie : tout cela est apporté au texte par l'imagination de Wyzewa, mise en branle par le mot « Anastase », qui est effectivement le nom d'un bibliothécaire célèbre, mais aussi de deux empereurs d'Orient, de quatre papes et d'un anti-pape ! Mais si l'on doit écarter ces inventions, que reste-t-il de l'exégèse de Wyzewa ? Le mouvement général du poème.

1. Théodore de Wyzewa : *M. Mallarmé. Notes*, in *La Vogue*, juillet 1886, n° 11, p. 361-375; n° 12, p. 414-424. Le commentaire sur la *Prose* se trouve p. 371-372. M. Mondor a dit de cet article qu'il constitue « un sérieux essai de pénétration », mais révèle aussi que Wyzewa avait « peut-être moins bien compris qu'il ne l'a cru, les vers de Mallarmé » (*op. cit.*, p. 484).

Quelqu'un veut évoquer un souvenir merveilleux, une réminiscence lointaine, d'une promenade à deux dans un jardin enchanté, où poussaient des fleurs merveilleuses. A la fin ce miracle disparaît, et cède la place à des pensées funèbres. C'est peu ; mais c'est quelque chose.

Nous n'avons relevé aucune exégèse de la *Prose* entre 1886 et 1912, date à laquelle Albert Thibaudet publia le premier livre d'ensemble sur le poète, livre qui fait époque dans la critique mallarméenne et qui garde encore aujourd'hui beaucoup de sa valeur [1]. Thibaudet, persuadé à juste titre que « chaque ligne de Mallarmé » a « un sens réel, objectif, qu'a voulu l'auteur », s'est efforcé de « comprendre Mallarmé, dût-on l'accuser de jeter sur le sol de cent iris les pavés « d'affirmations lourdes et inutiles » (p. 61). C'est pourquoi il s'est proposé de « satisfaire le lecteur exigeant ou sceptique par un mot à mot rigoureux » de la *Prose pour des Esseintes* (p. 404). Si son mot à mot n'est pas aussi rigoureux qu'on pourrait le souhaiter, et s'il est loin de satisfaire pleinement le lecteur, il représente du moins une tentative beaucoup plus sérieuse que celle de Wyzewa pour pénétrer le sens et la portée du poème [2]. Ne pouvant reproduire ici les quatorze pages de cette exégèse, nous nous bornons à en indiquer les lignes générales.

Pour Thibaudet, le titre « parfaitement vague » n'indique pas le vrai sujet du poème, qui évoque des

> Rêves de sites ou de paradis, non pour eux-mêmes, mais comme symbole d'un état humain, ici l'état poétique. La *Prose* est, dédié à des Esseintes, l'Art poétique mallarméen (p. 406).

Dans l' « hyperbole », Thibaudet voit « l'ambition vaine de l'œuvre suprême » que rêvait Mallarmé, et dont les deux premières strophes indiqueraient le caractère. « Mais à l'ardeur du vœu va succéder le repliement sur soi, à l'hyperbole de l'absolu une variante sur la conclusion de *Candide* : cultiver son jardin, un jardin étrange encore de fleurs rares » (p. 407). Dans ce jardin, le poète se promène, accompagné par une femme, son « unique lectrice », qui est à la fois une femme réelle et une Idée de la poésie, comme la Délie de Maurice Scève, comme la Béatrice de Dante. Là, ils ont une vision splendide qu'ils approfondissent de leurs puissances inconscientes. Mais la réalité de cette vision est niée par la « critique dogmatique et la poésie qu'elle préfère, celle de plein jour, de clarté crue » (p. 409) .Dans cette « terre de la poésie nouvelle, l'île de mystérieuse beauté », (p. 410) les fleurs

1. Nos citations renvoient à la 13e éd., *La Poésie de Stéphane Mallarmé, étude littéraire*, Paris, Gallimard, 1926, où le commentaire de la *Prose* se trouve p. 403-416.

2. Thibaudet affirme avec raison : « Dans les *Notes sur Mallarmé*, plaquette de jeunesse par M. de Wyzewa, il existe une glose sur la *Prose*, que M. Vittoria Pica a reprise de confiance dans *Letteratura d'eccezione*. Avec son moine Anastase et le reste, elle est de pure imagination : si tel était le sujet, la moitié des strophes du poème n'aurait à lui aucun rapport » (*op. cit.*, p. 405, note).

sont les mots de cette poésie, mots doués d'une puissance de suggestion infinie. Dans la strophe VIII, sommet du poème, « l'Idée platonicienne, forme dernière de ce réalisme verbal, de ce mysticisme des mots, apparaît à l'arrière-plan » (p. 412).

« Mais arrivée à ce sommet, la pensée va se replier, descendre, glisser vers quelque ironie souriante » (*Ibid.*). En effet, le poète s'exalte, mais sa compagne sourit ; et le poète y voit le signe de quelque vanité dans son rêve. Ils se taisent ; et « l'Esprit de litige » triomphe de leur silence et prend en pitié leur échec. Le poète riposte que sa vision qui s'élevait jusque dans l'Idéal fut vraie même si elle reste irréalisable. C'est là ce que la poésie devrait tenter, et non d'atteindre l'ampleur dans le déroulement banal d'un flot oratoire. Et le jeune poète s'étonne d'entendre dire partout que son pays merveilleux n'existe pas.

Des Esseintes avait parlé, dans *A Rebours*, des « finesses byzantines » de Mallarmé : c'est pour cela, affirme Thibaudet, que le poète a introduit les noms byzantins d'Anastase et de Pulchérie. Mais Thibaudet y voit aussi de ces noms tendres que les amants se donnent et qu'eux seuls entendent. L'aimée prononce donc le nom de son amant, passant ainsi de l'extase devant la vision de l'art jusqu'à, simplement, de l'amour. Puis elle seule reste, laissant son nom sur le « tombeau de la poésie qui n'a pas fleuri », tombeau que recouvre « le trop grand glaïeul », cette *Prose* elle-même, qui seule survit au songe des cent iris (p. 415).

Toute fine, toute ingénieuse qu'elle soit, cette exégèse ne satisfait pas non plus le lecteur exigeant. Thibaudet n'explique pas le titre, et ne voit qu'en partie le sens de la dédicace. Il ne voit pas le rapport entre l'hyperbole initiale et les fleurs de l'île mystérieuse. Il interprète les iris comme le symbole des mots de la nouvelle poésie : alors que Mallarmé dit expressément que ce sont des Idées. Tout le monde sourit de ces « noms entendus des amants seuls » : et l'on a toujours rejeté l'interprétation de la fin du poème.

L'exégèse de Thibaudet a néanmoins de grands mérites. La *Prose*, comme bien d'autres poèmes de Mallarmé, est, en effet, en quelque sorte un Art Poétique ; l'idéalisme platonicien est bien présent dans le symbole des fleurs, symbole qu'on retrouve dans le *Toast funèbre* et l'*Avant-Dire au Traité du Verbe* ; et les noms d'Anastase et de Pulcherie sont bien là, en partie, pour être la « touche qui répond aux finesses byzantines » évoquées par des Esseintes. La conclusion de Thibaudet (p. 416) fait admirablement ressortir les qualités poétiques de la pièce.

En 1919, M. Camille Soula publia son *Essai sur l'hermétisme mallarméen*, contenant une exégèse de la *Prose* [1]. M. Soula semble prendre

1. M. Soula a repris son commentaire de la *Prose* dans son volume : *Gloses sur Mallarmé*, Paris, Éditions Diderot, 1946, p. 29-46. C'est à cette édition que nous renvoyons. Il faut signaler qu'en outre de ses analyses générales des « données objec-

la contrepartie de Thibaudet : en réalité, il le rejoint sur l'essentiel :

> La *Prose pour des Esseintes* est le récit d'un voyage merveilleux dédié au héros des voyages imaginaires. Le sujet de la *Prose* n'est point celui d'un art poétique. Il y est traité des droits de l'imagination... (p. 33).

Distinguant, selon sa méthode, entre la « donnée subjective » et la « donnée objective » du poème, M. Soula voit dans la *Prose* un récit de voyage construit sur les symboles de « l'atlas » et des « herbiers », et terminé par le symbole des « rituels » (p. 34).

Le premier mérite de son exégèse est d'avoir indiqué un des rapports qui relient le poème à son dédicataire : c'est bien « un voyage merveilleux dédié au héros des voyages imaginaires », détail qui sera confirmé longtemps après par la correspondance entre Mallarmé et Huysmans. Un second mérite est d'avoir mis en lumière la structure du poème : les deux premières strophes sont bien une introduction, et la suite du poème développe le plan qui y était annoncé, selon la triple division d'atlas, herbiers et rituels. La troisième nouveauté de cette interprétation est d'avoir proposé une explication étymologique des mots Anastase et Pulchérie : on peut toutefois contester l'exactitude du sens donné à *Anastase* (« je suis debout, j'existe par moi-même »). Quoi qu'il en soit, cette explication laisse intacte l'allusion byzantine ; et elle a le mérite de se rattacher aux « rituels » du début.

L'analyse de la « donnée subjective » du poème prête naturellement plus à discussion. M. Soula y discerne, nous l'avons vu, l'affirmation des « droits de l'imagination ». Il est exact que pour Mallarmé « la poésie, en dernière analyse, semble consister dans une imagination proprement créatrice formulant des fictions supérieures à la réalité » (p. 33). Mais cette thèse, à notre avis, n'est pas incompatible avec celle de Thibaudet, que M. Soula rejoint d'ailleurs en affirmant que « le poète se plaint du scepticisme auquel se heurtent chez le vulgaire les spéculations d'un caractère chimérique » (*Ib.*). Comme Thibaudet aussi, il ignore ou il écarte le sens liturgique du titre *Prose*, dont il offre une interprétation ingénieuse, mais erronée (p. 35). M. Soula propose une explication intéressante de la « sœur », qui serait la « conscience » du poète : mais ici encore, Thibaudet avait déjà évoqué la possibilité que la « sœur » soit autre chose qu'une personne réelle, qu'elle soit en quelque sorte une partie du poète lui-même. Cette interprétation allégorique de la « sœur » sera reprise, avec des variations multiples, par la plupart des exégètes.

Le regretté Henry Charpentier commenta, en 1926, trois strophes de la *Prose* [1]. Son explication de la septième strophe est essentielle-

tives et subjectives » du poème, M. Soula donne un commentaire précis de chaque vers du poème, p. 35-46.

1. In *Hommage à Stéphane Mallarmé*, numéro spécial de *La Nouvelle Revue française*, du 1er novembre 1926, p. 537-545.

ment conforme à celle de Thibaudet : pour les deux dernières strophes il a recours, comme M. Soula, à l'étymologie. Sans nommer son prédécesseur, il le rejoint sur le sens de « Pulchérie » (« la Beauté »), mais il interprète « Anastase » plus exactement comme « Résurrection ».

En 1944, Charpentier, reprenant son exégèse, apporta un nouveau détail intéressant à l'appui de sa thèse : le passage où Renan évoque saint Paul parlant aux Grecs de Jésus et de la Résurrection (Anastasis) : certains Grecs ont pris Anastasis pour un nom de déesse ; et, selon Charpentier, Mallarmé a pu prévoir une erreur analogue de la part de ses futurs commentateurs [1].

Quoi qu'il en soit pour les sources de cet usage, l'interprétation de Charpentier, nous le verrons, a été adoptée par beaucoup de ses successeurs.

La même année 1926 parut une thèse allemande dans laquelle, pour la première fois, l'image centrale de la *Prose* fut rattachée sérieusement au roman de Huysmans [2]. M. Franz Rauhut déclara, en effet, que la *Prose pour des Esseintes* est « une variation sur un thème de l'exotisme flaubertien, c'est-à-dire sur le célèbre passage de la *Tentation de saint Antoine* cité dans *A Rebours* » (p. 26). Ce passage, comme Franz Nobiling devait le montrer (car M. Rauhut n'en dit rien de plus), est le dialogue entre le Sphinx et la Chimère que des Esseintes faisait animer par une ventriloque et qui contient les mots : « Je cherche des *fleurs plus larges...* » Détail important sur lequel nous reviendrons.

En 1928, le regretté Franz Nobiling publia une traduction en allemand de la *Prose pour des Esseintes*, traduction accompagnée d'une exégèse détaillée [3]. Pour la première fois, il essaya de tenir systématiquement compte de ses prédécesseurs. Il releva et expliqua la référence de M. Rauhut à Flaubert ; il adopta l'interprétation de Charpentier pour les deux dernières strophes ; et pour le reste, il conserva une partie des explications de Thibaudet et de M. Soula, non sans apporter des vues personnelles.

Nobiling fut aussi le premier à expliquer, en citant le dictionnaire de Bescherelle, que « Prose » a un sens liturgique. Il suit M. Soula en indiquant que la dédicace « pour des Esseintes » s'explique par le fait que ce dernier « faisait à Fontenay ses voyages exotiques, au fond

1. In *Le Point*, XXIX-XXX, février-avril 1944, numéro spécial consacré à Mallarmé, *Étude*, p. 62-69. — L'ami de Mallarmé, Lefébure, avait écrit à Sainte-Beuve au sujet de la *Vie de Jésus* de Renan (voir H. Mondor : *Eugène Lefébure*, Paris, Gallimard, 1951, p. 65-69). Il est vraisemblable que les deux amis avaient lu aussi le *Saint Paul* de Renan, publié en 1869 : mais aucun texte ne le prouve. — Nous discutons plus loin les problèmes linguistiques que pose l'interprétation étymologique du mot « Anastase ».

2. Franz Rauhut : *Das Romantische und das Musikalische in der Lyrik Stéphane Mallarmés*, Marburg, G. Braun, 1926 (« Die neueren Sprachen », Beiheft Nr. 11).

3. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LI, 1928, p. 419-436.

comme le *Voyageur autour de sa chambre*, à qui, par ailleurs, il ne ressemblait nullement » (p. 421).

Dans les deux premières strophes du poème, F. Nobiling voit l'incantation d'un « cabaliste initié aux plus profonds mystères » : pour lui, le « grimoire » a d'abord le sens littéral d'un livre magique, et « l'atlas, herbiers et rituels » sont également des accessoires de l'incantation, tout en étant aussi les éléments de l'œuvre du poète. « L'hyperbole » aurait son double sens de figure de rhétorique et de terme mathématique, l'hyperbole mathématique pouvant, avec ses deux directions, être un chemin vers les cieux infinis ou vers les enfers infinis, vers l'absolu. A partir de la troisième strophe, nous sommes plongés sans transition dans cette « hyperbole ». Mallarmé évoque un voyage imaginaire dans le domaine de sa propre poésie, insistant avant tout sur l'existence réelle de ce pays, contre ceux qui la contestent. Le principal apport nouveau de Franz Nobiling est l'interprétation liturgique du titre « Prose ». Sa synthèse des commentaires précédents procède d'un esprit conciliant et judicieux. Mais plusieurs points de détail appellent de sérieuses réserves [1].

Après cette première synthèse de F. Nobiling, l'exégèse marque une pause. En 1933, Hubert Fabureau, dans sa petite monographie alerte, intelligente, mais quelque peu iconoclaste, se borne à résumer l'interprétation de Thibaudet, qu'il oppose à celle de Charpentier pour les deux dernières strophes [2]. Il s'autorise de leurs divergences pour nier toute valeur à la *Prose*, « puisque, dit-il, les meilleurs esprits ignorent le sens exact de ces décevantes arguties » (p. 79). — Cela n'avance guère le problème [3].

En 1936, M. Charles Mauron publia une série de commentaires pour accompagner une traduction en anglais, par Roger Fry, des poèmes de Mallarmé. En 1938, il reprit ses commentaires dans un volume publié en 1941 seulement, sous le titre de *Mallarmé l'obscur*,

1. Par exemple, Nobiling, suivi sur ce point par M. Wais, interprète *sur mes pas* comme *au-dessus de mes pas*, et *carte* / *Sans fin* comme *carte infinie*. (Cf. p. 433 : « diese seine Himmel, dieses absolute grenzenlose Land, das sich über seinen Schritten auftat »). Mais *sur mes pas* signifie certainement *partout où je vais*, comme dans le *Toast funèbre* (Le Maître... a, *sur ses pas*, / Apaisé de l'éden l'inquiète merveille...) ; et *sans fin* va avec *attestés*, non pas avec *carte*, et a le sens d'*interminablement*.

2. *Stéphane Mallarmé. Son Œuvre*, Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue Critique*, 1933, p. 76-79.

3. C'est d'ailleurs faire bon marché des valeurs autres qu'intellectuelles que devait contenir, pour Mallarmé, tout poème. « Le *sens exact* », dit Fabureau : mais Mallarmé n'avait-il pas dit que

Le *sens trop précis* rature
Ta vague littérature ?

Et, d'autre part, que tout poème doit « extérieurement à son trésor... présenter, avec les mots, un sens même indifférent... » (O. C., p. 382) ? La question est plus complexe que Fabureau ne semble le soupçonner.

et où il esquissait une « psychanalyse » de Mallarmé, fondée sur l'étude de symboles qui traduiraient un complexe obsessionnel déterminé par la mort prématurée de la mère et de la sœur du poète. Enfin, en 1950, il poussa plus loin cette méthode dans son *Introduction à la Psychanalyse* de Mallarmé [1].

Dans *Mallarmé l'obscur*, M. Mauron voit le point de départ du poème dans un rêve qu'aurait fait le poète, au cours de quelque « somnolence à deux, pendant des vacances », dans un paysage d'été, au bord d'un fleuve, parmi des jardins de fleurs cultivées. La « sœur » serait Méry Laurent. Mais « le poème se construit *au-dessus* de la scène réelle » (p. 122-123). L'hyperbole, « bond au-delà », serait pour Mallarmé comme « le chemin du paradis », paradis de fleurs idéales, analogue à celui du *Toast funèbre*. Le poète parle de ce Paradis « au passé, mais sans angoisse, comme d'un lieu accessible (et nullement perdu) si l'on veut bien accepter son existence idéale ». Le poète insiste sur cette existence : la sœur semble en douter. Mais « l'hyperbole se confond avec la folie » : « à contempler tant de fleurs idéales qui grandissent à l'infini, on perd sa pauvre tête humaine et le sens du réel » (p. 126). Ce jardin idéal est néanmoins le but « pour quoi l'homme existe » (p. 125). — A la fin du poème, « l'enfant » met fin à la sieste et au récit du rêve : « Debout ! » dit-elle (p. 127). — M. Mauron définit l'atmosphère de ce poème, où « tout est dit à la fois plaisamment et sérieusement » (p. 125), comme celui d'un « moment de bonheur tendre et railleur à la Mozart » (p. 124).

L'*Introduction à la Psychanalyse de Mallarmé* apporte une nouvelle interprétation, très différente. Le point de départ du poème n'est plus pour M. Mauron une promenade estivale avec Méry Laurent, mais la crise de la période avignonnaise, « la crise dont les bords du Rhône virent l'angoisse et la convalescence » (p. 180-181).

La « sœur » n'est plus Méry Laurent, mais Maria, la propre sœur du poète, que celui-ci aurait retrouvée, avec les fleurs, ses symboles idéaux, « dans une île *au-delà* d'un fleuve ou de la mer ». « Mais les fleurs devenaient si grandes (traduisez : l'obsession devenait si forte) que la démence menaçait ». — Et le poète renonce à ce saut hyperbolique dans l'au-delà et revient à « l'œuvre de patients grimoires, où le pays surnaturel devient carte d'atlas, l'idée fleur séchée dans l'herbier, l'extase simple rituel » (p. 177-179).

La méthode psychanalytique porte naturellement sur la valeur

5. *Mallarmé l'obscur*, Paris, Éditions Denoël, 1941 ; *Introduction à la Psychanalyse de Mallarmé*, Neuchâtel, A la Baconnière, 1950. — Dans ce dernier ouvrage, M. Mauron affirme, d'ailleurs, que sur « le sens littéral » des œuvres de Mallarmé, « un accord assez large existe » ; mais il signale aussi que « chacun des ouvrages » d'exégèse « étant l'aboutissement d'un effort personnel, l'interprétation littérale objective consacrant leur accord partout où il existe n'est ainsi donnée nulle part » (p. 10). Notre étude tend à confirmer l'existence de cet « assez large accord » : mais les divergences de détail restent très nombreuses et entraînent quelquefois des interprétations générales assez différentes, qui se fondent sur un mot ou un vers.

symbolique mais inconsciente des images employées par le poète. Il n'entre pas dans notre propos de discuter cette méthode, ni son application à Mallarmé. Nous ne méconnaissons pas la lumière que la psychanalyse peut jeter sur les sources profondes de cette aspiration vers un Eden perdu que traduit certainement le poème et qui, selon Baudelaire, se retrouve chez tout poète lyrique. Mais il nous paraît invraisemblable que ce poème, écrit en 1884 pour des Esseintes, soit consacré à chanter cette crise surmontée depuis très longtemps ; invraisemblable aussi que cette crise soit l'unique sujet des autres œuvres énumérées par M. Mauron (*Igitur*, le *Sonnet en Yx*, le *Triptyque* et le *Coup de Dés*) ; invraisemblable enfin que « la peur de la démence *ait* fait fuir le poète de l'île édénique » (p. 181) : le vers « grandissait trop pour nos raisons » peut être interprété beaucoup plus simplement ; et d'ailleurs, Mallarmé devait affirmer souvent par la suite que cet Eden imaginaire est le vrai séjour du poète, exilé sur terre. Quel serait aussi, dans cette interprétation, le rapport entre le poème et son dédicataire ?

Mais, ces réserves faites, il faut signaler, d'autre part, que M. Mauron explique justement, comme Nobiling, que le titre a un sens liturgique ; qu'il rattache le poème au *Toast funèbre* ; qu'il adopte comme Soula et Charpentier, une interprétation étymologique des mots « Anastase » et « Pulchérie » ; et que le mouvement général du poème tel qu'il le voit ne s'éloigne pas beaucoup de celui qu'y distinguaient ses prédécesseurs. C'est dire que sa divergence, du courant général de l'exégèse, s'explique par le point de vue spécial auquel il se place, pour interpréter les « données subjectives » du poème.

Après la psychanalyse, l'existentialisme. En 1937, sous le titre : *E. A. Poe und Mallarmé's Prose pour des Esseintes*, M. Kurt Wais publia une étude très poussée des sources possibles du poème, et, en 1938, sous le titre : *Mallarmé : Ein Dichter des Jahrhundert-Endes*, la première grande étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre du poète, contenant une exégèse détaillée de l'œuvre entier de Mallarmé [1].

M. Wais apporte beaucoup de détails nouveaux sur les sources du poème, et aussi une nouvelle interprétation, fondée sur un point de vue déjà existentialiste. S'élevant contre la tendance inaugurée par Thibaudet de « prendre le contenu de tout poème de Mallarmé comme une contribution à sa poétique théorique », il affirme qu'il s'agit :

> De trouver de nouveau, abandonnant les abstractions exsangues, le noyau d'expérience directe, purement humaine — quelque maigre et fragile qu'il puisse être — de ce poète, noyau à partir duquel les excursions dans l'abstrait peuvent seulement être appréciées d'une façon adéquate. Une

1. L'article de M. Wais parut sous la rubrique générale *Quellenstudien zu Mallarmé II*, in *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LXI, 1937, p. 23-40 ; son livre fut édité par la C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, Munich, 1938.

telle position *existentielle* du problème sera d'autant plus féconde que la question existentielle a été un problème capital de Mallarmé à partir d'*Igitur*, et même déjà à partir du *Guignon*. (*Art. cit.*, p. 26.)

Partant de ce principe, M. Wais voit dans le poème une « autobiographie spirituelle » (p. 24). Il fait de très nombreux rapprochements littéraires, surtout avec des poèmes et des contes de Poe (notamment *Tamerlane*, *Eleonora* et *Monos and Una*), où nous trouvons réunies trois expériences : le pays bienheureux du passé, la bien-aimée virginale, les fleurs, formant toutes l'image de la notion fondamentale de l'enfance. Étant donné la place qu'occupait Poe dans la vie et la pensée de Mallarmé, ces rapprochements n'ont rien d'invraisemblable : il y en a même de frappants, comme la description, dans le *Colloque entre Monos et Una*, de « douces *idées de fleurs* — fleurs fantastiques infiniment plus belles qu'aucune de celles de la vieille Terre, et dont nous voyons aujourd'hui les modèles autour de nous » (v. p. 37) [1].

Le poème est donc pour M. Wais la tentative du poète vieillissant pour retrouver son enfance perdue, pour l'évoquer par une sorte d'incantation. La « sœur » serait le symbole de l'inconscience enfantine, et le poème montrerait la scission qui s'est opérée dans l'âme du poète au sortir de l'enfance. Invoquant l'analyse de *Hamlet*, où Mallarmé affirme que Polonius est la vieillesse anticipée du héros lui-même, comme Ophélie est « sa vierge enfance objectivée », M. Wais affirme que Mallarmé se met en scène ici, nouveau Hamlet, entre l'*Anastase* qu'il deviendra un jour et la *Pulchérie* qu'il fut et qu'il voudrait redevenir. Les fleurs qui se détachent du jardin pour devenir des idées symboliseraient le passage qui mène de la fusion intuitive avec le monde, marque de la connaissance enfantine, jusqu'à la séparation d'avec le monde que suppose la connaissance intellectuelle de l'adulte (*art. cit.*, p. 33-34). Dans la fin du poème, M. Wais croit pouvoir distinguer l'espoir que cette scission ne sera pas définitive : Anastase s'unira dans la mort avec sa Pulchérie (*op. cit.*, p. 448-449).

On voit l'originalité de l'interprétation de M. Wais. Nous en retiendrons une partie dans notre synthèse. Mais, chose curieuse, malgré son examen minutieux des sources possibles du poème, M. Wais passe à côté d'un passage capital d'un texte de Baudelaire qui va loin vers l'explication du poème, texte dont il cite pourtant un autre passage. Il attribue aussi à Mallarmé une méfiance envers l'intelligence abstraite que tout dément dans la vie et la pensée de cet

1. Cf. aussi, p. 35, citation d'*Eleonora* : « Des fleurs étranges, brillantes étoiles, s'élancèrent des arbres où aucune fleur ne s'était fait encore voir. » — Ajoutons aux sources indiquées par M. Wais un passage frappant de Balzac qu'il ne cite pas, et où nous trouvons une comparaison entre les fleurs et les idées : « Les *idées* sont en nous un système complet, semblable à l'un des règnes de la nature, une sorte de *floraison* dont l'iconographie sera retrouvée par un homme de génie, qui passera pour fou peut-être. Oui, tout, en nous et au dehors, *atteste* la vie de ces créations ravissantes, que je compare à des *fleurs*.... » (*Louis Lambert*, in *Œuvres complètes*, Édition Conard, t. XXXI, p. 98-99.) Mallarmé admirait Balzac : cf. *Propos sur la Poésie*, Monaco, Éditions du Rocher, 1946, p. 39.

homme essentiellement français, qui ne voyait aucune incompatibilité entre la poésie et la pensée abstraite : bien au contraire, comme son grand successeur Paul Valéry, il voyait dans la réunion de ces deux qualités la source de toute création artistique. Mallarmé n'a-t-il pas défini « l'esprit français » comme « strictement *imaginatif et abstrait*, donc *poétique* », — et cela précisément pour le distinguer de l'esprit allemand d'un Wagner, plus « mythique » ? (V. O. C., p. 544.)

M. Wais a eu aussi le mérite de signaler la part qu'avait eue Mallarmé dans la conception d'*A Rebours* (*art. cit.*, p. 23-25). Il ne voit pas, cependant, la raison profonde de la dédicace du poème à des Esseintes, ni l'étroit rapport qui existe entre les images centrales du poème et *A Rebours*.

Le grand mérite de M. Wais est d'avoir montré que le poème est essentiellement l'évocation d'une vision d'enfance. Mais dans son désir de réagir contre la tradition commencée par Thibaudet, il méconnaît le caractère de cette vision, qui n'est autre que l'éveil de la vocation poétique [1].

En 1940, Mme E. Noulet publia une thèse sur Mallarmé, contenant une exégèse générale de la *Prose pour des Esseintes*, et un commentaire précis et détaillé de chaque strophe [2]. Tout en s'écartant de Thibaudet et de M. Soula sur beaucoup de points de détail, Mme Noulet revient à la conception de la *Prose* comme une expression de la « théorie littéraire » de Mallarmé. Comme Thibaudet et comme M. Mauron, elle souligne la parenté qui existe entre *Toast funèbre* et la *Prose* et montre que dans les deux poèmes Mallarmé « se contente exclusivement de peindre la mystérieuse aventure de la création poétique » (p. 254). Pour les deux dernières strophes, elle fait appel, comme M. Soula et H. Charpentier, à l'étymologie des mots *Anastase* et *Pulchérie*. Elle ne cite pas les critiques allemands, et passe sous silence

1. Précisons que nous avions remis cette étude à la Rédaction avant d'avoir communication de la nouvelle édition du livre de M. Kurt Wais, dont nous parlons plus loin (voir *infra*, p. 184). M. Wais maintient l'essentiel de son exégèse de la *Prose*, à quelques nuances près. Pour la strophe VIII, il se rapproche maintenant de notre point de vue, qui est ici celui de la tradition « littéraire » inaugurée par Thibaudet, en affirmant qu'il s'agit du devoir du poète d'évoquer les « Idées » (p. 615). Mais il continue à voir dans ce devoir « le commencement tragique de la fin », la séparation qui s'opère entre le moi masculin et le moi féminin du poète (*ibid.*). Quant à la dédicace du poème, M. Wais se rapproche sensiblement de nos conclusions en s'exprimant ainsi : « Un poème favori de des Esseintes est l'*Hérodiade* de Mallarmé, qui est représentée comme l'essence de la « Décadence » raffinée et irrémédiable de la littérature française. On pourra peut-être reconnaître une rectification dans la dédicace de la *Prose* de Mallarmé à des Esseintes ; car ce qui, précisément, manque le plus à cet amateur de joies artificielles, le héros des Esseintes, est le naturel, l'enfantin, l'amour. C'est un Anastase sans Pulchérie » (p. 613). — M. Wais renvoie aussi à M. Muner : *Per la comprensione di* Prose pour des Esseintes *del Mallarmé*, Rendiconti dello Stabilim. Lomb. di sc. e lett., Cl. di lett., 77, II, 1943-1944. Nous n'avons pu consulter ce travail : M. Wais se borne à cette référence.

2. *L'Œuvre poétique de Stéphane Mallarmé*, Paris, E. Droz, 1940, p. 254-262 ; p. 413-421. Mme Noulet reprit son exégèse, avec peu de changements, dans *Dix poèmes de Mallarmé*, Lille-Genève, E. Droz, 1948, p. 58-84.

le sens liturgique de « prose », qu'elle prend, comme M. Soula, au sens courant. A l'encontre de ses prédécesseurs, elle voit dans la « sœur » la « patience » du poète.

Un des mérites de cette exégèse est d'avoir montré, pour la première fois, que les deux premières strophes du poème, séparées de la suite par un petit trait dans la version de la *Revue Indépendante* constituent une introduction au récit proprement dit. Il faut dire pourtant que cette interprétation est implicite chez Nobiling comme chez Soula et comme chez Wais. Mme Noulet a aussi mis admirablement en lumière la parenté des images qui découlent du symbole initial *hyperbole* : *lever*, *cent*, *plus large*, *immense*, *surgir*, *grandissaient trop*, *trop grand*... C'est ce qui lui permet de mieux interpréter le mot *ampleur* que certains de ses prédécesseurs.

Sur la valeur littéraire du poème, Mme Noulet s'exprime presque aussi sévèrement que Fabureau [1]. Elle dit peu de chose sur la dédicace à des Esseintes. La première, pourtant, elle releva le mot de Mallarmé dans sa bibliographie de 1898 : « Il l'eût, peut-être, insérée, ainsi qu'on lit en l'*A Rebours* de notre Huysmans. » Détail qu'il importait de retenir : le poème était destiné, dans la pensée de Mallarmé, à trouver sa place dans l'anthologie de des Esseintes. Nous verrons que ce fait n'est pas sans rapport avec le caractère assez spécial du poème.

En 1941-1942, M. Henri Mondor publia sa *Vie de Mallarmé*, livre capital, qui par sa documentation si riche et si neuve, renouvela complètement la connaissance de Mallarmé [2]. Tout en s'abstenant de toute tentative exégétique [3], M. Mondor ne laisse pas d'apporter des détails précieux pour la compréhension du poème. Pour le titre, il confirme l'interprétation liturgique qu'avait donnée F. Nobiling et cite à l'appui la définition du mot « Prose » que donne Littré. Il rappelle, comme Mme Noulet, que les deux premières strophes étaient

1. « *Prose* est le moment où la technique déborde l'émotion et devient agressive. A partir de *Prose*, Mallarmé marche sur la corde raide. Il aura la tentation de croire qu'un mot, si insignifiant soit-il, transmet un fluide, pourvu qu'on ait réussi, par la place et les alentours qu'on lui donne, à le doter de vibrations augmentées. Cette transfiguration du mot, il est prêt à l'obtenir à n'importe quel prix, en l'éloignant ou le rapprochant de son centre, sans égard à ses répulsions et à ses attractions » (*op. cit.*, p. 255-256). Nous croyons, au contraire, que la *Prose* a une place à part dans la poésie mallarméenne ; et qu'elle doit son caractère spécial en partie à sa destination. Nous revenons sur ce point plus loin.

2. Voir, pour les indications bibliographiques, ci-dessus, la première note du présent article.

3. Cf. p. 482 : « Rien ne peut décourager davantage de transcrire ses propres gloses que la recherche, dans celles qui ont vu le jour, d'une fidélité et d'une cohérence entraînantes. » — Mais si l'expérience prouve, en effet, assez que « les scoliastes qui publieront leurs commentaires ne sauront satisfaire personne » (*ibid.*, p. 481), on peut répondre qu'ils ne sont pas pour cela inutiles. Notre appréciation personnelle du poème a été beaucoup enrichie et approfondie par l'étude des travaux de nos prédécesseurs, qui, d'ailleurs, se contredisent peut-être moins qu'ils ne le croient souvent eux-mêmes.

séparées des autres, dans la première publication, par un petit trait ; et il ajoute qu'elles « sont un prologue très médité et un avertissement essentiel », sans toutefois préciser la nature de cet avertissement. Une phrase concise résume certains des thèmes essentiels du poème et en définit avec finesse le ton :

> Ce qu'il y a, à la fois, dans *Prose*, de gravité et d'ironie, de pompe presque liturgique et d'allusions gracieuses, d'art poétique et de jeux de mots, d'île lointaine et paradisiaque, d'idéalisme platonicien, serpente en enlacements vertigineux et prêtera, parmi les exégètes, à des commentaires fort éloignés les uns des autres et, parmi les incompréhensifs, à des parodies lourdaudes (p. 450).

M. Mondor reprend le commentaire de Charpentier sur les deux dernières strophes, et il cite aussi le livre de M. Kurt Wais : c'est la première fois qu'un auteur français fasse état de ce livre essentiel. Il cite enfin, détail très important, nous le verrons, la *Prose pour Cazalis*, où Mallarmé introduit également les noms d'Anastase et Pulchérie [1].

Ajoutons que M. Mondor publia, en 1945, avec G. Jean-Aubry, l'édition des *Œuvres complètes* de Mallarmé, devenue avec la *Vie de Mallarmé*, le plus précieux des instruments de travail [2]. Dans les notes sur la *Prose*, les éditeurs citent une lettre inédite de J.-K. Huys-

1. M. Kurt Wais en avait déjà cité le premier quatrain, d'après le *Catalogue Dr Cazalis*, mais pour y voir une « antithèse nettement critique entre le pédantisme doctoral et la Nature rayonnante » (*op. cit.*, p. 519). M. Mondor se borne à citer les deux strophes où se trouvent les deux noms et à évoquer le problème de la date du morceau : il ne tire pas de conclusions. — Dans sa nouvelle édition, M. Wais, suivant une hypothèse de M. Mauron, croit que cette *Prose pour Cazalis* date de l'été 1869, et conclut que les noms « Anastase » et « Pulchérie » étaient courants, dans le cercle d'amis entourant Henriette Yapp, pour désigner un couple idéal (p. 611-612). La question de la date reste ouverte : nous inclinons à la situer après 1885, mais nous n'avons pas plus de preuves que nos confrères.

2. Voir encore, ci-dessus, la première note du présent travail. — En ce qui concerne le commentaire inédit du Dr Dujardin mentionné par les éditeurs des *Œuvres complètes*, la revue belge *Empreintes* vient de publier une lettre très intéressante, de M. Albert Mockel au Dr Dujardin, et qui constitue presque une exégèse de la *Prose* : « J'y vois, écrit M. Mockel, une allégorie dont il faut chercher la clé, — trouver la signification précise des éléments abstraits, — une allégorie dont le sujet serait le problème de l'allégorie elle-même, prise en soi. — Tout d'abord, vous avez grandement raison de rapprocher cette pièce du sonnet « Mes bouquins refermés... ». A « Un sein brûlé » (donc inexistant) opposé au sein de chair correspond ici le paysage construit par l'idée, c'est-à-dire le pur concept, opposé à la réalité concrète. Rappelons encore, dans les « Divagations » : « Je dis une rose [*sic*]... l'absente de tous bouquets ». Sur ce point, je ne crois pas qu'il puisse y avoir de discussion. Peut-être serez-vous d'accord aussi pour voir dans le « sol des cent iris », « la famille des iridées » et le « glaïeul » final (lui aussi une iridacée), le foisonnement des Idées dans l'esprit du penseur. Mallarmé me paraît l'avoir exprimé d'une manière presque plus explicite par la strophe « gloire du long désir ». Il souligne même qu'il s'agit là de concepts abstraits : « lacune qui des jardins la sépara ». — La difficulté consiste dans la signification des deux personnages idéaux mis en scène et, d'autre part, le sens prêté par le poète au mot initial de la pièce (hyperbole) et à deux noms propres qui la terminent : « Anastase et Pulchérie... » (*Stéphane Mallarmé, Lettres et Autographes, Empreintes*, nos 10-11, Bruxelles, Éditions l'Écran du Monde, septembre-octobre 1952, p. 109-111). — Ces remarques de M. Mockel nous semblent pour la plupart très justes et viennent renforcer, après coup, une partie de notre exégèse personnelle.

mans qui marque le point de départ d'*A Rebours* et rappellent l'importance de ce livre dans la carrière de Mallarmé. Ils renvoient le lecteur à l'exégèse de Thibaudet ainsi qu'à celle de Mme Noulet, « fort différente et non moins hypothétique » (p. 1467). Ils voient dans la *Prose* une « profession de foi littéraire » (p. 1468) : c'est déjà prendre parti sur son sens général. Les éditeurs citent de nouveau, *in extenso*, le commentaire d'Henry Charpentier ; et ils affirment enfin qu'un « commentaire particulièrement serré, mais inédit, est dû au Dr B. Dujardin » (p. 1469).

En 1944, M. Rolland de Renéville publia dans son volume, *Univers de la Parole*, une correspondance inédite de Huysmans et de Mallarmé, précédée d'une brève étude sur l'élaboration d'*A Rebours* [1]. La principale conclusion que tire le critique de cette correspondance vient confirmer ce que MM. Soula et Nobiling avait déjà affirmé. Ayant déclaré que la lettre envoyée par Huysmans à Mallarmé, en remerciement de la dédicace du poème, « malgré sa brièveté, en éclaire le sens général », M. Rolland de Renéville affirme qu'il s'agit d'un voyage artificiel dans la contrée des idées, fait pour plaire à des Esseintes, amateur de voyages imaginaires (p. 40). — C'est là un point important d'acquis : mais il y avait plus encore à tirer de cette correspondance, comme nous le verrons.

En 1942, M. Pierre Beausire publia une brillante étude sur Mallarmé, et, en 1945, une édition des poésies accompagnées de gloses [2]. Il voit dans ce poème une « subtile défense de l'esthétique du poète », affirmant la réalité essentielle de sa poésie et la difficulté de la réaliser, ce qui « condamne fatalement le poète au silence » (p. 115).

M. Beausire voit dans la « sœur » mystérieuse « l'inspiration » du poète. Il ne cite pas ses prédécesseurs, parmi lesquels c'est Thibaudet qu'il rappelle le plus. Dans son livre sur la poétique et la poésie de Mallarmé, il développe plus longuement son commentaire sur l'image des fleurs, que lui aussi rattache au *Toast funèbre* [3].

En 1949, M. Charles Chassé, mallarméiste émérite dont les premiers travaux sur le poète remontent à 1912, apporta une thèse

1. Paris, Gallimard, 1944, p. 33-49. Ces lettres appartiennent à la collection de M. Henri Mondor, qui en publia des fragments dans sa *Vie de Mallarmé* et qui autorisa M. Rolland de Renéville à les reproduire, d'abord dans la revue *Comoedia*, de septembre 1943, et ensuite dans son livre.

2. *Essai sur la Poésie et la Poétique de Mallarmé*, Lausanne, Roth, 1942 ; *Stéphane Mallarmé. Poésies. Gloses de Pierre Beausire*, Lausanne, Mermod, 1945, p. 115-121.

3. Voir la nouvelle édition du livre de M. Beausire, publiée sous le titre : *Mallarmé. Poésie et Poétique*, Lausanne, Mermod, 1949 (Collection « La Grenade », n° 3), p. 132 : « Au monde des faits, le poète substitue celui des figures, images et idées. Il crée ainsi par abstraction un monde de formes et de relations pures, dont il s'applique à introduire la matière dans le langage. » Cf. aussi p. 131-134.

entièrement nouvelle sur les sources du poème [1]. Avant de l'exposer, il étudia à son tour les rapports entre Huysmans et Mallarmé. S'inspirant surtout de la correspondance publiée par M. Rolland de Renéville, il conclut que « c'est... en quelque sorte pour remercier Huysmans des pages d'*A Rebours* que Mallarmé compose la pièce pour des Esseintes » (p. 11). Sans rejeter l'acception liturgique du mot « prose », M. Chassé propose toutefois une nouvelle interprétation fondée sur la préférence marquée qu'avait des Esseintes pour le poème en prose : c'est vrai ; mais le poème est après tout un poème en vers. Il affirme enfin que le mot de Huysmans sur les « finesses byzantines » de Mallarmé a amené ce dernier à prendre Byzance comme décor de son poème.

Pourquoi Byzance ? La source occultiste du poème serait, selon M. Chassé, une légende qui plaçait sur le site de Constantinople un mystérieux « pays de l'été ». Ce pays serait l'Atlantide, que certaines traditions situaient, non pas à l'ouest, mais à l'est de l'Europe, et qui aurait été engloutie par le débordement de la Méditerranée dans le Pont-Euxin. La théosophie recueillit ces légendes. M^me^ Blavatsky parle d'une île merveilleuse, située dans une mer intérieure, au nord de l'Himalaya et de ses prolongements occidentaux, île habitée par une race supérieure, derniers survivants des Préadamites. Rudolf Steiner décrit un « Pays des Esprits », asile des archétypes, qui « ne sont pas des abstractions, mais jouissent d'une réalité beaucoup plus intense que les objets de l'univers matériel ».

Telles seraient, d'après M. Chassé, les données occultistes que Mallarmé aurait utilisées dans son poème. Mais une grande objection se présente, que M. Chassé n'a nullement esquivée, puisqu'il la pose lui-même le premier, mais qu'il n'a pas écartée pour cela : les textes qu'il cite sont postérieurs à la composition du poème (p. 20). C'est tout de même une difficulté majeure, que seule pourrait affaiblir la découverte de textes analogues, mais antérieurs à 1884, et que Mallarmé aurait certainement connus. Il ne suffit pas de dire, comme M. Chassé, que « c'est de la bouche de ses amis occultistes que Mallarmé a bien probablement reçu les thèmes dont il a fait état dans la *Prose pour des Esseintes* » (p. 21).

Nous ne croyons pas, avec M. Chassé, que l'hypothèse d'une origine occultiste de la *Prose* « éclaircit complètement toutes les obscurités du poème » (p. 20). Mais nous ne la rejetons pas absolument : d'autres documents pourront la confirmer un jour. Nous dirons cependant que, si Mallarmé a effectivement connu cette tradition, ce qui importe, c'est l'application qu'il en a faite selon ses idées personnelles. S'il a traité dans ce poème un thème occultiste, c'était pour en extraire l'idée poétique, qui seule comptait pour lui. S'il

1. *La source occultiste de la « Prose pour des Esseintes » de Mallarmé*, in *Quo Vadis*, 2^e^ année, n^os^ 16-17, novembre-décembre 1949, p. 10-21. — M. Chassé a recueilli ses travaux précédents dans un volume intitulé : *Lueurs sur Mallarmé*, Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue Critique*, 1947, et cet article avec d'autres dans *Les Clefs de Mallarmé*, Paris, Aubier, 1954.

connaissait donc cette tradition d'une île merveilleuse, séjour des archétypes, il l'a utilisée pour illustrer son esthétique, pour en tirer des métaphores [1].

Mais Mallarmé en avait-il besoin ? Déjà dès ses premiers poèmes il avait accordé aux fleurs une très grande place. L'image de fleurs surnaturelles pour symboliser la poésie se trouve déjà dans le *Toast funèbre* de 1873 ; et l'*Avant-Dire au Traité du Verbe* propose également une fleur pour illustrer l'évocation de l'Idée. Sous ce rapport, un détail de l'article de M. Chassé nous semble particulièrement intéressant : c'est que le *Grand Larousse* signale que « les plus grands glaïeuls se rencontraient dans la région de Constantinople » (*art. cit.*, p. 15). Détail important sur lequel nous reviendrons : car il reste valable indépendamment du problème occultiste, que M. Chasse a eu le mérite de poser, s'il ne l'a pas complètement résolu [2].

Nous arrivons enfin au dernier en date de nos exégètes. En 1950, M. Jacques Gengoux publia son livre intitulé *le Symbolisme de Mallarmé*, dans lequel il analyse les poèmes selon la place qu'il leur assigne dans une conception rigoureusement systématique de la philosophie de Mallarmé [3]. Partant des lettres hégéliennes du jeune Mallarmé, M. Gengoux croit distinguer dans l'œuvre du poète une tentative pour surmonter la dualité de la Vie et de la Conscience et atteindre l'Unité. Il rapproche le poème de Mallarmé de l'*Esprit pur* de Vigny, qui serait ainsi « une illustration magistrale » de « la théorie sur les relations entre Vie et Conscience, entre Passé de la race et Présent de l'Écrit poétique... Pour Vigny et pour Mallarmé, l'écrivain a comme rôle et mission d'assumer le passé de sa race, de le fixer dans l'Écrit ou Livre qui en sera le miroir » (p. 27-28). C'est ainsi que M. Gengoux est amené à voir dans la « sœur », « la race du poète, son passé, la Vie dans sa spontanéité inconsciente » (p. 30). Les fleurs représentent aussi la Vie surabondante qui n'a pas encore été exprimée par l'Esprit. Le compagnon de la sœur est d'abord confondu avec elle, mais il s'en détache pour devenir la Conscience qui doit préparer le règne de

1. Cf. O. C., p. 400, où Mallarmé s'explique nettement sur la valeur purement métaphorique de l'occultisme. Cf. aussi notre article sur *Mallarmé, Victor Hugo et Richard Wagner*, in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, avril-juin 1951, p. 173-174.

2. Une grande partie de l'interprétation de M. Chassé repose sur le nom « pays d'Été », « Summerland », donné par les légendes à cette île mystérieuse. Mais Mallarmé dit explicitement dans son poème que le site du « midi » que lui et sa sœur contemplait « ne porte pas de nom que cite /L'or de la trompette d'Été ». Nulle part dans le poème cette île n'est désignée par le nom de « pays d'Été », et il est probable, comme nous le verrons, que « l'or de la trompette d'Été » signifie toute autre chose. — De même, M. Chassé croit que le « grimoire » du début du poème serait un manuscrit occultiste : il est beaucoup plus probable que ce mot a un sens métaphorique, comme ailleurs chez Mallarmé.

3. Paris, Nizet, 1950. — Dans un compte rendu critique de ce livre, Mme Suzanne Bernard exprime une très légitime « inquiétude devant le système employé » par M. Gengoux : nous souscrivons entièrement à ses réserves. Cf. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, avril-juin 1951, p. 213-214.

l'Esprit. Toutefois, ce règne n'est pas encore venu. « L'Esprit ne s'est pas encore totalement dégagé, mais il y a progrès, malgré le « climat » et le « trop grand glaïeul » — autre symbole de « la vie surabondante » (p. 41).

M. Gengoux voit des personnages réels dans les noms propres de la fin : « Anastase Ier fut pape de Rome (notons toutefois son nom grec) de 398 à 402, peu avant la mort de Pulchérie, impératrice d'Orient de 419 à 453, appelée la *Nouvelle Hélène* et sainte de l'Église grecque. » Ils seraient là pour symboliser « les premières manifestations de l'Esprit » qui, pour Mallarmé, seraient « celles de la poésie antique décadente, non contaminées par la langue des Barbares », dont les invasions ont suivi la mort du grand-père de Pulchérie, Théodose le Grand (p. 40). — Tout cela nous semble bien fragile.

M. Gengoux, on le voit, par cette interprétation systématique, s'écarte beaucoup de ses prédécesseurs. Son parti-pris hégélien l'amène à expliquer ce poème de 1884 par des lettres de 1867, et par des passages d'*Igitur*, en négligeant, par exemple, des poèmes comme le *Toast funèbre*, qui nous semblent appartenir plus sûrement au même ordre d'idées. Quant à ses prédécesseurs, M. Gengoux se contente d'indiquer dans une note quelques points de détail où il n'est pas d'accord avec Thibaudet, Charpentier, M. Mauron, M. Soula et Mme Noulet. Il ne cite pas d'autres exégètes.

Nous voici parvenu à la fin de notre promenade à travers les exégèses de la *Prose pour des Esseintes* : telles sont les interprétations que nous avons pu étudier de ce poème énigmatique. Il est à craindre que la liste ne soit incomplète : du moins renferme-t-elle tous les commentaires qui ont trouvé quelque retentissement, et même plusieurs autres [1]. Avant d'en dresser le bilan, deux remarques s'imposent.

1. Ajoutons aux travaux que nous avons pu consulter une brève exégèse inédite de la *Prose* par notre ancien maître M. A.-R. Chisholm, professeur à l'Université de Melbourne. M. Chisholm nous a très aimablement communiqué, en 1946, les notes relatives à la *Prose* d'un cours professé à Melbourne. M. Chisholm part comme nous de l'exégèse de M. Wais, en voyant dans le poème l'évocation d'un souvenir d'enfance, mais il écarte l'identification de la «sœur » avec l'âme enfantine du poète, et il croit que « l'Esprit de litige » est celui du poète lui-même. Il insiste sur le sens liturgique du titre et sur la dédicace du poème à des Esseintes. Nous devons surtout à M. Chisholm la thèse que Mallarmé cherche, dans la *Prose*, à retrouver la spontanéité de sa vision enfantine par une technique qui en est très différente. Si, par ailleurs, nos divergences de détail sont nombreuses, notre travail porte, nous l'espérons, le reflet d'un enseignement qui nous avait initié, dès 1933, aux études mallarméennes et dont le souvenir nous est précieux. — M. Chisholm a publié des études sur Rimbaud et sur Valéry, et a consacré un volume au mouvement poétique du XIXe siècle français : *Towards Hérodiade*, Melbourne et Oxford, Melbourne University Press, 1934 : mais il n'y est pas question de la *Prose pour des Esseintes*. — Le livre de M. Guy Michaud qui vient de paraître (*Mallarmé, l'homme et l'œuvre*, Hatier-Boivin, 1953) contient, p. 110-114, une courte exégèse du poème. M. Michaud cite Thibaudet, Noulet, Mauron, Soula, Gengoux et Chassé, et tire de leurs idées, moins une synthèse, nous semble-t-il, qu'un syncrétisme assez peu cohérent. Il ne cite pas la contribution essentielle de M. Kurt Wais, ni n'examine les rapports entre le poème et son dédicataire.

Certaines divergences résultent, chez quelques exégètes, de leur ignorance des travaux de leurs prédécesseurs. A une exception près, tous les critiques français ont ignoré les travaux allemands consacrés à ce poème. C'est ainsi que l'indication précieuse de M. Rauhut, renvoyant au dialogue du Sphinx et de la Chimère, n'a jamais été relevée en France [1]. De même, l'explication du titre « Prose » fournie en 1928 par Franz Nobiling n'a pas trouvé d'écho avant que M. Mondor l'apporte indépendamment, d'après Littré, en 1942. Seul, M. Chassé a profité de la correspondance Huysmans-Mallarmé publiée par M. Rolland de Renéville. Celui qui a été le plus critiqué par ses successeurs, c'est Thibaudet : il n'en a pas moins trouvé beaucoup d'échos. Celui qui a été le mieux traité, c'est Charpentier : et encore, M. Soula l'avait précédé sur le chemin de l'interprétation étymologique des noms byzantins Anastase et Pulchérie.

D'autres divergences résultent du point de vue spécial auquel le critique se place. M. Mauron fait appel à la psychanalyse, M. Wais à la philosophie existentielle, M. Chassé à l'occultisme, M. Gengoux à un certain hégélianisme [2]. Ils se séparent ainsi nécessairement du courant général de l'exégèse, qui voit dans le poème une « défense et illustration » de la poétique de Mallarmé. C'est Thibaudet qui inaugure cette tradition, dans laquelle viennent s'insérer, avec des apports personnels souvent très considérables sur des questions de détail, M. Soula, H. Charpentier, Fr. Nobiling, H. Fabureau, Mme Noulet et M. Beausire.

C'est dans cette tradition que nous nous plaçons à notre tour, mais en tenant compte aussi, dans notre synthèse, de ce qui nous semble valable dans les travaux de ceux qui s'en écartent, et surtout de M. Kurt Wais. Car il nous semble bien que, malgré les divergences que nous avons relevées, et malgré certains retours en arrière, le désaccord est loin d'être total, il y a des indices d'un « compte total en formation ».

Nous tenons pour acquises certaines données générales. Le titre a bien un sens liturgique. Le poème est bien le récit d'un voyage imaginaire, fait pour plaire à des Esseintes. Ce voyage nous mène dans le domaine de la poésie, et l'île mystérieuse où fleurissent les iris est le Jardin des Idées, vrai séjour du poète. Dans ce voyage,

1. Ce passage d'*A Rebours* n'a pas échappé toutefois à la vigilance de M. Jean Pommier, qui nous en a parlé un jour que nous nous entretenions des problèmes de l'exégèse mallarméenne.

2. Nous ne contestons pas la légitimité de ces méthodes en elles-mêmes. Le tout est de les appliquer avec mesure et sans esprit de système. En ce qui concerne l'hégélianisme de Mallarmé, nous sommes si loin de le nier que nous avons nous-mêmes consacré une étude aux sources hégéliennes où Mallarmé a puisé la conception du Livre suprême, étude parue au *Mercure de France* du 1er janvier 1953. Renvoyons aussi à l'étude de M. Gardner Davies qui vient de paraître chez J. Corti, et qui montre le rôle considérable d'idées hégéliennes dans la conception du *Coup de Dés*, et dans l'œuvre et la pensée de Mallarmé en général.

le narrateur est accompagné d'une sœur, avec qui il est d'abord étroitement uni, mais dont il se sépare par la suite. Au début comme à la fin du voyage, le narrateur se trouve exposé aux objections de ceux qui ne croient pas à la réalite de son expérience. Le voyage est reculé dans un passé lointain, et le poème est une tentative pour l'évoquer de nouveau dans toute sa beauté.

Sur la base de ces données, nous reprenons à notre tour le poème.

II

La *Prose pour des Esseintes* est savamment ordonnée ; et la symétrie remarquable de sa structure révèle « de puissants calculs et subtils »[1]. Une *Introduction* et une *Conclusion*, de deux strophes chacune, encadrent un *Récit*, qui se subdivise à son tour en quatre parties de trois, deux, deux et trois strophes respectivement. Le *Récit* s'élève peu à peu jusqu'à son sommet, pour redescendre doucement après. Le point culminant est atteint au vers

Gloire du long désir, Idées...

qui, étant le vers 29, se trouve ainsi presque exactement au milieu de ce poème de 56 vers. La fin rejoint le point de départ, décrivant ainsi un cercle autour de l'évocation magique du royaume des Idées qui est le centre et le sujet essentiel du poème.

Voici donc cette « architecture spontanée et magique » telle que nous la voyons :

I.	*Introduction* : *L'invocation.*	Str.	I-II	(2)
II.	*Récit* : a. *L'île merveilleuse.*	»	III-V	(3)
	b. *Les fleurs-idées.*	»	VI-VII	(2)
	c. *La vocation poétique.*	»	VIII-IX	(2)
	d. *L'existence de l'île.*	»	X-XII	(3)
III.	*Conclusion* : *Le rituel poétique.*	»	XIII-XIV	(2)

Nous étudions successivement ces différentes parties du poème.

I. *Introduction* : *L'invocation* :

Hyperbole ! de ma mémoire
Triomphalement ne sais-tu
Te lever, aujourd'hui grimoire
Dans un livre de fer vêtu :

Car j'installe, par la science,
L'hymne des cœurs spirituels
En l'œuvre de ma patience,
Atlas, herbiers et rituels.

Aucun de ces mots n'est rare ni même exceptionnel. Comme toujours chez Mallarmé, la difficulté consiste ici à expliquer à quoi ces

1. O. C., p. 872, *Sur Poe.* — Tout ce passage est à méditer au seuil de toute exégèse de Mallarmé.

mots simples et normaux font allusion. Quelle est cette « hyperbole » ? ce « grimoire » ? ce « livre de fer vêtu » ? cet « atlas » ? ces « herbiers » ? ces « rituels » ?

Malgré les savantes recherches de nos prédécesseurs, une source très importante à échappé à leur vigilance. C'est l'article de Baudelaire sur Théodore de Banville, qui constitue une des plus belles études de l'*Art romantique* [1]. Or voici comment Baudelaire y définit le poète lyrique et l'état lyrique :

> Tout d'abord constatons que l'*hyperbole* et l'apostrophe sont des formes de langage qui lui sont non seulement des plus agréables, mais aussi des plus nécessaires... Ici, le *paysage* est revêtu, comme les figures, d'une *magie hyperbolique*... (p. 354).

L' « hyperbole » qu'invoque Mallarmé est la vision lyrique du *paysage* merveilleux et des fleurs surnaturelles qu'évoque la suite du poème. Mais cette vision n'existe plus que comme un souvenir lointain : elle remonte à l'enfance du poète ; c'est pourquoi elle doit se lever de sa *mémoire*. Or, selon ce même Baudelaire, qu'est-ce que le génie, sinon « l'enfance retrouvée à volonté » [2] ? La résurrection de cette vision hyperbolique de l'enfance est le triomphe du génie lyrique. Nous n'apprendrons que plus loin dans le poème que le poète est « jeune » (str. XI) et que sa « sœur » est une « enfant » (str. XIII). Rappelons l'*Invitation au voyage* de Baudelaire (« Mon *enfant*, ma *sœur* »), et signalons que dans cet article sur Banville, où le mot « hyperbole » caractérise la vision lyrique du monde, Baudelaire avait écrit aussi :

> Notre poète, voulant orner des femmes d'une beauté non comparable et non égalable, dit qu'elles ont des *têtes d'enfant*... Il est évident que cette expression contient implicitement cette pensée, que le plus beau des visages humains est celui dont l'usage de la vie, passion, colère, péché, angoisse,

1. *Œuvres complètes de Charles Baudelaire*, éd. J. Crépet, *L'Art romantique*, Paris, Conard, 1925, p. 350-360. M. Kurt Wais cite très justement le passage de cet article qui parle du « retour vers l'Eden perdu », et il affirme que le mot « hyperbole » se trouve déjà dans un vers de Banville, mais sans dire lequel : il ne cite pas le passage essentiel de Baudelaire que nous invoquons. (Voir *art. cit.*, p. 27-28.) — Nous n'avons relevé qu'un seul autre emploi du mot « hyperbole » chez Mallarmé : cf. O. C., p. 531, où il parle de « l'*hyperbole* affectueuse » dédiée à Tennyson par Edgar Poe. Mais Baudelaire emploie fréquemment ce mot et ses dérivés dans l'*Art romantique* : cf. p. 353, « l'homme hyperbolique » ; p. 357, « quelque chose d'hyperbolique » ; p. 386, « la charité hyperbolique », etc. — D'autre part, ce mot se trouve chez Boileau :

> Ainsi s'expliqueront nos Censeurs sourcilleux :
> Et bientôt vous verrez mille Auteurs pointilleux
> Pièce à pièce épluchant vos sons, et vos paroles,
> Interdire chez vous l'entrée aux *hyperboles*....
>
> (*Épître X*, v. 47-50.)

Ce qui fait penser à Mallarmé en proie à « l'ère d'autorité » ou à « l'Esprit de litige ». On trouve aussi « grimoire » chez Boileau :

> Je rumine en marchant quelque endroit du *Grimoire*....
>
> (*Épître XI*, v. 22.)

2. *Art romantique*, p. 60.

souci, n'a jamais terni la clarté ni ridé la surface. *Tout poète lyrique, en vertu de sa nature, opère fatalement un retour vers l'Eden perdu* [1].

Ce sera le mouvement de ce poème, évocation de ce paradis de l'enfance.

Mais cette évocation s'apparente à la magie, c'est pourquoi la poésie, cette « sorcellerie évocatoire » [2] est un *grimoire*, ou formulaire d'incantations. Dans son *Hommage* à Wagner, écrit peu après la *Prose*, Mallarmé devait répéter cette image de la poésie :

Notre si vieil ébat *triomphal* du *grimoire*... [3].

Ne quittons pas le mot *mémoire* sans signaler l'importance de cette notion pour Mallarmé. Ne définit-il pas la littérature comme « quelque devoir de tout recréer, avec des *réminiscences* » ? (O. C., p. 481.) Le Faune ne se propose-t-il pas de regonfler « des *souvenirs* divers » ? (*Ibid.*, p. 51.)

Le poète se propose donc d'évoquer le souvenir d'une expérience merveilleuse qui remonte à son enfance. Mais cette expérience est devenue aujourd'hui un « grimoire/ Dans un livre de fer vêtu » [4]. Mallarmé considère l'écart qui existe entre la merveilleuse beauté de sa vision enfantine, source de sa vocation poétique, et son expression littéraire : il voudrait retrouver, par delà cette expression, la source même de son inspiration poétique.

La seconde strophe souligne ce contraste entre la fraîcheur spontanée de l'éveil de l'inspiration poétique et l'artifice de son expression littéraire. « L'hymne des cœurs spirituels » est l'hymne qui s'élevait du cœur enfantin du poète et de sa sœur devant les fleurs merveilleuses, première révélation de la beauté du monde. Cette hymne, le poète « l'installe » dans sa poésie savamment, patiemment élaborée, qui réduit la terre à un « atlas », les fleurs à un « herbier », et qui est un « rituel » pour évoquer à la vie la beauté défunte [5]. Mais il voudrait remonter par delà cet artifice et retrouver directement, dans une évocation magique, sa première vision lyrique du monde, dans toute

1. *Ibid.*, p. 355. — Cf. aussi, p. 351, où, définissant l'art de Banville dans les *Stalactites*, Baudelaire écrit : « La couleur, moins prodigue, brille cependant d'une *lumière plus vive, et le contour de chaque objet découpe une silhouette plus arrêtée* », ce qui annonce les vers : « chacune /Ordinairement se para /D'un *lucide contour*, lacune /Qui des jardins *la sépara*.... »

2. *Ibid.*, p. 165.

3. Cf. notre article cité ci-dessus, *R. H. L. F.*, avril-juin 1951, p. 173-174.

4. Cf. la description de la bibliothèque inconnue, dans l'*Isis* de Villiers de l'Isle-Adam, où l'on trouve « de poudreux in-folios, *cerclés de fer* ». (Cité par Amadou et Kanters : *Anthologie littéraire de l'occultisme*, Paris, R. Julliard, 1950, p. 286.)

5. Mallarmé emploie ailleurs ces trois mots : par exemple, il décrit le *Voyage autour du monde*, de Jules Verne, comme « cet *atlas* vivant de géographie » (O. C., p. 768) ; il compare les Tables dans *les Mots Anglais* à des « fragments de plantes ou de fleurs sèches dans l'*herbier* d'un botaniste » (*ibid.*, p. 965) ; enfin, il dit que son *Vathek* a été « plus oublié par l'imprimeur que le *rituel* ancien d'une momie » (*ibid.*, p. 1591). Quant à *hymne*, cf. « l'*hymne*, harmonie et joie... des relations entre tout » (*ibid.*, p. 378) ; « *hymne* inconscient au jour qui se délivre » (p. 327).

sa naïve beauté. Cette opposition entre la simplicité et l'artifice s'explique, nous le verrons, par la destination du poème, dédié au héros qui avait poussé jusqu'à ses extrêmes limites le culte de l'artificiel.

Après cette introduction, Mallarmé évoque dans leur beauté primitive, antérieure, l' « atlas » et l' « herbier », c'est-à-dire l'île merveilleuse et les fleurs surnaturelles ; puis il conclut en indiquant le « rituel » destiné à ranimer ces contrées et ces fleurs et à leur conférer l'immortalité par l'acte de résurrection poétique.

II. *Récit* : a. *L'île merveilleuse* :

Nous promenions notre visage
(Nous fûmes deux, je le maintiens)
Sur maints charmes de paysage,
O sœur, y comparant les tiens.

L'ère d'autorité se trouble
Lorsque, sans nul motif, on dit
De ce midi que notre double
Inconscience approfondit

Que, sol des cent iris, son site,
Ils savent s'il a bien été,
Ne porte pas de nom que cite
L'or de la trompette d'Été.

Mallarmé suppose que le vœu émis dans son invocation est exaucé ; et il nous plonge, sans explication, *in medias res*. S'adressant à une sœur qui n'existe plus, il lui dit qu'ils promenaient leur visage sur un beau paysage, comparant ses beautés à celles de la sœur. « Nous *fûmes* deux », dit-il ; et comme il aurait pu écrire « étions », ce passé simple marque qu'ils ne le sont plus. Mallarmé attache assez d'importance à cette dualité pour insister là-dessus : « Je le maintiens », dit-il [1].

Quelle est cette sœur mystérieuse ? C'est un des points, nous l'avons vu, où les critiques diffèrent le plus [2]. Mais presque tous sont d'accord que, dans ce poème tout allégorique, il vaut mieux chercher ici une

1. Cf. pour cet usage, O. C., p. 654 : « Je *maintiens* le dire », affirme Mallarmé après avoir déclaré que seules les littératures anglaise et française montrent une continuité ininterrompue.

2. Wyzewa y voyait l'héroïne d'un roman d'Alexandrie ; Thibaudet, la « lectrice idéale », ou bien une Idée de la poésie ; M. Soula, la « conscience » du poète ; Mme Noulet, sa « patience » ; M. Beausire, son « inspiration » ; M. Chassé, sa « science » ; M. Gengoux, sa « race ». M. Mauron y voit d'abord Méry Laurent, ensuite Maria, la propre sœur du poète (et si c'est une personne réelle, ce serait vraisemblablement elle). Fr. Nobiling accepte l'interprétation de M. Soula, qu'elle est la « conscience » du poète, mais c'est pour ajouter qu'elle est aussi toutes les femmes chantées par Mallarmé, et pour rappeler, sans plus, l'*Invitation au voyage* de Baudelaire (*art. cit.*, p. 425). M. Wais, enfin, trouve peu probable qu'il s'agisse de la sœur réelle du poète, et il montre combien cette appellation d'une femme aimée est fréquente dans la littérature ; il invoque la mystérieuse « Harriet » des poèmes de jeunesse ; et il souligne avec raison l'affinité frappante entre la *Prose* et l'*Invitation au voyage*, où Baudelaire aussi compare les « charmes » de la « sœur-enfant » au paysage qui lui ressemble et qui est sa « correspondance » (*art. cit.*, p. 28-29).

personne allégorique qu'une femme réelle. C'est M. Kurt Wais qui nous semble avoir vu le plus juste ici. Comme lui, nous croyons que le poète se dédouble, et que la « sœur » n'est autre que l'âme du poète, son âme d'enfant. Que l'on ne crie pas à l'invraisemblance : d'autres textes du poète apportent des dialogues soutenus entre lui-même et son âme, notamment *Crayonné au Théâtre*, où il affirme que « le tort initial demeura se rendre au spectacle avec son Ame, *with Psyché, my soul* », comme Edgar Poe dans *Ulalume* (O. C., p. 293-294). Plus significatif encore est l'essai sur *Hamlet*, dans lequel Mallarmé affirme que tous les personnages ne sont que la personnification de différents aspects du protagoniste : Polonius mort est « le tas de loquace vacuité gisant que plus tard il risquerait de devenir à son tour, s'il vieillissait », comme Ophélie est la « *vierge enfance objectivée* du lamentable héritier royal » [1] (*Ibid.*, p. 301.).

La compagne du poète est donc pour nous son âme d'enfant. Comme Hamlet, le poète conserve la « nostalgie de la prime sagesse inoubliée »... « *une image de soi* qu'il y garde intacte autant qu'une Ophélie jamais noyée, elle !... Joyau intact sous le désastre » (*Ibid.*, p. 302). La *Prose* évoqué l'idée d'une dualité semblable, non pas morbide comme chez Hamlet, mais analogue en ce qui concerne la « prime sagesse inoubliée », et la « vierge enfance objectivée » [2].

Le poète, avec son âme d'enfant, se promenait dans un beau paysage, dont il comparait les beautés à celle de son âme. Mallarmé exprime ici une idée qui lui était chère : à savoir que le rôle du poète est de confronter le spectacle du monde avec nos richesses intérieures. Voici un passage particulièrement significatif dont l'analogie avec celui qui nous occupe saute aux yeux :

> Quand *s'isole* pour le regard un signe de l'éparse beauté générale, *fleur*, onde, nuée et bijou... chez nous, le moyen exclusif de le savoir consiste à en *juxtaposer l'aspect à notre nudité spirituelle afin qu'elle le sente analogue...* (O. C., p. 295).

Dans cette confrontation, Mallarmé voit le « *rite* » de « *l'Idée* », et « l'opération, ou poésie, par excellence ». En ce qui concerne le ballet, il demande si la danseuse « ne paraît pas... à demi l'élément en cause, à demi *humanité apte à s'y confondre* ». Et il conclut qu'ainsi « un sacre s'y effectue en tant que la preuve de nos trésors » (*Ibid.*, p. 295-296). C'est le prolongement d'un aspect des « correspondances » baudelairiennes, que cette recherche perpétuelle d'analogies entre le monde extérieur et l'âme humaine.

1. Nous ne pouvons pas suivre M. Wais lorsqu'il identifie Polonius et Anastase : on verra plus loin de nouvelles raisons pour garder l'interprétation étymologique du *mot* : Anastase, au sens de « Résurrection ». — Dans sa nouvelle édition, M. Wais évoque, avec un point d'interrogation, la valeur étymologique d' « Anastase » (p. 617). Mais cela est incompatible avec son interprétation de ce nom comme le symbole de la sénilité.

2. On pourrait ainsi donner aux mots « Je le maintiens » une nuance les apparentant à l'expression « qu'il garde intacte ».

Mais le poète et son âme ont à faire face à l'incompréhension de ceux qui ne partagent pas leur expérience. Et avant d'évoquer leur vision, le poète engage une première polémique avec ses adversaires, polémique qui sera reprise à la fin de leur voyage merveilleux.

Les deux strophes suivantes (IV et V) forment un tout. « L'ère d'autorité se trouble... lorsqu'on dit que ce pays que nous admirions ne porte pas de nom... » Telle est la phrase principale, une fois élaguées les incidentes qui s'y imbriquent.

Quelle est cette *ère d'autorité* ? Littré donne comme le sens normal d' « autorité » : « pouvoir de se faire obéir » ; et il cite comme premier exemple : « l'autorité paternelle ». Puisqu'il s'agit ici d'un souvenir d'enfance, « l'ère d'autorité » pourrait être en premier lieu les parents, qui ne comprennent pas l'imagination merveilleuse des enfants. Mais plus généralement, cette expression désigne ceux qui ne partagent pas l'expérience du poète : ils seront désignés plus loin par « l'Esprit de litige ». Ceux-là sont troublés par la révélation que le pays merveilleux de la poésie est un domaine sans nom, un royaume surnaturel, plus réel que la réalité : ils sont troublés d'autant plus que cette révélation est faite spontanément, « sans nul motif », selon l'habitude des enfants.

Ce pays merveilleux est un « midi », un pays lumineux du sud ; et le poète et son âme s'y absorbent dans une sorte de nirvâna inconscient. Il est aussi le site d'un jardin où poussent d'innombrables fleurs, désignées par les « cent iris » [1] ; et le poète prend ces iris à témoin pour attester que ce pays merveilleux a bien existé, quoiqu'il ne porte pas de nom connu dans l'histoire.

Le vers « L'or de la trompette d'Été » offre un excellent exemple de la manière dont Mallarmé transforme par son art des images traditionnelles. Sous le vocable « trompette », nous lisons dans Littré :

> 6° La trompette de la Renommée, la dispersion, dans le monde, des nouvelles, des bruits. Les poètes et les peintres représentent la Renommée embouchant la trompette.

Qu'a fait Mallarmé ? Il se garde bien de désigner la Renommée par son nom : il en évoque l'idée, en en citant l'attribut essentiel. Bien plus, il donne au son, selon son habitude, une expression *visuelle* : c'est pourquoi il parle de « l'*or* de la trompette ». On retrouve cet usage dans le vers célèbre :

> *Trompettes tout haut d'or* pâmé sur les vélins (O. C., p. 71).

et, plus nettement encore, dans cette phrase des *Contes Indiens* :

> Tes envoyés dans l'*or de leurs trompettes* ont proclamé mon agonie. (*Ibid.*, p. 630.)

1. « Sol des cent iris, son site », est une de ces appositions anticipées chères à Mallarmé : il faut lire « son site, sol des cent iris ». M. Gardner Davies a bien mis en lumière ce procédé fréquent chez Mallarmé : cf. *Les « Tombeaux » de Mallarmé*, Paris, J. Corti, 1950, p. 17, 43, 49 note.

Mais que vient faire « l'Été » ici ? Consultons encore une fois Littré, sous le vocable « été » :

5° Fig. et poétiquement. L'été de la vie, de l'âge, l'époque de force et de maturité qui suit la jeunesse.

Or le poème évoque le printemps de la vie de Mallarmé et le pays où il séjournait alors. Ce pays est inconnu à l'Été du monde, à « l'époque de force et de maturité » du monde, qui est aussi, nous l'avons vu, « l'ère d'autorité ». C'est pourquoi « l'or de la trompette d'Été » ne cite pas ce pays : ni la Renommée, l'Histoire d'un monde parvenu à sa maturité, n'en proclame le nom avec le son doré de sa trompette.

Bien que cette dernière phrase soit négative, elle ajoute une touche lumineuse au tableau du pays merveilleux évoqué par la magie de quelques mots « allusifs, jamais directs ». Tout ce que nous en savons jusqu'ici, c'est qu'il est beau, qu'il est ensoleillé, que sa beauté n'est pas sans analogie avec celle de l'âme humaine, et qu'il est le site d'innombrables fleurs. Ces fleurs sont le thème de la seconde partie du récit : et elles sont le symbole central du poème.

II. b. *Les fleurs-idées* :

Oui, dans une île que l'air charge
De vue et non de visions
Toute fleur s'étalait plus large
Sans que nous en devisions.

Telles, immenses, que chacune
Ordinairement se para
D'un lucide contour, lacune,
Qui des jardins la sépara.

Ces deux strophes magnifiques n'appellent pas de longs commentaires. Nous apprenons que le pays merveilleux est une île : et le thème des fleurs, qu'avait introduit d'abord seule la discrète incidente « sol des cent iris », éclate ici dans toute sa splendeur. Le « oui » initial exprime la fervente conviction du poète, sûr de l'authenticité de son expérience [1]. Tel est sans doute la force du vers « De *vue* et non de *visions* ». Mais on pourrait aussi y voir la préparation de la suite : ces fleurs sont des Idées, non des fleurs individuelles, et c'est le terme général et abstrait « vue » qui exprime mieux que « visions » cette généralité [2]. Quoi qu'il en soit, chacune de ces fleurs est plus large que toute fleur naturelle : ce sont les « fleurs plus larges » que cherchait la Chimère de Flaubert, interprète des plus intimes désirs

1. Cf. M. Soula, *op. cit.*, p. 39 : « C'est le oui mallarméen que l'on retrouve dans plusieurs pièces et qui correspond à la ferveur de sa conviction intime ».

2. Cf. M. Mauron, *Mallarmé l'obscur*, p. 126 : « Oui ! dans une île où l'air est idéal et non matériel (*vue*, terme abstrait opposé aux *visions* concrètes; c'est *vol* remplaçant *aile*). » — D'autre part, Mme Noulet rapproche ce vers de la « lettre du voyant » de Rimbaud : « Et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues... » (*Op. cit.*, p. 259.) — Pour l'interprétation ci-dessous d' « ordinairement » comme « une à une », « dans l'ordre », cf. Mme Noulet, *op. cit.*, p. 417.

de des Esseintes. Devant ce spectacle, le poète et sa compagne restent muets d'admiration.

Et ces fleurs surnaturelles sont si immenses qu'elles semblent se détacher de leur site, isolées par une auréole de lumière. Une à une, sous l'œil du jeune poète, les fleurs se détachèrent de leur existence éphémère pour entrer dans l'immortalité. Comme on l'a souvent fait remarquer, c'est exactement la même image que celle du *Toast funèbre*, où Mallarmé évoque pour nous « la divine transposition... du fait à l'idéal » que réalisa le poète Gautier :

> Le Maître, par un œil profond, a, sur ses pas,
> Apaisé de l'éden l'inquiète merveille
> Dont le frisson final, dans sa voix seule, éveille
> Pour la Rose et le Lys le mystère d'un nom...
> Moi, de votre désir soucieux, je veux voir,
> A qui s'évanouit, hier, dans *le devoir*
> *Idéal que nous font les jardins de cet astre*,
> Survivre pour l'honneur du tranquille désastre
> Une agitation solennelle par l'air
> De paroles, pourpre ivre et grand calice clair,
> Que, pluie et diamant, *le regard diaphane*
> Resté là sur ces *fleurs dont nulle ne se fane*,
> *Isole* parmi l'heure et le rayon du jour ! (O. C., p. 55.)

Gautier « isole » les fleurs des jardins de la terre en les transposant, par son art, dans un monde idéal et éternel. Mais ici, dans la *Prose*, nous sommes dans ce monde idéal même, dans le Jardin des Idées, et c'est pourquoi les fleurs « se séparent » d'elles-mêmes.

Devant ce spectacle merveilleux, le poète et sa « sœur » réagissent différemment. C'est comme si une scission s'opérait dans l'âme du poète. C'est le sujet de la troisième partie du récit, qui est le point culminant du poème.

II. c. *La vocation poétique* :

> Gloire du long désir, Idées
> Tout en moi s'exaltait de voir
> La famille des iridées
> Surgir à ce nouveau devoir,
>
> Mais cette sœur sensée et tendre
> Ne porta son regard plus loin
> Que sourire et, comme à l'entendre
> J'occupe mon antique soin.

Le jeune poète comprend enfin la nature de sa vision : il lui a été donné de voir surgir miraculeusement les Idées mêmes des fleurs, symbole de la Beauté, incréée et antérieure. Son voyage l'a amené

> Au ciel antérieur où fleurit la Beauté.

Devant cette vision merveilleuse, sa vocation poétique s'éveille. Car l'évocation des Idées constitue le couronnement glorieux de ce

« long désir » qu'est le travail de la création poétique [1]. Le poète voit, avec une exaltation de tout son être, « la *famille* des iridées, Surgir à ce *nouveau* devoir », qui n'est autre que celui d'évoquer les Idées des choses par son art. Que ce devoir soit *nouveau*, c'est ce qui indique que nous assistons bien ici à la *naissance* de la vocation poétique : détail capital que tous les critiques ont méconnu. Quant à la nature de ce « devoir », de très nombreux textes du poète la rendent parfaitement claire. Dans le *Toast funèbre*, Gautier meurt

dans *le devoir*
Idéal que nous font les jardins de cet astre.

Ailleurs Mallarmé définit la littérature comme « quelque *devoir* de tout recréer avec des réminiscences » (O. C., p. 481) ; et il affirme que « l'explication orphique (c'est-à-dire *poétique*) de la Terre... » est « le seul *devoir* du poète » (*Ibid.*, p. 663). Que l'évocation des Idées soit pour Mallarmé la méthode par excellence de la création poétique, c'est ce qu'affirme l'*Avant-Dire au Traité du Verbe*, où nous assistons également à la naissance de l'Idée d'une fleur :

A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant, si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, *la notion pure* ?
Je dis : *une fleur* ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement *se lève*, *idée* même et suave, l'absente de tous bouquets. (O. C., p. 857.)

« La famille des iridées » explique le sens des « *cent* iris » déjà brièvement évoqués. « Iridée » est un terme général qui englobe toutes les variétés des fleurs de cette espèce : c'est pour ainsi dire « l'Idée » de « l'Iris » : la rime souligne cette identification de l'Idée et de la Fleur.

Ouvrons ici une parenthèse botanique sur les fleurs qui ornent la *Prose pour des Esseintes*. La famille des iridées a été admirablement choisie, même si c'est la rime avec « idées » qui l'a amenée. Car cette famille est une des plus riches des espèces florales : Louis XIV en possédait plus de 200 variétés au château de Versailles, ce qui dépasse de beaucoup les « cent » que cite le poète [2] ! Le glaïeul de la fin du poème appartient aussi à la famille des iridées. Les « lis multiples » semblent nous en faire sortir pour entrer dans la famille des liliacées. Il n'en est rien, car

La fleur héraldique de France n'est pas le lis candide de nos jardins mais bien l'*Iris pseudacorus* de nos marais ; ce fut le roi Louis VII qui en 1180 le mit sur son blason, d'où le nom de « fleur de Louis », que la légende populaire transforma en fleur de lys. (*Op. cit.*, p. 120.)

1. Cf. « Tel vieux Rêve, *désir* et mal de mes vertèbres » (*Quand l'ombre menaça...*, O. C., p. 67).
2. E. Laumonier-Ferard : *Les jardins des plantes vivaces*, Paris, Librairie de la « Maison Rustique », 2e édition, 1929, p. 120.

Les iris sont bien choisis pour représenter de grandes fleurs : beaucoup de variétés ont des fleurs « énormes » (*Ibid.*, p. 121). La plus grande espèce de glaïeuls est bien, comme le dit le *Grand Larousse* cité par M. Chassé, le *gladiolus byzantinus* ou Glaïeul de Constantinople, « environ une fois plus grande dans toutes ses parties » que le glaïeul commun [1]. Et voici un détail troublant : une variété d'iris s'appelle *Pulcherrima*, ce qui rappelle de bien près la mystérieuse *Pulchérie* du poème [2]. Quant à la « tige de lis multiples », rappelons que « la multiplication des iris se fait... par division des rhizomes » [3]. Enfin, citons l'*Iris asiatica Stapf* de l'Asie Mineure, « dont les fleurs, les plus grandes que l'on connaisse, ont les divisions externes très longues et larges ; ... les internes... excessivement amples » (*Ibid.*, p. 535). Beaucoup d'espèces d'iris aiment l'humidité ou même le marécage et fleurissent en bordure des eaux : mais toutes « préfèrent une situation ensoleillée » [4]. Sous ce rapport, rappelons un vers de Banville, qui, nous l'avons vu, n'est pas étranger à la conception du poème, vers que cite Mallarmé :

Les *iris* pâlissants croissaient *au bord de l'onde.* (O. C., p. 519.)

Fermons cette parenthèse. Nous n'affirmons pas que Mallarmé ait su tous les détails que nous avons cités : mais il était certainement grand amateur de fleurs, comme l'atteste le très grand rôle que jouent les fleurs dans son œuvre [5] ; et c'est guidé par un sûr instinct qu'il a choisi cette « famille des iridées » si riche en possibilités poétiques ! — Reprenons le fil de notre analyse.

Devant le spectacle des « fleurs-idées », le poète s'exalte à la pensée du nouveau devoir qui lui incombe : sa vocation poétique est née. Mais que fait la « sœur » ? Elle se borne à « sourire », car elle est « *sensée* et tendre ». Pour comprendre toute la force de cette épithète *sensée*, il faut se reporter de nouveau à la définition de l'acte littéraire que donne Mallarmé dans sa conférence sur Villiers :

... C'est, ce jeu *insensé* d'écrire, s'arroger, en vertu d'un doute... quelque devoir de tout recréer, avec des réminiscences... (O. C., p. 481.)

Écrire, c'est donc s'adonner à un jeu *insensé* : la « sœur *sensée* et tendre » se borne, pour le moment, à s'abandonner en souriant à la plénitude de son bonheur présent, sans regarder plus loin. Mais, continue le poète, « j'occupe mon antique soin comme à l'entendre ». Ce brusque changement du temps, du passé au présent, nous reporte

1. Vilmorin-Andrieux : *Les fleurs de pleine terre*, Paris, Vilmorin-Andrieux 1909, p. 453.
2. Laumonier-Ferard, *op. cit.*, p. 121.
3. Vilmorin-Andrieux, *op. cit.*, p. 546.
4. Laumonier-Ferard, *op. cit.*, p. 122.
5. Cf. *Les Fleurs*, *Las de l'amer repos*, *Toast funèbre*, *Le Nénuphar blanc*, *L'Avant-Dire au Traité du Verbe*, et d'innombrables notations de détail, images, métaphores, e. g., « la Fleur de ton poétique instinct » (O. C., p. 307) ; « la fleur éclatante et nette de sa pensée » (O. C., p. 224).

à l' « aujourd'hui » du début du poème, où le poète disait qu'il installait par la science l'hymne des cœurs spirituels dans l'œuvre de sa patience, paroles dont nous comprenons maintenant toute la portée. Le poète s'efforce de recréer, par son art, la joie de cette première révélation de la beauté du monde idéal : il essaie d'entendre toujours la voix de son âme d'enfant : comme Hamlet, il conserve « la nostalgie de la prime sagesse inoubliée » qu'il voudrait retrouver par cet « antique soin » qui l'occupe maintenant.

Que l' « *antique* soin » soit « l'œuvre de sa patience », c'est-à-dire le travail poétique, est confirmé par cette conférence sur Villiers, si souvent citée ici. Mallarmé y définit en effet l'acte d'écrire comme

> Une *ancienne* et très vague mais jalouse pratique, dont gît le sens *au mystère du cœur...* (O. C., p. 481) [1].

II. d. *L'existence de l'île* :

> Oh ! sache l'Esprit de litige,
> A cette heure où nous nous taisons,
> Que de lis multiples la tige
> Grandissait trop pour nos raisons
>
> Et non comme pleure la rive,
> Quand son jeu monotone ment
> A vouloir que l'ampleur arrive
> Parmi mon jeune étonnement
>
> D'ouïr tout le ciel et la carte
> Sans fin attestés sur mes pas,
> Par le flot même qui s'écarte,
> Que ce pays n'exista pas.

Comme, au début de son voyage, Mallarmé se trouvait aux prises avec « l'ère d'autorité » et son incompréhension, de même, parvenu à la fin, il engage une polémique avec « l'Esprit de litige ».

Une seule phrase, aux multiples incidentes qui s'enchevêtrent dans un labyrinthe presque inextricable, traverse ces trois strophes, les plus denses et les plus difficiles du poème. La syntaxe est ici compliquée jusqu'à l'ambiguïté, reflet des complications de « l'Esprit de litige », dont Mallarmé s'attache à réfuter les objections. La ponctuation peut nous guider ici : car Mallarmé, avare de virgules dans sa poésie, en a mis cinq : et puisqu'il a pris soin de les modifier pour l'édition définitive, il faut croire qu'il voulait ainsi préciser ses intentions. Dans la version de la *Revue Indépendante*, il y avait une virgule après « raisons », mais il n'y en avait pas après « rive » : en supprimant, la première, Mallarmé entend rattacher très étroitement ces deux vers, détail important, comme nous le verrons.

Mallarmé précise le moment auquel « l'Esprit de litige » doit profiter de l'injonction qui lui est adressée : c'est « à cette heure où *nous nous*

1. Cf. aussi « l'*antique* délice du chant » (O. C., p. 264) ; « l'*antique* vers » (p. 456) ; « la présence *antique* du poète » (p. 767) ; cf. aussi deux autres exemples dans Gardner Davies, *op. cit.*, p. 142.

taisons ». Pourquoi ce temps présent ? Est-ce le moment même de l'extase, où le poète et sa sœur restaient muets d'admiration devant les fleurs merveilleuses, qui s'étalaient plus larges, avait-il dit, « sans que nous en devisions » ? C'est possible : mais ce vers pourrait avoir un sens plus solennel encore. Si l'on se rappelle que dans le *Toast funèbre*, Mallarmé voit l'effet essentiel de la mort dans le fait

De n'ouvrir pas les yeux sacrés et de *se taire*,

on peut se demander si par « cette heure où *nous nous taisons* » le poète n'entend pas s'adresser, par delà la mort qui l'attend et le sépulcre qui sera évoqué à la fin du poème, aux critiques de l'avenir,

Aux noirs vols du blasphème épars dans le futur.

Ces trois strophes formeraient ainsi une parenthèse dans le développement du poème, dont elles interrompent en effet le récit. Ainsi serait expliqué aussi le temps présent du verbe « nous nous taisons », autrement difficile à justifier [1].

Quoi qu'il en soit, Mallarmé assure « l'Esprit de litige » que les fleurs miraculeuses de l'imagination poétique grandissaient trop pour être comprises rationnellement par le poète et sa sœur [2] ; elles ne grandissaient pas comme l'affirme la rive qui pleure, quand son « jeu monotone » ment, en voulant que « l'ampleur » arrive.

« L'Esprit de litige », ou de « contestation », reprend « l'ère d'autorité » du début du voyage. Cet esprit, qui est celui de la « rive », de ceux qui y sont restés, qui n'ont pas fait le voyage, conteste le caractère surnaturel des fleurs immenses, et voudrait atteindre « l'ampleur » de cette vision par son « jeu monotone ». Mais ce jeu « ment » à ses promesses : elle n'atteindra pas cette ampleur.

Quel est ce « jeu monotone » ? Pour Mallarmé, le mot « jeu » désigne souvent la littérature : « l'explication orphique de la Terre », rappelons-le, était pour lui « le *jeu* littéraire par excellence » (O. C., p. 663). « A quoi sert cela ? » demande-t-il dans *la Musique et les Lettres*, alors qu'il définit le « mécanisme littéraire » de la création poétique ; et c'est pour répondre : « A un *jeu* » (O. C., p. 647). Ce « *jeu* monotone » évoque pour nous la littérature banale contre laquelle Mallarmé s'élèvera plus tard dans *le Mystère dans les Lettres*, où, se défendant contre l'accusation d'obscurité, il lance une vigoureuse contre-attaque :

Quant à une entreprise, qui ne compte pas littérairement — La leur —

1. Cf. M. Jacques Scherer : *L'Expression littéraire dans l'œuvre de Mallarmé*, Paris, E. Droz, 1947, p. 113 : « C'est ainsi que l'emploi du présent... sera, quand ce temps remplacera de délicates nuances du passé, un moyen de marquer le moins possible les valeurs temporelles et de ne donner de l'action qu'une image très pure et très desséchée, hiératique en quelque sorte. » M. Scherer cite d'autres cas où le présent remplace l'imparfait. Mais il ne cite pas ce passage qui, à notre avis, s'expliquerait mal ainsi.

2. Pour « la *tige* de lys multiples » comme image de l'imagination, cf. cette phrase : « aucun [pot de fleurs] ne contiendrait ta majestueuse *tige*, imagination » (O. C., p. 526).

D'exhiber les choses à un imperturbable premier plan, en camelots... — Écrire, dans le cas, pourquoi, indûment, sauf pour étaler la banalité... (O. C., p. 384.)

Jamais cette littérature de ressasseurs n'atteindra l'ampleur de la vraie vision poétique.

Mais l'esprit litigieux des riverains ne se borne pas à cette prétention : il va jusqu'à contester l'existence du royaume idéal. Le jeune poète s'étonne d'entendre partout où il va le ciel et la carte éternellement pris à témoin « que ce pays n'exista pas ». Le flot même qui s'écarte pour livrer passage au poète, comme la mer Rouge pour Moïse, partage l'incompréhension générale : lui aussi affirme que ce pays n'exista pas ; et il en atteste le ciel et la carte [1].

Cette controverse sur l'existence du pays idéal est d'une importance capitale. Pour en comprendre la portée, il faut lire d'abord une page des *Dieux antiques* de Cox, dont Mallarmé avait publié, en 1880, une traduction :

Quand les incidents merveilleux des vieilles légendes vinrent à paraître incroyables, Hérodote et d'autres écrivains s'imaginèrent pouvoir tout arranger en écartant ce qu'il y avait de merveilleux dans chaque histoire et en continuant à la tenir pour la même...

Cette méthode n'est ni plus ni moins digne de foi que le serait un nouveau conte, qui affirmerait que « la Belle au bois dormant » n'a pas dormi cent ans, parce qu'il est difficile que l'on dorme cent ans ; et que quant au pouvoir de la fée de Mataquin, qui versa cet enchantement, il n'y faut certainement pas croire, le royaume de Mataquin *n'existant ni dans les traités d'histoire, ni dans les atlas de géographie...* (O. C., p. 1219-1220.)

D'où cette conclusion : « Acceptons avec leur merveilleux les fables anciennes, ou rejetons-les tout entières » (*Ibid.*). — Autre exemple de « l'Esprit de litige », autre réfutation mallarméenne.

Et pourtant Mallarmé savait bien que ce pays n'existait pas. Parlant à ses auditeurs belges de celui qui était pour lui « l'authentique écrivain » par excellence, Villiers de l'Isle-Adam, et qui venait de mourir, il se dit heureux d'avoir apporté un message « du pays prestigieux toujours par lui habité et maintenant surtout, *car ce pays n'est pas* ». (O. C., p. 510.) Nous voici au cœur de la pensée mallarméenne. C'est le paradoxe essentiel qui proclame « devant le Rien

1. Nous interprétons, comme Thibaudet, ainsi : « J'entendais avec étonnement le ciel et la carte attestés que ce pays n'exista pas », *attestés* ayant le sens de *pris à témoin* que... Le ciel et la carte n'attestent pas d'eux-mêmes : mais les adversaires du poète les prennent à témoin que ce pays n'exista pas. Ce qui élimine l'objection de Nobiling, qui affirme qu'il faudrait alors *attester* et non *attestés* (*art. cit.*, p. 432). — Pour « le flot même qui s'écarte », nous sommes d'accord avec M. Soula : « ces flots mêmes qui se sont écartés devant le seul poète pour que, à lui seul, soit accessible l'île hyperbolique » (*op. cit.*, p. 44), mais nous n'acceptons pas son interprétation de l'ensemble de ce passage : comme Mme Noulet, il fait dépendre « Que ce pays n'exista pas » des mots « Et non... » alors que nous les faisons dépendre d'*attestés*... Il nous semble difficile de trancher la question. Nous affirmons néanmoins que notre interprétation est cohérente : « ce pays n'exista pas » reprend l'affirmation que ce pays ne porte « pas de nom » de la strophe V ; et qu'elle est conforme aux idées générales de Mallarmé sur l'existence purement idéale du royaume poétique.

qui est la vérité, ces glorieux mensonges » [1], et qui amènera Mallarmé à dire enfin que « *la Littérature existe* et, si l'on veut, seule, à l'exception de tout » (O. C., p. 646). Car le poète, « ce civilisé édennique », possède, « au-dessus d'autre bien, l'élément de félicités, une doctrine en même temps qu'*une contrée* » (*Ibid.*). Le pays qui n'existe pas est le seul pays réel, le vrai séjour du poète.

III. *Conclusion* : *Le rituel poétique* :

L'enfant abdique son extase
Et docte déjà par chemins
Elle dit le mot : Anastase !
Né pour d'éternels parchemins,

Avant qu'un sépulcre ne rie
Sous aucun climat, son aïeul,
De porter ce nom : Pulchérie !
Caché par le trop grand glaïeul.

Ayant ainsi affirmé la réalité supérieure de sa vision, et en même temps son caractère purement idéal, Mallarmé termine rapidement son poème en montrant le passage de l'extase au travail poétique. La conclusion nous ramène à l'introduction, fermant ainsi le cercle qui entoure l'évocation magique de l'Idée.

Comme nous l'avons vu, le poète devance sa « sœur » sur ce chemin. Devant les belles fleurs, il « s'exaltait de voir/La famille des iridées/ Surgir à ce nouveau devoir », alors que « la sœur sensée et tendre » ne faisait que « sourire ». Maintenant, elle aussi descend des hauteurs de son extase ; elle se met au diapason de son compagnon ; et elle commence à utiliser un langage philosophique. Elle est « docte déjà *par chemins* », expression dont le sens devient plus clair si on la rapproche de ces vers de l'*Eventail de Mademoiselle Mallarmé* :

O rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice *sans chemin...* (O. C., p. 58.)

A l'extase pure et intuitive succède la connaissance rationnelle, faite de démarches successives.

Nous arrivons ainsi aux noms qui ont fait couler tant d'encre : « Anastase » et « Pulchérie ». Remarquons d'abord que Mallarmé dit « le *mot* : Anastase », comme Charpentier l'avait déjà signalé [2] ; mais

1. Lettre à Cazalis, de mars 1866, in *Stéphane Mallarmé. Propos sur la Poésie*, recueillis et présentés par Henri Mondor, Monaco, Édition du Rocher, 1946, p. 59. Dans cette lettre, Mallarmé affirme avoir découvert le Néant, l'inexistence de Dieu et de l'âme. Mais aussitôt son idéalisme reprend le dessus, dans les termes que nous avons cités. Il dira plus tard : « Après avoir trouvé le Néant, j'ai trouvé le Beau » (*ibid.*, p. 68) ; et : « Il n'y a que la Beauté, — et elle n'a qu'une expression parfaite, la Poésie. Tout le reste est mensonge. » (*Ibid.*, p. 79.)

2. C'est Charpentier aussi qui respecte le mieux les sains principes d'étymologie. En effet, *Anastase* provient normalement du substantif ἀνάστασις. L'interprétation de M. Soula : « je suis debout », « j'existe par moi-même », supposerait la forme ἀνίσταμαι. Même objection à l'interprétation de Mme Noulet, qui croit qu'il s'agit d'un impératif et donne la forme ἀναστασε [*sic*]. (*Dix poèmes de Stéphane Mallarmé*, p. 82.) Mais l'impératif du verbe ἀνίσταμαι est ἀνίστασο, ce qui nous éloigne beau-

qu'il dit « ce *nom* : Pulchérie ». Mallarmé entendait toutefois concentrer dans ses mots la plus grande force expressive et suggestive possible, de sorte qu'il est parfaitement légitime de chercher, en outre de leur fonction directe et immédiate, leurs « harmoniques ». Or, ces deux noms évoquent irrésistiblement l'idée de Constantinople, de Byzance : car Pulchérie fut bien Impératrice d'Orient, comme Anastase est bien le nom de deux Empereurs d'Orient. Puisque des Esseintes avait parlé des « finesses byzantines » du poète, Mallarmé se devait de mettre une « touche byzantine » à son poème ; et c'est là certainement un des harmoniques de ces noms. Mais cela n'épuise pas leur fonction dans le poème. Il faut aller plus loin [1].

Dans le petit poème facétieux *Prose pour Cazalis*, Mallarmé, se parodiant lui-même, introduit de nouveau ces deux noms. Il ne sera pas inutile de chercher si ce poème peut éclairer un peu notre problème. Voici les deux strophes en question :

Et dans son extase
Le soleil riant
Fulgore Anastase
C'est tout l'Orient.

Et que nul ne rie
D'un rictus amer
Fleuris Pulchérie
Au bord de la mer... (O. C., p. 170.)

Ici le mot « Anastase » symbolise pour Mallarmé « tout l'Orient », ce qui confirme l'allusion à Byzance, siège de l'empire d'Orient. Mais il y a plus. Pourquoi ce mot symbolise-t-il tout l'Orient ? Parce que le soleil s'y lève de nouveau chaque jour. « Anastase » évoque bien « Résurrection » : car l'Orient voit chaque jour la « résurrection » du soleil. « Le soleil fulgore Anastase » signifie : « le soleil levant proclame par sa lumière fulgurante la résurrection du jour ».

« Pulchérie » semble au premier abord plus difficile à identifier ici. L'exhortation de « fleurir » laisse toutefois entendre qu'elle est une fleur. Mais ne venons-nous pas de voir qu'il existe une fleur qui porte un nom bien analogue : et cette fleur est un iris : « *Iris Pulcherrima* » !

Enfin rappelons que l'Impératrice Pulchérie était célèbre par sa beauté, et par son vœu de virginité perpétuelle : Corneille l'avait

coup d'*Anastase*. Dans son livre *L'Œuvre poétique de Stéphane Mallarmé*, Mme Noulet avait cité la forme ἀνάστασις, mais la prenant pour l'impératif : « lève-toi ! » (p. 420).

1. Pour ceux qui voient dans *Anastase* un *nom* plutôt qu'un *mot*, signalons que Rembrandt a peint, en 1631, un tableau représentant un vieux savant à l'étude, et qui n'est autre que saint Anastase. Le tableau ressemble aux « vieux philosophes » du Louvre et de la galerie de Melbourne. — Mallarmé connaissait-il une reproduction de ce tableau, qui se trouve au Musée National de Stockholm ? Rien ne permet de le décider.

représentée ainsi dans une de ces dernières tragédies. Pour le poète d'*Hérodiade* la beauté est essentiellement vierge.

A la lumière de ces remarques, reprenons les deux dernières strophes du poème. Sortie de l'extase pure, l'âme enfantine du poète s'engage dans les chemins de la connaissance. Elle regrette pourtant son extase intuitive et voudrait la faire renaître. C'est pourquoi elle prononce le mot « Anastase ! », qui suggère bien « Résurrection ». Que la vision hyperbolique de la beauté se lève de nouveau, comme le soleil oriental ! Et voilà le « rituel » annoncé au seuil du poème : ce mot étrange est un mot liturgique, né, dit le poète, peut-être ironiquement, pour d'éternels parchemins. Mais peut-être sérieusement aussi : la vision de la beauté, ayant trouvé son expression poétique, entre dans l'éternité de l'art [1].

L'enfant prononce ce mot rituel de la « résurrection » pour prévenir la mort inévitable de la Beauté, que symbolisaient les fleurs merveilleuses. Car tous les pays sont « l'aïeul » du tombeau : la mort triomphe partout. Il faut que la résurrection de l'hyperbole ait lieu avant que la Beauté ne soit ensevelie dans un sépulcre, auquel un si beau nom donnera un aspect riant. Mais si l'évocation magique des Fleurs-Idées a été installée dans le livre de la patience, ce glaïeul hyperbolique cachera ce sépulcre et le nom qui y est inscrit. L'art aura triomphé de la mort. Le poème revient ainsi à son point de départ : le cercle du magicien est fermé [2].

III

Tel est la *Prose pour des Esseintes*, poème d'une beauté étrange et rare, écrit pour le héros bizarre du roman de Huysmans : « il l'eût, peut-être, inséré » dans son anthologie poétique, dit Mallarmé. Il nous reste à examiner pourquoi ce poème était fait pour plaire à des Esseintes, et quels sont les rapports qui relient le poème à son dédicataire.

Le titre, d'abord, est une allusion transparente aux goûts liturgiques de des Esseintes et de son créateur Huysmans. Citons la définition que donne Littré du mot *Prose* :

> Terme d'Église. Hymne latine rimée que l'on chante à la messe immédiatement avant l'Évangile dans les grandes solennités, ainsi dite parce qu'on y observe seulement le nombre des syllabes, sans avoir égard à la quantité prosodique.

1. Cf. encore l'*Isis* de Villiers de l'Isle-Adam, où l'étrange bibliothèque contient, en outre des « poudreux in-folios, cerclés de fer », déjà cités ci-dessus, « des parchemins *séculaires* » (cité dans l'*Anthologie littéraire de l'occultisme*, p. 286-287).

2. Mme Noulet a parfaitement mis en lumière le mouvement circulaire du poème : « Que de rappels dans ces deux derniers quatrains des mots et des idées contenus dans les deux premiers ! le « trop grand glaïeul » rappelle enfin la métaphore centrale des fleurs-mots, des iris (car le glaïeul est aussi une iridée), mais surtout répète exactement le premier mot du poème : « Hyperbole ». Le cycle est fermé. »

Comme exemples, Littré donne :

La prose des morts. La plus belle prose de l'Église, le *Dies Irae*, qui devrait être l'objet de l'émulation de tous les grands musiciens (Marmontel)... Racine, en imitant ces proses, a pensé qu'elles étaient dignes de sa muse (Chateaubriand).

Des Esseintes devait certainement apprécier ce genre, que Mallarmé à son tour pensait être « digne de sa muse ». Sa *Prose* à lui est en quelque sorte une « prose des morts », puisqu'elle est consacrée au rituel qui doit chanter la résurrection de la Beauté.

Les prédilections de des Esseintes se reflètent également dans le choix du symbole essentiel du poème : les fleurs. En effet, des Esseintes « avait toujours raffolé des fleurs » [1] ; et un chapitre d'*A Rebours* est consacré à une étonnante description de sa collection de fleurs bizarres :

Après les fleurs factices singeant les véritables fleurs, il voulait des fleurs naturelles imitant des fleurs fausses... Réunies entre elles, ces fleurs éclatèrent devant des Esseintes, plus monstrueuses que lorsqu'il les avait surprises, confondues avec d'autres [2].

Reconnaissons toutefois que ces fleurs abominables ne ressemblent en rien aux iridées lumineuses de l'île magique. Et c'est là, peut-être, comme nous le verrons, une partie de la leçon du poème.

Déjà pendant la préparation d'*A Rebours*, Mallarmé avait été impressionné par l'épisode des fleurs : en mai 1883, il demande à Huysmans :

Que devient le si noble Monsieur à qui je pense, fréquemment, dans les livres et les fleurs [3] ?

Il est certain que l'attention de Mallarmé a dû être retenue par le chapitre des fleurs dans *A Rebours* ; mais le véritable point de départ de son poème se trouve ailleurs, dans le chapitre suivant. En effet, parmi les prédilections littéraires de des Esseintes se plaçait le dialogue du Sphinx et de la Chimère, dans la *Tentation de saint Antoine*, de Flaubert. Des Esseintes fait animer ce dialogue au moyen d'un petit sphinx en marbre noir et d'une chimère en terre polychrome, qu'il fait parler par l'intermédiaire d'une ventriloque, dans une chambre éclairée vaguement par la braise rougeoyante de l'âtre. Or, la Chimère profère « la solennelle et magique phrase :

Je cherche des parfums nouveaux, *des fleurs plus larges*, des plaisirs inéprouvés.

Et des Esseintes commente ainsi ces paroles :

Ah ! c'était à lui-même que cette voix aussi mystérieuse qu'une incan-

1. J.-K. Huysmans : *A Rebours*, Paris, Charpentier, s. d. (trente-huitième mille), p. 116.
2. *Ibid.*, p. 118-120.
3. Cité dans Rolland de Renéville : *L'Univers de la parole*, p. 45.

tation, parlait ; c'était à lui qu'elle racontait sa fièvre d'inconnu, son idéal inassouvi, son besoin d'échapper à l'horrible réalité de l'existence, à franchir les confins de la pensée, à tâtonner sans jamais arriver à une certitude, dans les brumes des au delà de l'art [1].

C'est à cet appel nostalgique que répond le poème : elle transporte le lecteur, par un voyage imaginaire, hors de la réalité, jusque dans un royaume idéal, où poussent des « fleurs plus larges ».

Mais son titre et son sujet ne sont pas les seuls liens qui relient le poème à son destinataire. La correspondance échangée entre Mallarmé et Huysmans nous permet d'aller plus loin.

Mallarmé avait lu attentivement *A Rebours* ; et il écrivit aussitôt à Huysmans une belle lettre d'appréciation et de remerciement : car il dut aux quelques pages qui lui étaient consacrées dans ce livre le commencement de sa renommée dans le monde des lettres. Qu'est-ce que Mallarmé avait retenu de ce livre étrange ? A travers les phrases élogieuses de sa lettre, il n'est pas difficile de lire une certaine réserve très délicatement exprimée. Ayant affirmé que « ce livre unique... devait être fait... à nul autre moment littéraire que maintenant », Mallarmé dit qu'il ne le conçoit pas autre, « à cette heure de rêverie qui suit la lecture, quand un livre différent, presque toujours se substitue, même à celui qu'on admire ». Acceptons cet éloge comme sincère ; mais pesons bien les termes qui le motivent :

> Non ! c'est cela, rien n'y manque, parfums, musique, liqueurs et les livres vieux ou *presque futurs...* [2].

Voilà qui explique peut-être le caractère très spécial de la *Prose pour des Esseintes*, poème plus enchevêtré, plus alambiqué que tout autre poème de Mallarmé. Mallarmé offrait, en effet, à des Esseintes, un poème qui répond bien mieux que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors à la conception que se faisait ce décadent par excellence de son art. Quelle était, en effet, cette conception ? Des Esseintes avait loué Mallarmé de

> ... vivre à l'écart des lettres, abrité de la sottise environnante par son dédain, se complaisant, loin du monde, aux surprises de l'intellect, aux visions de sa cervelle, raffinant sur des pensées déjà spécieuses, les greffant de finesses byzantines, les perpétuant en des déductions légèrement indiquées que reliait à peine un imperceptible fil [3].

Nul doute que Mallarmé n'ait pris plaisir à montrer un exemple de ces « finesses byzantines », poussées beaucoup plus loin que dans les poèmes qui avaient inspiré cette description. Son poème est un peu parodique, légèrement teinté d'ironie, écrit selon « la caricature de l'esthétique symboliste » que donne Huysmans dans son livre [4].

1. *A Rebours*, p. 143.
2. Cité dans *L'Univers de la parole*, p. 46.
3. *A Rebours*, p. 260.
4. L'expression, très juste, est de M. Rolland de Renéville, *op. cit.*, p. 39.

C'est ainsi qu'il appartient aux « livres *presque futurs* » que Mallarmé voyait dans le roman, avec une ironie à peine perceptible.

Un autre passage de cette lettre n'est pas sans rapport avec la *Prose* : c'est celui où Mallarmé relève que dans le roman,

> ... sauf le voyage à Londres, qui le crève, par la probabilité de l'aventure immédiate, *tout le passé n'effleure que sublimé par le souvenir*, le héros solitaire... [1].

Le voyage du poète, également, est « sublimé par le souvenir » ; et c'est dans les tréfonds de sa mémoire qu'il cherche l'éveil de sa vocation poétique.

Mais ces questions de technique n'épuisent pas les conclusions que l'on peut tirer de cette lettre de Mallarmé. Le passage suivant nous permet d'aller jusqu'au fond du problème :

> ... *et ces fleurs* ! vision absolue de tout ce que peut, à un individu placé devant la jouissance barbare ou moderne, ouvrir de *paradis, la sensation seule* [2].

La *Prose pour des Esseintes* ne serait-elle pas le rappel qu'il y a d'autres « paradis » que ceux de la « sensation seule », que le vrai paradis est celui de l'esprit, et que les plus belles fleurs sont les Idées ? L'évasion de des Esseintes est beaucoup trop matérialiste pour cet idéaliste impénitent. Mallarmé fait à Huysmans une leçon délicate.

Leçon d'autant plus délicate et subtile qu'elle comporte peut-être aussi un retour sur lui-même. On peut se demander si Mallarmé, devant ce triomphe absolu de l'artificiel que présente *A Rebours*, n'aurait pas été amené à réfléchir sur l'extrême artifice de sa propre poésie, dont le point de départ était pourtant « l'hymne des cœurs spirituels », l'émerveillement de son âme d'enfant devant la beauté du monde. Comme le Chinois « au cœur limpide et fin » de son poème de jeunesse *Las de l'amer repos*, ne s'occupait-il pas à peindre, avec tous les raffinements d'un art subtil,

> la fleur qu'il a sentie, enfant,
> Au filigrane bleu de l'âme se greffant [3] ?

La *Prose pour des Esseintes* est une tentative pour évoquer magiquement ce premier émerveillement enfantin. Et pourtant, dilemme cruel et paradoxe suprême, son art si raffiné, si subtil, si artificiel est le seul moyen dont le poète dispose pour retrouver ce qui fut si simple et si spontané. Le poète est obligé d' « occuper son antique soin » à « entendre la sœur sensée et tendre », à chercher, comme son Faune, à retourner à la « ferveur première ».

1. Cité, *ibid.*, p. 47.
2. *Ibid.*
3. Cf. M. Kurt Wais, qui cite ces deux vers, après avoir affirmé que : « Le cycle d'une vie poétique complète se referme à son point de départ. Le moins enfantin des hommes s'efforça de reconquérir le royaume fleuri de l'état mythique perdu de la simplicité enfantine » (*op. cit.*, p. 444).

Transposition sur le plan esthétique, typiquement mallarméenne, du cri jailli de la nostalgie religieuse de Huysmans, qui s'efforçait, par le culte de l'artifice le plus aberrant, de retrouver la spontanéité de la foi, le royaume de Dieu qui n'est ouvert qu'à ceux qui sont redevenus comme de petits enfants :

> Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir [1] !

Ainsi, par son titre liturgique, par le choix de son symbole essentiel des fleurs, par sa technique « byzantine », et par la subtile leçon que renfermait ce voyage imaginaire au paradis de l'enfance, au Jardin des Idées, le poème était bien une *Prose pour des Esseintes*, qui aurait certainement profité à le méditer.

Mais si Huysmans devait, en effet, sortir finalement du monde artificiel dans lequel il s'était enfermé, s'il devait quitter le « paradis de la sensation seule » pour se mettre sur le chemin du paradis de l'âme, il serait téméraire, cependant, d'y voir l'effet de la lecture de ce poème, dont Huysmans ne semble pas avoir saisi toute la portée. Bien plus : on a la tristesse de voir que, tout en restant lié avec Mallarmé par les liens d'une amitié en apparence cordiale, il n'hésita pas à écrire à Zola une lettre dans laquelle il se dissocie complètement des idées de des Esseintes et se moque de son ami :

> ... Cette antipode absolue de mes préférences m'a permis d'émettre des idées vraiment malades et de célébrer la gloire de Mallarmé, ce qui m'a semblé être d'une assez affable blague [2] !

On a pu cependant, et à bon droit, contester la sincérité de cette lettre ; et Huysmans est quand même resté longtemps en relations amicales avec Mallarmé. Nous ne suivrons pas plus loin l'histoire de leur amitié. Ce qui nous importait, c'était d'assister à la rencontre de ces deux esprits qui, par des chemins différents, aspiraient à sortir du « bagne matérialiste » du XIX^e^ siècle finissant. Si Huysmans devait finalement opter pour l'évasion par la foi religieuse, le choix de Mallarmé était depuis longtemps fait : il avait choisi le séjour de ce royaume idéal que chante la *Prose pour des Esseintes.*

L.-J. AUSTIN.

PETITE NOTE CONJOINTE

M. Lloyd Austin ayant eu l'attention de mentionner (p. 162, n. 1) notre accord sur un point de sa belle étude, je transcrirai ici deux des autres notes que j'avais également marquées sur mon exemplaire.

La première confirme l'idée de M. Austin (p. 181) sur la « leçon » que

1. *A Rebours*, p. 294. N'oublions pas que Huysmans lui-même voyait dans ce livre le point de départ de sa conversion : « Ce livre fut une amorce de mon œuvre catholique qui s'y trouve, toute entière, en germe » (*ibid.*, préface, p. XVII).
2. *Cahiers J.-K. Huysmans*, mars 1942, cité dans *French Studies*, avril 1952, vol. VI, n° 2, p. 131.

le poète fait au romancier. Des Esseintes aimait les œuvres de Mallarmé « qui... se complaisait... aux *visions* de sa cervelle ». N'est-ce pas ce mot même qui a paru inadéquat à l'intéressé ? Et le vers « De vue et non de visions » n'y riposte-t-il pas comme une rectification appuyée ? (Mallarmé pensant plus à son présent qu'à son passé.)

Je crois aussi, avec M. Austin, que la *Prose* peut être considérée comme l'un de ces « livres... *presque futurs* » dont Mallarmé parle dans la lettre citée page 180. Mais il faut ajouter que Huysmans lui-même en avait donné une idée, dans un autre passage d'*A Rebours* (p. 237-238), qui est pour nous du plus haut interêt. Il ne s'agit plus d'apprécier la manière d'un contemporain, mais d'entrevoir l' « œuvre d'art » à venir. Des Esseintes « comprenait d'abord que, pour l'attirer, une œuvre devait revêtir ce caractère d'étrangeté que réclamait Edgar Poe, mais il s'aventurait volontiers plus loin, sur cette route et appelait des flores byzantines de cervelle et des déliquescences [1] compliquées de langue ; il souhaitait une indécision troublante sur laquelle il pût rêver, jusqu'à ce qu'il la fît, à sa volonté, plus vague ou plus ferme selon l'état momentané de son âme. Il voulait, en somme, une œuvre d'art et pour ce qu'elle était par elle-même et pour ce qu'elle pouvait permettre de lui prêter ; il voulait aller avec elle, grâce à elle..., dans une sphère où les sensations sublimées lui imprimeraient une commotion inattendue et dont il chercherait longtemps et même vainement à analyser les causes ».

Certes, un écrivain n'accomplit jamais la pensée d'un autre sans y apporter les retouches que lui dicte sa propre personnalité. Ce programme était un peu trop verlainien pour Mallarmé ; pourtant, il sut y trouver quelques inspirations, et la *Prose pour des Esseintes* répond assez bien aux désirs de cet esthète. L'île mystérieuse ne sera-t-elle pas une « sphère » comme il l'entend ? La route sur laquelle il « s'aventure » ne conduit-elle pas à l'idéalisme mallarméen ? Non pas *visions*, disait-on tout à l'heure, mais *vues*. Et maintenant, sensations non pas brutes, mais *sublimées*. Que cette sublimation-ci dépasse l'attente et le besoin de Huysmans, c'est probable. N'empêche que ce passage d'*A Rebours* est comme la nébuleuse que l'art de Mallarmé condensera, autour de ce noyau « *flores byzantines de cervelle* ». Existe-t-il meilleure et plus concise (oui, vraiment presque mallarméenne) formule de la *Prose pour des Esseintes* ? Celui-ci avait commandé : il fut, on l'avouera, impérialement servi.

J. P.

1. Le petit livre des *Déliquescences* a été publié en 1885, chez Vanier. *A Rebours* est de 1884.

MALLARMÉ ET SON CRITIQUE ALLEMAND [1]

Rendant compte ici même de la première édition de ce livre, M. Paul Van Tieghem le salua en ces termes : « Ce beau volume, long et compact, mais dense et riche de matière,... s'imposera désormais, et pour longtemps sans doute, comme le livre le plus complet sur Mallarmé et le guide le plus sûr des études sur cet écrivain » (*R. H. L. F.*, 1938, p. 533-534). Aujourd'hui, l'esprit mûri et enrichi par quatorze ans de méditations et de recherches, M. Wais apporte une nouvelle édition de son livre, dans une présentation magnifique qui, réalisée « sans aucune aide financière extérieure » (p. 784), fait honneur à l'auteur et à son éditeur.

Depuis 1938, de très nombreuses études ont été consacrées à différents aspects de l'œuvre de Mallarmé. Grâce surtout à M. Henri Mondor, un très grand nombre de nouveaux documents ont été révélés, éclairant bien des aspects tant de l'œuvre que de la vie du poète [2]. C'est pourquoi une nouvelle édition du livre de M. Wais s'imposait. Mais, si l'auteur nomme dans son introduction celui qu'il appelle « l'infatigable H. Mondor, narrateur ravissant » (p. 36), il ne nous semble pas avoir suffisamment mis en lumière l'étendue des apports nouveaux qu'il lui doit. Très souvent, en effet, M. Wais ne cite que la date et le destinataire des lettres de Mallarmé, sans indiquer où se trouve le texte original. Et comme il ne cite ces

1. Kurt Wais, *Mallarmé. Dichtung. Weisheit. Haltung*, deuxième édition, remaniée et augmentée, de *Mallarmé. Ein Dichter des Jahrhundert-Endes*. Un vol. in-8° de 800 pages, 3 portraits, relié pleine toile. Munich et Berlin, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1952.

2. Sans citer les nombreux articles de M. Henri Mondor, rappelons les principaux livres qu'il a consacrés à Mallarmé : *L'Amitié de Verlaine et de Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1940 ; la *Vie de Mallarmé*, *ibid.*, *id.*, 1941-1942 ; *Mallarmé plus intime*, *ibid.*, *id.*, 1944 ; *Œuvres complètes de Mallarmé*, *ibid.*, *id.*, 1945 ; *Propos sur la Poésie*, Monaco, Éditions du Rocher, 1946 ; *Stéphane Mallarmé, documents iconographiques*, Genève, Cailler, 1947 ; *Histoire d'un Faune*, Paris, Gallimard, 1948 ; *L'Affaire du Parnasse*, Paris, Fragrance, 1950 ; *Ernest Lefébure*, Paris, Gallimard, 1951. Nous donnons cette liste ici, parce que le lecteur non averti du livre de M. Wais ne soupçonnerait guère l'existence de ce magnifique ensemble de travaux, cités seulement dans des notes éparses.

documents qu'en traduction allemande, il est indispensable mais difficile à ses lecteurs de se reporter aux sources [1].

Il est vrai que, dès 1938, M. Wais avait poussé si loin ses propres recherches, qu'il dépendait moins qu'un autre de ces nouvelles sources. Dès sa première édition, il avait su peindre un portrait étonnamment complet de Mallarmé, et le situer dans un très large tableau d'ensemble de la vie littéraire et artistique en France. Mais à comparer les deux éditions, on constate aussi que, dès 1938, le siège de l'auteur était fait. C'est ce qu'il affirme lui-même dans l'introduction de sa nouvelle édition : « Je pus prendre note, avec reconnaissance, des fruits littéraires de cette activité, sans avoir à changer quoi que ce soit à la disposition primitive de mon livre » (p. 32). En effet, l'armature du livre reste identique : même division en quatre parties, même nombre de chapitres, mêmes titres, à deux exceptions près (dont l'une est assez significative, indiquant, nous le verrons, une certaine évolution dans la pensée de l'auteur). Dans ce cadre inchangé, M. Wais a pu faire entrer les apports nouveaux sans bouleverser l'économie de son livre. Les dimensions en sont considérablement élargies : il y a maintenant 800 pages contre 548 de la première édition. La proportion du neuf est d'ailleurs encore plus grande que ne l'indique cette statistique ; car une partie des renseignements d'histoire littéraire fournis dans la première édition a été supprimée pour faire place à de nouveaux détails. D'où cet inconvénient qu'il faudra toujours se reporter aussi à la première édition. On aurait pu, semble-t-il, essayer de faire de la nouvelle édition un livre entièrement autonome.

On regrettera aussi que M. Wais n'ait pas voulu modifier l'ordonnance de son livre, car elle laisse beaucoup à désirer. L'auteur n'a pas su dominer l'immense masse de faits qu'il rassemble. Il n'a opté ni pour l'ordre chronologique, ni pour un ordre logique, mais pour un mélange presque inextricable des deux. Dans sa première partie, *Au seuil de la vie*, l'étude de la vie et de l'œuvre suit à peu près le fil chronologique, mais tout un groupe de poèmes importants est examiné selon un classement logique qui fait abstraction de la chronologie. Dans la seconde partie, *De l'ombre au corps*, l'auteur étudie *Hérodiade*, la conception de l' « Œuvre », et *Igitur* ; puis il groupe ensemble trois œuvres très diverses, *L'Après-midi d'un Faune* (1865-1876), *Le Nénuphar blanc* (1885), et *Petit air I* (1894). Quel lien justifie ce rapprochement ? « Dans trois monologues, dit M. Wais, le narrateur raconte comment, dans un paysage fluvial solitaire, il eut inopinément une rencontre enivrante avec la beauté féminine » (p. 224).

1. M. Van Tieghem déplorait déjà, pour des raisons autres, mais non moins valables, l'absence totale, dans ce livre consacré à Mallarmé, des textes originaux : « Quand il s'agit d'un auteur aussi difficile, la traduction allemande ne suffit pas ; elle peut être discutable ; les remarques sur la forme n'ont plus qu'une portée affaiblie. Il est d'ailleurs bien difficile parfois de distinguer ce qui est traduction, résumé, paraphrase ou interprétation... » (*art. cit.*, p. 534).

Dans la troisième partie, *Grâce et Dignité*, l'auteur reprend d'abord le fil chronologique, esquissant brièvement la seconde moitié de la vie du poète. Mallarmé meurt ainsi à la page 271. Mais rassurons-nous ! Il ressuscite bientôt, et beaucoup de détails biographiques viennent s'ajouter par la suite, au milieu d'une étude analytique des œuvres en prose, groupées selon leurs sujets. Puis vient une étude des caractères généraux de l'art de Mallarmé. La dernière partie est consacrée aux *Poèmes de la seconde moitié de la vie*, groupés selon un classement étrange et arbitraire. C'est ainsi que, sous le titre : *La Crainte devant la Créature*, sont traitées successivement des œuvres aussi disparates qu'*Un spectacle interrompu* (1875), le poème de jeunesse *Une négresse...* (1864), les *Chansons bas* (1889), le *Billet à Whistler* (1890), et enfin le *Tombeau de Baudelaire* (1895), dont la vraie place aurait été au chapitre suivant, consacré aux poèmes commémoratifs. Le livre se termine par l'analyse de la *Prose pour des Esseintes* qui, écrite en 1884-1885, inaugure plutôt qu'elle ne l'achève, la dernière manière du poète. On s'étonne d'autant plus que l'auteur suggère, sans preuves, que ce poème pourrait être le remaniement d'une version remontant à la jeunesse du poète. En réalité, il nous semble plus logique de terminer par le *Coup de Dés*, devenu par la fatalité le testament spirituel de Mallarmé.

Quand il s'agit de rattacher l'œuvre d'un écrivain à sa vie, plusieurs voies sont légitimes. On peut traiter d'abord la vie, fournissant ainsi une base pour l'explication de l'œuvre, qu'on étudie alors, soit d'après l'ordre chronologique, soit selon un classement logique de ses éléments. Ou bien, on peut traiter de l'œuvre en faisant appel aux données biographiques quand il y a lieu de le faire : c'est le parti qu'a pris M. E.-R. Curtius dans son admirable *Balzac*. On peut enfin mener de front l'étude de la vie et de l'œuvre : méthode qui convient particulièrement aux écrivains dont la vie se divise facilement en étapes définies : c'est le parti suivi par Gundolf dans son *Goethe*. Mais dans la méthode éclectique adoptée par M. Wais pour grouper ses riches matériaux, ni la courbe de la vie de Mallarmé, ni l'évolution de son art, ni les rapports qui les lient, ne ressortent nettement de son livre, qui a une allure déroutante et parfois assez chaotique.

Ce défaut est cependant l'envers d'un des très grands mérites du livre. En effet, on reste confondu devant l'étendue de la documentation de M. Wais. Avec un flair, une énergie et un courage extraordinaires, « au milieu des misères d'une époque où à peu près tous les obstacles concevables étaient et sont encore en partie accumulés contre une telle entreprise » (p. 784), il a patiemment rassemblé presque tous les documents qui touchent de près ou de loin au sujet. Presque rien ne lui a échappé de tout ce qui a été écrit sur Mallarmé dans les principales langues européennes ; et ses notes contiennent les éléments de la bibliographie mallarméenne la plus complète qui soit. Mais comme M. Van Tieghem en 1938, nous regrettons aussi que les

exigences de l'espace n'aient pas permis à l'auteur de regrouper ces indications sous une forme plus facile à consulter. Peut-être un jour publiera-t-il séparément une telle bibliographie : elle serait d'une valeur inappréciable.

Une publication importante lui a échappé : ce sont les dix-sept vers du *Réveil du Faune*, publiés dans la revue belge *Empreintes* (nº 5, novembre-décembre 1948, p. 12-13)[1]. Dans l'ignorance de ce texte, M. Wais s'est laissé aller à des spéculations tout à fait erronées sur le dénouement prévu. Il se demande si « l'autre côté, le côté animal [du Faune] se réveillera, quand il apercevra Iane. Le destin de celle-ci, le destin de la femme vis-à-vis du joueur de flûte, de l'artiste, doit s'accomplir, et manifestement d'une façon tragique » (p. 229). Le fragment publié indique exactement le contraire : le Faune, « vainqueur en cette lutte », fuit les femmes, retrouve sa pureté antérieure, et se promet de plonger dans « l'horreur lustrale » des sources pour « renaître, primitif ». C'est la victoire du poète sur le faune, et non pas du faune sur le poète. Il est très hasardeux de spéculer sur les intentions d'un poète en l'absence de documents précis.

Abordons maintenant les thèmes essentiels du livre. Sa thèse générale ressort clairement d'une page commune aux deux éditions : elle donne une interprétation, qui ne sera pas acceptée sans discussion, de plusieurs des œuvres capitales du poète :

> A l'ombre de cette mélancolie eut lieu la collision entre un tempérament indompté, vivace, assoiffé de vie, et un but d'une altitude téméraire, qu'il s'était lui-même une fois fixé et qu'il imposa à sa nature récalcitrante, aussi longtemps que possible, voire trop longtemps. Cette collision est préparée dans de nombreuses crises de lassitude... Dans les révoltes du poète aussi, qui se noircit et lance le sarcasme et le mépris, même contre ce qu'il y a de plus haut et de plus beau (*L'Azur*), pour s'insurger contre ce qu'il doit devenir ; et qui reconnaît pourtant qu'il ne peut vivre sans une confiance suprême . c'est là un des fils du destin, fils très enchevêtrés, qui traversent sa jeunesse. On arrive au purgatoire d'*Hérodiade*, où ce qu'un idéal trop élevé a d'inhumain doit lentement expier, sur le feu caché de la passion, son péché contre la vie. Et à *Igitur*, où, avec un retard tragique, mais avec une résolution héroïque, l'erreur est reconnue et rectifiée. Et enfin au « Maître » du *Coup de Dés*, qui conçut pourquoi c'était un bien, près du but idéal vers lequel il tendait désespérément, de n'avoir pas fait les derniers pas et d'avoir manqué une rédemption idéologique (p. 30).

Certes, M. Wais a raison de voir le drame essentiel de Mallarmé dans la collision entre son tempérament et le but sublime qu'il s'était imposé. Mais Mallarmé avait-il vraiment un « tempérament indompté, vivace, assoiffé de vie » ? Il a fallu tout un effort de reconstruction personnelle pour qu'il atteignît dans sa maturité cette sérénité et cet équilibre supérieur qui frappaient tous ceux qui le connaissaient. Peut-on admettre aussi qu'*Hérodiade* exprime la secrète revanche de la chair refoulée ? Le poème deviendrait alors comme une variation sur l'*Éveil du Printemps* de Wedekind, ce qui nous semble loin des

1. Et en 1944, dans une édition très limitée chez Rombaldi, sous le titre *Réveil d'un Faune*, avec quelques autres fragments.

intentions de Mallarmé. Faut-il croire qu'*Igitur* marque le renoncement à l'idéal suprême de Mallarmé ? Mainte indication porte à croire, au contraire, que Mallarmé n'a jamais *définitivement* renoncé à cet idéal. N'écrivit-il pas dans son testament littéraire, à la veille de sa mort : « Je l'eusse fait, si les dernières années manquant ne m'avaient trahi... Croyez que ce devait être très beau » ? (H. Mondor : *Vie de Mallarmé*, p. 801.)

Or, ces interprétations d'*Hérodiade*, d'*Igitur* et du *Coup de Dés*, comme de bien d'autres œuvres de Mallarmé, en prose ou en vers, reposent sur des bases linguistiques parfois assez fragiles. M. Wais affirme que « pour la nouvelle édition de ce livre, rien n'a été négligé qui pût contribuer à une meilleure compréhension des œuvres » (p. 36). Mais il est regrettable qu'il n'ait pas profité de l'occasion qu'offrait cette nouvelle édition pour éliminer un nombre inquiétant d'erreurs et de contresens qui défiguraient la première édition. Il les conserve, et en ajoute d'autres. En voici quelques exemples : page 47, l'auteur traduit « filasse » par « rohes Fleisch » (« viande crue ») ; page 436, «gestation » par « aufgeregte Gebärde » (« geste excité ») ; page 280, « aïeule » par « Mutter » (« mère ») ; page 225, avoir un acte « sur le métier » par « über den Beruf des Dichters » (« concernant le métier de poète »), alors qu'il s'agit ici de l'acception « en train », « sur le chantier » ; page 593, « phalange du doigt » par « Fingerreihe » (« série de doigts ») ; *ibid.*, « le livre vieux qui se déplie » par « nun aber geht das Buch aus den Fugen » (« mais maintenant le livre se disloque »). L'effet en est parfois comique. Par exemple, dans le dernier fragment d'*Hérodiade*, se trouvent ces vers :

> Hors des seins abolis vers l'infini vorace
> Sursautant à la fois en maint épars filet
> Jadis, d'un blanc, et maléfique lait.

Voici l'interprétation de M. Wais, page 591 : « ... Parce que jadis... elle donna son blanc, son maléfique lait de seins larges, soutenus par des filets... » (« Weil sie zu einer früheren Zeit... ihre weisse, ihre bise wirkende Mölch aus breiten, in Netzen getragenen Brüsten preisgab... »). Mais « filet » va avec « lait », et a ici le sens, non pas de « réseau », mais de « petite quantité de liquide qui coule ». Encore, M. Wais accepte sans broncher une coquille de l'édition courante des *Divagations* (p. 247) : « Or, un sujet, fatal, implique, parmi les morceaux ensemble, tel accord puant à la place, dans le volume, qui correspond. » M. Wais paraphrase, page 470 : « Eine schicksalhafte Einheit muss zwischen den Zeilen — wie unerträglich, stünde sie gedruckt ! — die Stücke verbinden » (« Une unité fatale doit lier les morceaux ensemble, entre les lignes — comme ce serait insupportable, si elle était imprimée ! »). Or, la leçon correcte est donnée dans les *Œuvres complètes*, page 366 : il faut lire « quant » pour « puant » !

Nous n'insisterions pas sur ces défaillances linguistiques si elles

ne touchaient que des détails secondaires, comme c'est d'ailleurs souvent le cas. Elles sont pourtant assez nombreuses pour inspirer déjà des doutes sur la sûreté du guide dans ce domaine si difficile[1]. Et certaines touchent vraiment au fond de la question. Par exempl , M. Wais, nous l'avons vu, attribue à Hérodiade d'invraisemblables rêveries érotiques. Il se fonde, en partie, sur ces vers du poème :

> ... Je ne veux rien d'humain et, sculptée,
> Si tu me vois les yeux perdus au paradis,
> C'est quand je me souviens de ton lait bu jadis.

M. Wais interprète, page 168 : « Si elle [Hérodiade] a été surprise en train de regarder avec des yeux nostalgiques le jardin de la volupté, la faute en est aux résidus d'animalité venus de ses premières nourritures. » Est-ce bien là le sens de ces vers, d'ailleurs assez ambigus ? Replaçons-les dans leur contexte. La Nourrice, en essayant, à trois reprises, de toucher sa maîtresse, puis en lui parlant d'un mari éventuel, vient de mettre Hérodiade au supplice. Celle-ci, ayant invoqué les « étoiles pures », pour qu'elles n'entendent pas, demande qui oserait la toucher, elle que les lions ont respectée. C'est là-dessus qu'elle affirme : « Je ne veux rien d'humain », ce qui signifie, dans ce contexte, « je ne veux aucun contact humain » : je veux rester « sculptée », c'est-à-dire statue plutôt que femme. Mais elle veut bien faire une exception en faveur de la Nourrice. Si, en effet, la Nourrice la voit plongée dans l'extase de cet isolement, c'est lorsque Hérodiade se souvient que la Nourrice l'a autrefois allaitée, méritant ainsi un peu de tendresse humaine (cf. l'image shakespearienne du « lait de la tendresse humaine », dont Macbeth était trop rempli au gré de sa femme). Faut-il alors voir dans les mots « les yeux perdus au paradis » un aveu de rêveries voluptueuses ? Car les regards d'Hérodiade ne sont-ils pas fixés sur les « étoiles pures », symbole essentiel du poème ? La Nourrice elle-même le reconnaît puisqu'elle nous présente Hérodiade comme « désolée »

> Par le diamant pur de quelque étoile, mais
> Antérieure, qui ne scintilla jamais.

1. Remarquons aussi que M. Wais semble avoir des idées étranges sur la versification française : il voit, dans l'alexandrin, une « alternation régulière d'accents forts et faibles » (p. 508-509) ; il croit aussi que Mallarmé, par le « nombre fixe », voulait dire cette même « alternation régulière de syllabes accentuées et inaccentuées » (p. 510). C'est ce qui explique peut-être le traitement cavalier que subit un vers de Victor Hugo, celui-là même que préférait Mallarmé entre tous :

> Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées.

Ce vers devient, *more germanico* :

> Le soleil s'est, ce soir, couché dans les nuées.

Et cela, dans les deux éditions : 1938, p. 431 ; 1952, p. 596.
Le vers mutilé de Baudelaire, dont se plaignait M. Van Tieghem, revient ici avec la même erreur (p. 642, note 94.1).

Enfin, M. Wais est convaincu que les fragments d'*Igitur* marquent le retour de Mallarmé au monde des hommes, sa descente de l'Absolu. Cette conviction l'amène à commenter d'une façon originale une phrase du texte. Igitur prononce ces mots : « J'aimerais rentrer en mon Ombre incréée et antérieure... ». M. Wais commente ce passage ainsi, page 210 : « Der absolute Schatten der Elbehnon... sehnt sich also zurück zum Körper, zur Menschenwelt » (« L'Ombre absolue des Elbehnon... éprouve donc le désir nostalgique de rentrer dans un corps, dans le monde des hommes »). Si une « Ombre incréée et antérieure » est équivalente au « corps », si vouloir y rentrer signifie vouloir rentrer dans « le monde des hommes », alors les mots n'ont plus aucune signification propre. L'auteur est amené à des contresens aussi surprenants par sa thèse préconçue : Mallarmé affirme ailleurs qu'il « descend de l'Absolu », donc *Igitur* doit raconter cette descente. L'auteur met ici en pratique la méthode qu'il préconise pour l'explication mallarméenne : « Lire toujours plus exactement — cela veut dire surtout : lire de plus en plus à partir de l'ensemble » (p. 34). Principe unilatéral et dangereux. En réalité, il faut un double mouvement : il faut partir d'une étude rigoureusement précise des textes particuliers, pour s'élever finalement à des vues d'ensemble ; mais, d'autre part, il faut souvent passer en revue l'ensemble des écrits de Mallarmé pour bien comprendre un seul poème. Il est dangereux de descendre d'une synthèse hâtive pour expliquer un texte isolé.

Déjà, en 1937, dans un article sur la *Prose pour des Esseintes*, M. Wais, réagissant contre la tradition « littéraire » inaugurée par Thibaudet, préconisait une interprétation « existentielle » de Mallarmé[1]. Par là, il entend surtout rattacher l'œuvre de Mallarmé à son expérience vécue. Méthode parfaitement légitime, salutaire même, et que l'auteur applique le plus souvent avec discrétion. Mais parfois il nous semble aller trop loin. Par exemple, le lourd attirail de la philosophie existentielle est dressé autour d'un texte aussi aérien que *Surgi de la croupe...* Qui eût cru que le « sylphe de ce froid plafond », dans lequel nous voyons le « spectre de la rose » absente, illustre des thèses de Heidegger ? « Le sylphe serait ainsi, écrit M. Wais, p. 746, dans une approximation expérimentale avec des présuppositions heideggériennes, lié à une sorte d'Etre Primordial (*Ur-Sein*) ; " le Pas-Chez-Soi (*das Un-zuhause*) doit être conçu existentiellement-ontologiquement comme le phénomène le plus originel " (Heidegger : *Sein und Zeit*, p. 189). »

Cela nous amène à un changement important dans le point de vue de M. Wais. En 1938, il avait insisté, en invoquant nommément Heidegger, sur le rôle de l' « angoisse » et du « souci » dans les dernières œuvres de Mallarmé. Ayant expliqué le sonnet à Wagner comme l'expression d'un désespoir sur les possibilités de la littérature vis-à-

1. Cf. *supra*, p. 153-154.

vis de la musique, il avait écrit : « Mais un tel découragement ne suffit pas à expliquer la signification que prennent dans les derniers poèmes de Mallarmé, la mort et l'Absolu, et leurs images, la nuit et le naufrage, symboles de la disparition. Le souci primordial (*die Ur-Sorge*), peut-être précisément celui qui, dans la philosophie de Martin Heidegger est désigné comme une disposition fondamentale (*Grund-befindlichkeit*), devient poétiquement actif ici... » (p. 399 de la première édition). Maintenant, ce passage est supprimé, et remplacé par ces mots très différents : « Et pourtant, il faudra se garder de concevoir les poèmes des années '80 et '90 simplement comme noyés " dans une sourde atmosphère d'angoisse " » (p. 553 de la nouvelle édition). Il aurait été plus loyal de la part de M. Wais de renvoyer à sa première édition, au lieu d'attribuer à M. Beausire la responsabilité d'une interprétation qu'il avait lui-même promulguée.

Le chapitre suivant a été remanié dans ce sens plus optimiste. Au titre primitif, *Le Souci* (*Die Sorge*), vient s'ajouter la rectification significative : *und Selbstbehauptung*, indiquant que Mallarmé avait su « se maintenir », « se défendre victorieusement » contre le « souci ». En 1938, M. Wais reculait jusqu'au *Coup de Dés* une affirmation confiante : « Ce n'est que dans le *Coup de Dés* qu'il a donné à cette attitude fondamentale qu'il avait une tournure d'héroïsme, de défi et de sagesse » (première édition, p. 408). Dans la nouvelle édition, au contraire, il faut voir dans ces poèmes des deux dernières décades autre chose : « En se chantant de pareils vers, Mallarmé s'inspirait une consolation et une belle certitude contre le souci d'avoir fait naufrage ; d'avoir échoué dans un grand coup de force gnostique contre l'ordre de l'univers, comme celui des ancêtres d'Igitur » (nouvelle édition, p. 566). Et M. Wais de s'écrier : « Puissent ces lignes rompre le ban d'incompréhension qui s'est installé autour de cet homme rare ! » (*Ibid.*).

Exposer et discuter en détail l'analyse que donne M. Wais de l'action du *Coup de Dés*, ainsi que son interprétation, nous mènerait trop loin. Quelques remarques s'imposent, pourtant. Pour M. Wais, il n'y a dans le poème qu'un seul protagoniste, le « Maître », et une antagoniste, la Mer. Ce Maître est « fils et nourrisson d'une sirène méchante qui le tue par vengeance parce qu'il refusa de faire le coup de dés qui aurait pu transformer l'être en Etre absolu » (p. 563). C'est supposer que ce geste aurait été possible et que le Maître y a renoncé par magnanimité : « pour laisser aux autres la possibilité d'accomplir leur coup à eux » (p. 586).

En réalité, Mallarmé affirme sans ambages, nous semble-t-il, que le coup suprême dépasse les possibilités d'un seul individu : « Un coup de dés n'abolira jamais le hasard » ; car, « même si c'était le Nombre... ce serait le hasard ». Pour comprendre la portée de cette déclaration, et celle de la conclusion optimiste qui vient la corriger

à la fin par l'espoir que le Nombre s'inscrira quand même au ciel, il faut se rappeler l'évolution des idées de Mallarmé sur le « Livre » suprême, autre symbole de la conquête de l'Absolu. Dans l'exaltation de la jeunesse, Mallarmé avait conçu l'espoir d'écrire lui-même ce « Livre », « image du développement » de l'Univers, qui devait « retrouver » dans le moi de Mallarmé son « identité » (*Propos sur la Poésie*, p. 78). Plus tard, Mallarmé se rend compte qu'aucun individu ne saura écrire ce « Livre » (« il faudrait être je ne sais qui pour cela ! », écrit-il en 1885 à Verlaine) ; mais que ce « Livre », « tenté à son insu par quiconque a écrit » (*ibid.*), ne pourra être que le résultat des efforts convergents de tous les hommes. N'est-ce pas là le sens du dernier mot du poème : « *Toute* pensée émet un Coup de Dés » ? Ainsi la proposition initiale, qui semble pessimiste, ne l'est que relativement : il faut comprendre qu'un *seul* coup de dés n'abolira jamais le hasard ; mais que *toutes* les pensees des hommes sont autant de tentatives qui acheminent l'Idée de l'Univers vers « le point dernier qui le sacre ». Pour que ce sacre ait un sens, l'Univers a besoin de l'esprit humain et de ses pensées [1].

M. Wais nous semble, en effet, avoir trop négligé *l'évolution* du problème du « Livre » suprême dans la vie et la pensée de Mallarmé. Et pourtant, quelques-unes des meilleures pages de sa nouvelle édition sont précisément celles qu'il a consacrées à l'influence de Hegel sur la conception de « l'Œuvre ». Nous regrettons de ne pas les avoir connues au moment où nous abordions nous-mêmes ce problème (cf. *Mallarmé et le rêve du « Livre »*, *Mercure de France*, 1er janvier 1953, p. 81-108) ; car M. Wais a admirablement mis en lumière le point capital que le jeune Mallarmé avait méconnu dans son étude de Hegel, à savoir le concept du Devenir. M. Wais écrit, en effet : « Dans les pensées de cette époque, il a dû dépasser Hegel. Pour Hegel, l'Esprit Absolu se trouve tout à fait à la fin du processus historique. Mais Mallarmé ne semble pas avoir été saisi par ce *Devenir* ; bien plutôt par l'impatience de jouir presque tout de suite de l'achèvement suprême de l'Absolu » (p. 181). C'est très juste ; et c'est ce qui explique peut-être, en partie, pourquoi on a si longtemps contesté l'influence de Hegel sur Mallarmé. Nous sommes heureux aussi de constater que M. Wais voit comme nous que Mallarmé croyait vraiment pouvoir s'identifier à l'Esprit Absolu de Hegel : « Et quelle est son ambition téméraire ? Rien moins qu'une union mystique, de

1. Signalons que l'étude de M. Gardner Davies sur le *Coup de Dés* (Paris, J. Corti, 1953) apporte une analyse de l'action du poème, qui nous semble beaucoup plus sûre et plus convaincante que celle de M. Wais. — Il faut réfuter l'assertion de M. Wais, p. 738, note 541.3 : « Davies suivit dans l'ensemble (« im grossen ganzen »), pour tous les poèmes de son volume [*les Tombeaux de Mallarmé*, Paris, Corti, 1950], les interprétations que j'avais données ». Il suffit de comparer les deux séries d'exégèses pour voir que M. Davies, s'il lui arrive de se rencontrer parfois avec M. Wais, ne le « suit » nullement, et que son originalité ne se borne pas au sonnet à Wagner. Il est vrai que M. Davies s'expose à de telles insinuations en évitant de citer d'autres exégètes.

son vivant même, entre son moi et l'Esprit Absolu, par delà l'espace et le temps » (p. 182).

Mais M. Wais ne nous semble pas avoir rattaché assez nettement ces idées à la conception du « Livre » qui devait exprimer cet « achèvement suprême de l'Absolu ». C'est pourquoi il n'a pas vu la véritable portée du symbole du cygne dans l'œuvre de Mallarmé. En effet, pour Mallarmé, ce symbole n'était pas l'image banale et traditionnelle du poète, en général, ni même celle du poète qui trouverait ses plus beaux chants au moment de mourir : c'était le symbole du poète suprême qui entonnerait le « chant du cygne » de l'Univers.

Ne pourrait-on pas voir enfin dans l'évolution ultérieure des idées de Mallarmé sur le « Livre » sa perception progressive de l'importance de ce Devenir hégélien, que jeune il avait méconnu ? Car il finit par reculer dans un avenir indéfini la création de ce « Livre », qui devient ainsi l'aboutissement d'un effort collectif et convergent de l'esprit humain en général, et non plus d'un seul esprit. Mallarmé rejoint ainsi le courant large et diffus de l'hégélianisme français au XIX^e siècle. En effet, là où un Renan, par exemple, donnait aux idées hégéliennes une expression religieuse, dans la conception du Dieu vers lequel l'Univers évolue, Mallarmé leur donne une expression caractéristiquement littéraire dans son mot célèbre : « Tout, au monde, existe pour aboutir à un livre. »

De ce qui précède, il résulte que nous ne pouvons voir dans cette étude de M. Wais le « Livre » sur Mallarmé. Ce livre-là ne pourra être que le résultat de bien des efforts convergents. Il nous semble aussi que l'heure n'est pas encore venue d'une synthèse générale [1]. La documentation mallarméenne, malgré son abondance, est encore bien incomplète, et beaucoup de problèmes restent en suspens. Une étude d'ensemble vraiment solide ne sera possible que lorsque certaines conditions auront été remplies, à savoir, lorsque :

1. La correspondance « complète » aura été publiée, bien datée et annotée. Avant cela, il faudra, sans doute, d'autres recueils séparés, tel le volume consacré par M. Henri Mondor à Lefébure et Mallarmé, et dont la formule est excellente.

2. Des éditions critiques auront été procurées d'*Hérodiade* et de l'*Après-midi d'un Faune*, avec tous les fragments inédits, autant que possible classés et datés. Il faudra également reprendre *Igitur*, en essayant de dater, ne serait-ce qu'approximativement, les fragments divers : il semble évident qu'ils ont été écrits à des époques assez diverses de la vie de Mallarmé.

1. Ce que disait M. Van Tieghem, en 1938, nous semble encore valable aujourd'hui : « Dans ces conditions [de documentation], une étude aussi consciencieuse que celle de M. Wais, et qui s'efforce d'être aussi complète, n'est-elle pas prématurée ? » (*art. cit.*, p. 535).

3. Toutes les notes inédites de Mallarmé auront été publiées ou rendues accessibles aux chercheurs : il doit en rester beaucoup, sinon toutes [1]. L'établissement d'un microfilm serait peut-être une solution pratique.

4. Les « données objectives » des poèmes auront été précisées avec plus de certitude et d'unanimité. Il est possible que les notes encore inédites de Mallarmé jettent une certaine lumière sur ces problèmes, ou que surgissent d'autres documents comme la traduction en anglais, avec commentaire, par Mallarmé lui-même, du *Tombeau d'Edgar Poe*,

Tant que ces conditions n'auront pas eté remplies, toute synthèse sera fragile et provisoire. Il n'en reste pas moins que celle de M. Wais, malgré les réserves que nous avons cru devoir faire, représente jusqu'ici la seule tentative sérieuse pour aboutir à une vue d'ensemble sur l'homme et son œuvre. Si elle a le défaut de supposer résolus des problèmes qui restent ouverts, elle a le mérite de les avoir posés dans toute leur ampleur. Beaucoup des exégèses de M. Wais sont fines et pénétrantes : toutes, qu'on les accepte ou non, méritent un examen sérieux et attentif. Il faudra tenir un plus large compte de ce livre que l'on n'a fait jusqu'ici en France. Il faut donc espérer que ce livre indispensable sera bientôt rendu accessible, par une traduction française, aux nombreux mallarméistes en France et ailleurs qui ne sont pas assez familiers avec la langue allemande [2].

L. J. Austin.

1. Cf. H. Mondor : *Vie de Mallarmé*, p. 740 : « Sur des centaines de petits feuillets » des dimensions et quelquefois de la minceur du papier à cigarettes, Mallarmé a écrit toute autre chose que des mots détachés ; le déchiffrement est difficile, mais fructueux. »

2. Nous renouvelons ainsi le souhait qu'exprimait déjà, en 1938, « sans trop l'espérer », M. Van Tieghem, qui affirmait : « Cette traduction serait d'autant plus nécessaire que la langue qu'emploie l'auteur est riche et variée, que son expression est dense, et qu'elle présente, me semble-t-il, plus de difficulté que la moyenne des historiens littéraires et des critiques allemands » (*art. cit.*, p. 535). — C'est bien notre avis aussi.

NOTES ET DOCUMENTS

DU VAIR, ÉVÊQUE DE MARSEILLE ?

Il a semblé longtemps que, si la chronologie des œuvres du chancelier du Vair posait de difficiles problèmes, sa vie n'en posait point. Mais l'auteur de la seule étude fouillée qui lui ait été consacrée [1], en le désignant incidemment comme « futur candidat à l'évêché de Marseille » [2], allait brouiller les cartes, et il est commun de lire aujourd'hui « du Vair, évêque de Marseille, puis de Lisieux » [3].

Il paraîtrait déjà étrange *a priori* que du Vair eût troqué une grande ville, dans une province à laquelle il s'est attaché, pour une cité bien moins importante, dans une région où il n'a nulle attache [4]. On ne saurait non plus tirer argument d'un désir de se rapprocher de Paris, à une époque où le devoir de résidence demeurait très souvent tout théorique. En fait, du Vair ne postula jamais l'évêché de Marseille, encore bien moins occupa-t-il ce siège, comme en témoigne la *Gallia christiana* [5] : après un long épiscopat de trente-et-un ans, Frédéric Ragueneau, évêque de Marseille, meurt en 1603 et son successeur, Jacques Turricella, occupera le siège de 1604 à 1618, c'est-à-dire au delà de la désignation de G. du Vair à l'évêché de Lisieux, le 11 août 1617 [6].

Il semble que les faits se soient passés de la façon suivante : du Vair

1. R. Radouant, *Guillaume du Vair : l'homme et l'orateur, jusqu'à la fin des troubles de la Ligue*, Paris, s. d.

2. *Op. cit.*, p. 343 ; quitte à se contredire, p. 392.

3. Cf. Vianey, *Les prosateurs du XVI^e siècle*, p. 351, et R. Jasinski, *Histoire de la Littérature française*, t. I, p. 300.

4. L'évêché de Marseille correspondait sensiblement à l'actuel arrondissement de Marseille ; son revenu était de 30 000 livres au XVIII^e siècle ; l'évêché de Lisieux englobait, outre l'arrondissement de Lisieux, la partie de l'Eure située à l'ouest de la Risle, avec Pont-Audemer, Bernay et Broglie et la partie nord-est du département de l'Orne, avec les cantons de Vimoutiers et de Gacé et une partie de ceux de l'Aigle, la Ferté-Frenel, le Merlerault, Exmes et Trun ; son revenu était alors de 60 000 livres, selon Radouant, *op. cit.*, p. 407 ; il était de 90 000 au XVIII^e siècle. Cf. *La France ecclésiastique* de 1768, p. 107 et 114.

5. T. I, 668-669. Cf. abbé J.-H. Albanes, *Armorial et sigillographie des évêques de Marseille, avec des notices historiques sur chacun de ces prélats*, Marseille, 1884, qui ne mentionne nullement du Vair.

6. *G. chr.*, I, p. 669.

était clerc certainement, sous-diacre sans doute [1], quand mourut Elzear de Rastellis, évêque de Riez, en 1596 [2].

Il est sur place, peut-on dire, et la province lui plaît : il pose alors sa candidature, en écrivant à Henri IV, le 1er novembre 1597 :

J'ay, Sire, eu advis du décez du Sr. Rastellis, Évêque de Riez. Vostre bonté et le contentement qu'il vous a pleu tesmoigner avoir de mon très humble service me donnent la hardiesse de vous faire souvenir qu'à ceste occasion vous me pouvez donner moyen de vous servir avec quelque commodité, mêmes en la profession à laquelle je me suis dédié dès ma jeunesse [3].

Sans qu'on puisse savoir pourquoi, le roi ne retint pas cette candidature et Charles de Saint-Sixt deviendra évêque de Riez, où il mourra en 1614 ; son successeur sera Guillaume Aleaume, neveu de G. du Vair et son futur coadjuteur à Lisieux.

Du Vair, qui semble avoir eu de l'esprit de suite, fut de nouveau candidat à l'épiscopat, quand le siège d'Arles devint vacant, à la mort de Horazio Montano (11 septembre 1603). Nous savons que, s'il n'eut pas plus de chance cette fois, la faute en fut à la reine, qui intervint en faveur de Gaspard de Laurent, lequel occupa le siège de 1603 à 1630. « Sire », écrit du Vair, en octobre 1603, « j'avois déjà reçeu le brevet de la pension qu'il vous a pleu m'accorder sur l'Archevesché d'Arles, lorsque m'est arryvée la lettre que vous m'avez faict l'honneur de m'escrire, du 6e de ce moys, pleyne de nouveaux tésmoignages de vostre bienveillance et bénéficence envers moy. Vous me faictes ceste faveur de me dire l'occasion pour laquelle vous ne m'avez gratiffié de cet archevesché à moy, dis-je à qui vostre seulle volonté suffira toujours pour tout sujet de contentement, lequel néantmoins s'acroist beaucoup en moy, voyant que rien ne vous a desmeu de me faire ceste grâce que l'intercession de la reine » [4].

Mais Henri IV voulut, sans doute, lui accorder une compensation puisque, par cette même lettre du 6 octobre, il lui proposait l'évêché de Marseille, vacant depuis le 25 septembre, tout en lui indiquant qu'il préférerait le voir demeurer dans sa fonction de premier président au Parlement de Provence. La réponse de G. du Vair ne témoi-

1. La règle était formelle : cf. Arch. Nat., U 498, fol. 601 : dans ces extraits des registres du Parlement de Paris, après la mention qu'au 7 septembre 1568 « a esté présenté à la Cour l'Edit que les Conseillers clercs seront diacres ou soudiacres [*sic*] » et une nouvelle précision, en date du 9 mai 1578, il est indiqué que, le 22 mai 1596, « la Cour passa plus avant : car, ... elle arresta qu'on n'en recevroit aucun à présenter ses provisions qu'il n'eust fait apparoir de l'ordre de soudiaconat [*sic*] ». Il faut sans doute ajouter après apparoir « des lettres », expression qui figure un peu plus loin dans une formule du 15 avril 1598. Entré dans les ordres, du Vair cependant n'était pas prêtre, comme il ressort d'une lettre de Peiresc, citée par Radouant : le 25 février 1619, il écrit au chevalier Barclay : « Aujourd'hui, Mr. le Garde des Sceaux a achevé de prendre les ordres et sera sacré, Dieu aydant, dimanche prochain. » Que du Vair ait postulé, puis obtenu un siège épiscopal, sans être prêtre, n'avait rien d'étonnant à l'époque : c'est ainsi qu'à Metz, quand mourut en 1612 l'évêque, d'Escars de Givry, son successeur, Henri de Bourbon, est âgé de onze ans. On comprend alors le « suffraganeum assumpsit in spiritualibus Nicolaum Coeffeteau... » (*G. Chr.*, XIII, 801-802) ; plusieurs auxiliaires succédèrent à ce dernier, jusqu'à ce que, en 1652, Henri de Bourbon, « sacris ordinibus haud initiatus, episcopatum abdicavit », en attendant de se marier en 1678. Son successeur sera Mazarin. Il faudra attendre 1668 pour qu'il y ait à Metz un évêque qui fût d'abord prêtre.

2. Selon la *Gallia Christiana* ; le 28 octobre 1597, selon Gams (*Series episcoporum*, p. 611), ce qui paraît plus vraisemblable.

3. Texte cité par Sapey (*Études biographiques pour servir à l'histoire de l'ancienne magistrature française*, Paris, 1858, p. 383-384), sans référence. Le texte se trouve B. N., Coll. Dupuy, tome 64, fol. 113. Je lis d'ailleurs non pas « le premier », mais « le huitième ».

4. B. N., Fonds fr. 3456, fol. 73.

gnait pas d'un enthousiasme excessif ; il eût voulu être débarrassé de cette lourde charge civile ; mais cette perspective inquiétait le Parlement, à telle enseigne que, dans sa séance du 21 octobre 1603, il décida de faire une démarche auprès de son président, pour le prier de rester à son poste [1], démarche qui eut lieu. Devant ces réticences, Henri IV dut s'estimer quitte et, cédant, en outre, à son désir initial, il laissa du Vair au Parlement et désigna, dès 1604, le dominicain Jacques Turricella, compatriote et confesseur de Marie de Médicis.

Rien ne permet de supposer d'autres candidatures de G. du Vair, avant sa désignation au siège de Lisieux, alors qu'il est déjà chancelier. Cette fois encore, il ne paraît pas enthousiaste, puisqu'il attendra février 1619 pour se faire sacrer, et juillet 1620, pour prendre personnellement possession de son siège ; trop occupé à Paris, il sollicitera vite un coadjuteur.

Si du Vair ne fut donc pas évêque de Marseille, il est possible et même probable que, durant la vacance du siège, il s'en vit accorder certains revenus, comme ç'avait été le cas pour Arles : il existe, en effet, aux archives des Bouches-du-Rhône, une quittance du 23 juin 1606 [2], par laquelle il reconnaît avoir reçu d'Annibal Polatione, fermier de l'évêché, la somme de 3 000 livres, représentant partie de la pension à toucher sur le revenu dudit évêché, pension échue le 1er novembre 1605. D'autre part, dans son testament, il fait mention de pensions qu'il a eues sur l'évêché de Marseille.

E. Jarno.

UNE LETTRE INÉDITE DE BOILEAU A RACINE

Au début d'octobre 1692, Boileau s'attarde dans sa maison de campagne à Auteuil, où il travaille à la *Satire des Femmes*. Racine est à Fontainebleau, avec la Cour : il encourage son ami dans l'entreprise ; dans une lettre du 3, il marque son intérêt pour la nouvelle satire (Boileau n'en a plus écrit depuis plus de vingt ans) ; il ne manque pas, d'autre part, d'en préparer la publication en excitant la curiosité des gens en place. Sachant que le satirique a glissé dans l'un de ses portraits un trait élogieux pour la récente institution de Saint-Cyr, il en parle à Mme de Maintenon, qui, naturellement, est fort désireuse de connaître le texte flatteur. Lui-même attend avec impatience des échantillons de cet important écrit.

Je n'en ferai part qu'à ceux que vous voudrez, à personne même si vous le souhaitez, ajoute-t-il le 6 octobre. Je crois pourtant qu'il sera très bon que Mme de Maintenon voie ce que vous avez imaginé pour sa maison. Ne vous mettez pas en peine, je le lirai du ton qu'il faut, et je ne ferai point tort à vos vers.

Il semble bien que Boileau n'avait pas encore reçu cette lettre du 6 quand il écrivit à son ami la lettre datée du 7. En effet, celle-ci répond nettement à celle du 3 et ne reprend aucun des points traités dans celle du 6. Néanmoins, le satirique va au devant de la requête pré-

1. Archives du Parlement de Provence, registre B. 3660, non folioté.
2. G. 671, Aix.

sentée par Racine le 6. Parlant de sa satire et des derniers progrès qu'elle a faits, il écrit :

Comme je m'imagine que vous avez quelque impatience d'en voir quelque chose, je veux bien vous en transcrire ici vingt ou trente vers ; mais c'est à la charge que, foi d'honnête homme, vous ne les montrerez à âme vivante, parce que je veux être absolument maître d'en faire ce que je voudrai et que d'ailleurs je ne sais s'ils sont encore en l'état où ils demeureront. Mais afin que vous en puissiez voir la suite, je vais vous mettre la fin de l'histoire de la Lieutenante de la manière que je l'ai achevée.

L'histoire de la lieutenante, c'est l'épisode qui illustre le portrait de l'Avare (v. 249-340 du texte définitif) et s'achève par le meurtre inutile du lieutenant criminel et de sa femme. Il faut supposer que Racine avait déjà la connaissance de ce long morceau : il devait en savoir au moins le dessein ; sans doute en avait-il lu la plus grande partie ; peut-être même un premier état du dénouement de cette histoire lui avait-il été soumis.

Boileau copie donc à son intention les douze derniers vers de l'épisode (v. 329-340 du texte définitif) :

Mais peut-être j'invente une fable frivole...

Il continue sa copie avec sept vers de transition :

Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure...

Il poursuit avec vingt-neuf vers composant le portrait de la femme revêche :

En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits...

Il conclut :

En voilà plus que je ne vous avais promis. Mandez-moi ce que vous y aurez trouvé de fautes plus grossières...

On remarquera que dans cette copie figure le trait de flatterie à Mme de Maintenon, dont, à coup sûr, Racine avait appris l'existence précédemment, puisqu'il en parlait dans sa lettre du 6 et demandait l'autorisation d'en faire lecture à sa protectrice. Mais Boileau ne répond pas à cette requête, évidemment parce qu'il ne l'a pas reçue au moment où il écrit, et il interdit même expressément toute communication de ses vers à qui que ce soit.

Le 11, le satirique écrit une lettre que jusqu'ici on connaissait seulement par les extraits qu'en avait donnés Noël Charavay lors du passage de l'autographe dans une vente. Voici le texte de la fiche Charavay, tel que le transcrit Magne dans sa *Bibliographie des Œuvres de Boileau* (I, p. 212-213) :

A M... Auteuil, 11 octobre. Autographe signé, 1 p. 1/2 in-4°. Envoi d'un fragment de sa *Satire sur les Femmes* (29 vers) : « *Puisque vous avez égaré les vers que je vous écrivis ces derniers jours, je veux bien vous les transcrire de nouveau ici* :

... Mais eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr,

[suit le texte des vers 365-372 actuels].

Boudhors, en lisant cette fiche, s'est mépris sur les vers que contient la lettre ainsi présentée. Il n'a pas fait attention à la place des points de suspension. Ces points, placés avant les vers cités à titre d'échantillon, indiquent nettement que ces vers achèvent le texte

copié par Boileau. Boudhors a cru, au contraire, qu'ils constituaient le début des vingt-neuf vers contenus dans la lettre.

Par suite, il n'a pas estimé que cette lettre puisse avoir le même destinataire que celle du 7 : le morceau de la satire X copié le 11 ne coïncidait, selon lui, que pour neuf vers (il dit *dix* par inadvertance) avec celui du 7. Et il a classé la lettre du 11 dans les *Lettres à Divers*.

Or, cette lettre vient d'être retrouvée dans des papiers de famille, où elle dormait depuis son passage chez Charavay, et son heureux possesseur a bien voulu non seulement nous en envoyer la photographie, mais nous autoriser à la publier. Nous l'en remercions chaleureusement. En voici le texte exact :

A Auteuil, 11 oc^bre.

Puisque vous avés egaré les vers que je vous escrivis ces derniers jours
Je veux bien vous les transcrire de nouveau icy

En voila déjà trois peints d'assés heureux traits
La Louve La Coquette et la parfaite Avare
Il faut y joindre encore la revesche Bizarre
Qui sans cesse d'un ton par la colere aigri
Gronde choque dément, contredit un Mari,
Qui dans tous ses discours par quolibets s'exprime,
A toûjours dans la bouche un proverbe, une rime,
Et dun roulement d'yeux aussitost aplaudit
Au mot aigrement fou qu'au hazard elle a dit.
Il nest point de repos ni de paix avec Elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse t elle un moment respirer son Epoux
Ses valets sont d'abord l'objet de son couroux
Et sur le ton grondeur lors qu'Elle les harengue
Il faut voir de quels mots Elle enrichit la langue
Ma plume içy traçant ces mots par alphabet
Pouroit dun nouveau tôme augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essuier cette estrange furie.
En trop bon lieu, dis tu, Ton Epouse nourie
Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
Mais eust elle sucé la raison dans Sainct Cyr
Crois tu que dune fille humble, honneste, charmante
L'Hymen n'ayt jamais faict de femme extravagante
Combien n'a ton point vû de Philis aux doux yeux
Avant Le mariage Anges si gracieux
Tout a coup se changeant en Bourgeoises sauvages
Vrais Démons apporter l'Enfer dans leurs menages
Et decouvrant l'orgueil de leurs rudes esprits
Sous leur fontange altiere asservir leurs Maris.

Je quiterai Auteuil pour deux jours demain Je vous donne le bon soir et suis tout a vous

DESPREAUX

Les vers de la satire X ainsi recopiés par Boileau le 11 octobre ne présentent, avec ceux qu'il avait copiés le 7, que trois minimes différences. Nous nous en sommes assuré en nous reportant au manuscrit de la lettre du 7, que Boudhors n'a pas reproduit avec une absolue fidélité dans les majuscules, les accents ni la ponctuation, ni même dans l'orthographe d'un mot. Au vers 352, Boileau met, le 7, une virgule entre *choque* et *dément*, et, le 11, il n'en met pas. Au vers 354 (quatre vers s'inséraient primitivement entre 352 et 353, qui ont disparu à la première impression), il écrit, le 7, *querele*, et, le 11, *querelle*. Au vers 372 et dernier, pas de point, le 7, à la fin du vers ; un point, le 11. Ajoutons que, le 7 comme le 11, on lit *encore* au vers 350

et non *encor* comme le réclame la mesure : le 7, le *e* est empâté ; mais, le 11, il est net.

Cette lettre du 11 ne porte pas de millésime. Mais on ne peut douter, et Boudhors n'a pas douté, qu'elle soit de 1692. Elle ne porte pas non plus le nom du destinataire. Nous avons dit que pour Boudhors « il ne semble pas que ce soit Racine qui a égaré les vers que Boileau transcrit de nouveau ». Nous croyons le contraire et nous allons essayer de le prouver.

Faut-il faire état de la salutation finale, qui est exactement la même le 11 que le 7 et qui est celle que Boileau emploie généralement pour clore ses lettres à son ami ? Ce serait un peu hasardeux. Car, si cette formule traduit bien la familiarité de leurs relations, elle a pu être utilisée par le satirique avec d'autres personnes qui lui étaient chères et, de fait, on en trouve une forme assez proche au bas de lettres à son neveu La Chapelle.

On sera plus assuré en invoquant la déclaration de Boileau dans sa lettre du 7, défendant formellement à Racine de montrer ses vers « à âme vivante ». Il est à tout le moins peu probable qu'un poète si soucieux du secret de son œuvre se donnât un autre confident au même moment où il interdisait à Racine toute communication. Nous disons : *au même moment* ; car, le 11, selon sa propre déclaration, il recopie des vers qu'il a déjà copiés « ces derniers jours » à l'intention du même destinataire, donc vers le 7.

Mais, si l'on accepte cette hypothèse, si l'on admet que c'est Racine qui a égaré la lettre du 7 (provisoirement d'ailleurs, puisque l'autographe nous est parvenu, avec la plus grande partie de la *Correspondance*, par Louis Racine), si l'on admet que c'est Racine qui, entre le 7 et le 11, a fait connaître à son ami cette perte fâcheuse, il reste à expliquer pourquoi Boileau ne recopie pas la totalité des quarante-huit vers envoyés et perdus, mais seulement les vingt-neuf derniers.

On pourrait arguer d'une faute d'inattention : Boileau recopie exactement ce que contenait le premier verso de la feuille double envoyée le 7. N'aurait-il pas remarqué ce qui figurait sur le premier et le second recto ? C'est supposer que le brouillon auquel il se reporte a exactement la même disposition que la lettre envoyée. Or, c'est bien le cas : si nous n'avons pas ce brouillon, nous avons la copie qui en a été faite plus tard pour Brossette, monument d'inintelligence qui ne s'explique qu'en partant de cette disposition (cf. éd. Boudhors des *Lettres à Racine*, p. 11, n. 1, et 12, n. 1). Mais est-il possible qu'une étourderie fasse oublier à un poète un bon tiers de ce qu'il veut transcrire ?

On pourrait remarquer plutôt, comme nous l'avons suggéré plus haut, que les quarante-huit vers se composent, en réalité, de trois parties : la première, douze vers, termine l'épisode du lieutenant criminel ; la seconde, sept vers, sert de transition ; la troisième, les vingt-neuf vers repris le 11, contient un nouveau portrait, celui de la femme revêche après celui de l'avare. Boileau ne recopie que cette troisième partie, parce que c'est l'essentiel : c'est le dernier fruit de sa verve, c'est ce que Racine ignore tout à fait et désire connaître.

Mais il faut creuser cette remarque, et, pour cela, reprendre la lettre du 7. Que se propose le poète ce jour-là ? Il parle assez longuement des affres et des incertitudes de sa création. Se rendant compte qu'il éveille cruellement la curiosité de son correspondant, il se résout à transcrire « vingt ou trente vers » de sa satire, pris dans la centaine de ceux qu'il vient de rédiger. Après avoir demandé le secret absolu,

il se reprend et, à ce qu'il projetait de copier, il va joindre « la fin de l'histoire de la lieutenante » dans son dernier état, ceci pour que son ami et conseiller puisse juger de « la suite », c'est-à-dire de l'enchaînement de tout le morceau. Puis il se met à copier et aligne quarante-huit vers. C'est alors qu'il se rend compte qu'il a donné plus qu'il ne voulait donner. Son premier dessein était donc de transcrire « vingt ou trente vers » : non point les douze qui terminent l'épisode du lieutenant criminel, ni les sept qui font liaison, mais les vingt-neuf du portrait de la femme revêche, qui ont exactement la dimension de l'extrait annoncé d'abord. On comprend, dès lors, que ce portrait seul soit recopié le 11, puisque c'est ce que Racine ne connaît pas encore et est appelé à critiquer.

Il y a une dernière raison qui porte l'intérêt du poète spécialement sur ce portrait. Après avoir écrit la lettre du 7, il a reçu celle du 6. Or, dans cette lettre, Racine signale à son ami l'intérêt qu'il y aurait à faire tenir à Mme de Maintenon le passage qui fait l'éloge de Saint-Cyr. Ce passage se trouve au milieu du portrait de la revêche :

> En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie
> Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
> Mais eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr,
> Crois-tu...

C'est donc ce portrait qu'il importe d'envoyer à Racine pour que celui-ci, comme il le proposait, en fasse la lecture à sa protectrice : ce portrait seul. Le reste pouvait intéresser celui qui suivait pas à pas l'effort du poète, mais brouillerait la perspective pour une auditrice qui ne connaît pas le dessein de la satire. L'extrait de la lettre du 11 nous paraît donc envoyé à Racine non tant pour une correction éventuelle que pour une lecture devant Mme de Maintenon. Et cette fois Boileau ne renouvelle point l'interdiction formulée le 7 : il accepte implicitement de communiquer des vers non dépourvus d'intention courtisane.

D'ailleurs, bien qu'il prétende n'être pas assuré de laisser ce morceau dans l'état où il se trouve, nous savons qu'en fait il n'y changea pas grand chose. La fin de l'épisode du lieutenant criminel reçut quelques retouches ; le portrait de la revêche vit seulement retrancher quatre vers et modifier deux termes.

Est-il téméraire de conclure que la lettre de Boileau ici publiée fut écrite à Racine le 11 octobre 1692 ?

René Bray.

UNE HYPOTHÈSE SUR LE DUC SANSEVERINA-TAXIS de « LA CHARTREUSE »

Le duc Sanseverina-Taxis ne nous intéresse dans *La Chartreuse* que comme mari complaisant de Gina Pietranera. Stendhal nous le présente au chapitre VI comme un noble de fraîche date accompagnant le comte Mosca dans son voyage à Milan : « ... il avait dans sa voiture le duc Sanseverina-Taxis, joli petit vieillard de soixante-huit ans, gris pommelé, bien poli, bien propre, immensément riche, mais pas assez noble. C'était son grand-père seulement qui avait amassé des millions par le métier de fermier général des revenus de l'état de Parme. »

Le nom de Sanseverina n'est pas inventé. Pierre Martino, dans

son édition du roman [1], écrit : « Il y avait à Colorno, près de Parme, un château des Sanseverini et une duchesse Sanseverina, grande amie des écrivains et des artistes, qui participa à une conspiration contre Ranuce Farnèse en 1611 et fut décapitée en 1612. » Et de citer encore une autre Sanseverina, comtesse de Nola, connue par une vieille Chronique. Le nom n'est donc pas récent, ni le titre de duc [2]. Stendhal présente cependant cet époux discret comme un parvenu. Étant donné les procédés de la création littéraire chez Stendhal, qui adapte plutôt qu'il n'invente, nous pouvons rechercher si l'idée d'un duché tout neuf et gagné dans la ferme générale n'a pas pu être suggérée au romancier par des personnages contemporains. Or, il en est deux précisément que Stendhal a eu tout le loisir de connaître, ainsi que leur famille, durant ses années romaines, et il semble qu'il ait attribué au duc Sanseverina-Taxis et à son grand-père des traits et des actes de ces personnages.

Il s'agit surtout de Giovanni Torlonia et d'Alexandre, son fils. Giovanni Torlonia, né à Sienne en 1754, d'abord cicerone, a été l'agent de Basseville ; ainsi il peut commencer sa fortune ; il l'augmente par des spéculations sur les assignats, par l'achat des propriétés des grandes familles ruinées, par les affaires qu'il traite à Rome avec le général Miollis et surtout par la ferme des *Allumiere* de Tolfa. Il peut alors, en 1809, acquérir le duché de Bracciano qui lui est reconnu par le pape, et, devenu banquier des Bonaparte et de Godoï, il accroît encore ses avoirs d'une façon prodigieuse. Duc de Bracciano, fermier général, voilà les deux détails qui frappent Stendhal quand il écrit : « C'était son grand-père seulement qui avait amassé des millions par le métier de fermier général des revenus de l'état de Parme. »

Si Stendhal n'a pas connu Giovanni Torlonia, mort à Rome le 25 février 1829, il a connu ses fils Marino, né à Rome le 6 septembre 1796, mort le 30 septembre 1865, et surtout Alexandre, le cadet, prince de Civitella-Ceri, né le 1er janvier 1800, mort à Rome le 7 février 1886. Ce dernier reprit la banque de son père et accrut sa fortune par la ferme, à Rome et à Naples, du sel et du tabac.

Il est parlé bien souvent des Torlonia dans l'œuvre de Stendhal. Déjà dans *Rome, Naples et Florence*, il n'a eu garde d'omettre le père [3]. Dans *Racine et Shakespeare*, il ne le ménage pas : « ... Voulez-vous vous ravaler, dit-il à Canova, à la grossièreté d'âme de ce banquier à qui vingt-cinq ans d'arithmétique (M. Torlonia, duc de Bracciano) et des idées sordides ont valu dix millions ? Dans sa loge, au théâtre d'Argentina, il ne songe qu'au moyen d'attaquer l'impresario et de le payer dix sequins de moins. [4] » *Les Promenades dans Rome* nous reparlent de « M. le banquier Torlonia, duc de Bracciano » [5]. Il y a, surtout à la date du 11 décembre, le récit du fameux bal chez « M. Torlonia, duc de Bracciano », où il nous le présente comme un petit vieillard au regard inquiet, portant « un gilet blanc trop long », et racontant des anecdotes qui ne sont pas à son avantage [6]. Stendhal n'épargne

1. Paris, Bossard, 1928, *Introduction*, p. XXII.
2. Quatre Sanseverino, Robert, Antonello, Ferrante, et Dominique, sont, d'autre part, étudiés dans la *Biographie* Michaud (tome XL, 1825) que Stendhal connaît bien. Bandello parle des San-Severini de Créma et Stendhal n'ignore sans doute pas les amis de Balzac, le comte et la comtesse San-Severina. C'est à la comtesse Serafina San-Severina, née Porcia, que sont dédiés *Les Employés*.
3. *Rome, Naples et Florence*, éd. du Divan, II, 268, 291 ; III, 41, 219.
4. Même éd., p. 351. Cf. *Chartreuse*, éd. Martineau, Garnier, p. 201 : « Je suis maintenant aussi avare que le banquier Tombone ».
5. T. I, même éd., p. 24.
6. *Ibid.*, p. 241-248.

que « ses charmantes filles ». Presque toujours en nommant le fondateur de cette nouvelle famille ducale il associe la qualité de banquier au titre de duc de Bracciano, en y ajoutant l'épithète de *Juif*.

Alexandre, le fils cadet de Giovanni, est aussi souvent mentionné et nous le retrouvons de nombreuses fois dans la correspondance, tant officielle que privée, de Stendhal. L'une des lettres les plus significatives est celle qu'il adresse au duc de Broglie en 1835, et où il fait précisément état des talents financiers du fermier « des sels et tabacs » : « M. Alexandre Torlonia, duc de Ceri, le premier banquier de ce pays, se rendit adjudicataire de la ferme des sels et tabacs, il y a trois ans, dans un moment où aucun habitant de ce pays exalté ne croyait à la stabilité du gouvernement de Sa Sainteté. M. Torlonia versa une avance considérable, mais arrangea son contrat de façon à gagner 42 p. 100 ; quelques personnes disent beaucoup plus. Le pape, fort content d'avoir trouvé de l'argent, dit alors à Mme la duchesse Torlonia, mère de D. Alexandre : « Votre fils est le mien, il a sauvé l'État. [1] »

Le Consul de France à Civita Vecchia fut en rapports d'affaires avec lui et l'écrivain se souvenant du père et du fils n'eût pas été embarrassé pour expliquer les origines de la grandeur toute récente du duc Sanseverina-Taxis, petit-fils de fermier général, malgré l'illustration ancienne de son premier nom de Sanseverina [2] et même de son second nom.

Ce second nom de *Taxis* est pour nous un autre indice qui nous ramène à Torlonia. On connaît la maison allemande de Tour et Taxis, originaire de Lombardie [3], qui s'éleva jusqu'au rang princier par l'organisation des postes impériales. Elle continua à exploiter le service dans plusieurs parties de l'Allemagne, même après 1815. Stendhal, intendant à Brunswick, savait ce qui en était, surtout au moment où se créait la Confédération du Rhin : la maison de Tour et Taxis perdait sa souveraineté et bon nombre de ses privilèges financiers. Peut-être marquait-il une certaine audace en utilisant un nom aussi connu pour en affubler un personnage dont la noblesse est récente et le rôle assez peu glorieux. Mais c'est en raison de l'idée générique de *ferme* qu'il évoque [4] et qui sait ? d'une sorte de jeu de mots sur *taxes* et Taxis, que Stendhal s'est permis de le faire. Il ne semble pas, en effet, qu'il ait eu des rapports avec un membre quelconque de cette famille et par là voulu assouvir une rancune personnelle. Ne l'a-t-il pas fait en peignant Rassi ? Or, ici, c'est l'image inoffensive d'un poux honoraire, dont un Torlonia a pu être le prétexte, sinon le modèle.

CHARLES DÉDÉYAN.

UNE LECTURE JANSÉNISTE DE BAUDELAIRE

Dans la lettre, belle d'insolence, que Baudelaire écrivait, le 18 avril 1852, à M. Olivier (un ami des Aupick) qui lui avait fait quelque remontrance, cette phrase contenait pour le lecteur soucieux de précision une énigme :

1. *Correspondance*, t. IX, p. 329.
2. On pourrait en dire autant de celui de Bracciano que nous retrouvons dans la chronique et l'histoire italiennes.
3. Roger Ier, comte de Thurn, Tassis et Valsassina se rendit en Allemagne, fut fait chevalier en 1450 par Frédéric II et organisa les postes dans le Tyrol. Son descendant, Eugène-Alexandre, fut créé prince d'empire par l'empereur Léopold Ier en 1686.
4. Comme on dit dans un autre ordre d'idées un Rothschild, un Alexandre, etc.

Je lisais hier dans une préface d'*Eléments de Geométrie* du XVII^e siècle, que les sciences exactes ne sont qu'un acheminement à des mérites supérieurs, et que ce n'est pas grand'chose que de se bourrer la tête de cercles, de figures, de solides, de sinus et de cosinus, si l'on n'est pas, ce qui est plus important, un chrétien et un homme aimable. Je réimprimerai peut-être cette préface pour votre usage [1].

Quels étaient ces *Eléments de Géométrie* ? De qui, cette préface ? Deux questions auxquelles une communication de M. Jean Dagens sur le Jansénisme (A. I. E. F. *Cahier* n° 3), puis son auteur lui-même nous ont aidé à répondre.

Baudelaire résumait pour l'édification de M. Olivier la préface de Nicole aux *Nouveaux Elemens de Geometrie* [2] d'Antoine Arnauld.

Nicole, en présentant le livre de son ami, remarquait qu'il est plus dangereux de trop estimer les sciences que de ne pas les estimer assez.

La nature de toutes les sciences humaines est d'être mêlées d'utilités et d'inutilités, « et je ne sçay si l'on ne peut point dire qu'elles sont toutes inutiles en elles mêmes, et qu'*elles devroient passer pour un amusement entièrement vain et indigne de personnes sages, si elles ne pouvoient servir d'instrumens et de préparations à d'autres connoissances vraiment utiles.* Ainsy ceux qui s'y attachent pour elles-mêmes comme à quelque chose de grand et de relevé n'en connoissent pas le vray usage, et cette ignorance est en eux un beaucoup plus grand défaut que s'ils ignoraient absolument ces sciences.

Ce n'est pas un grand mal que de n'estre pas Geometre ; mais c'en est un considerable que de croire que la Geometrie est une chose fort estimable, et de s'estimer soy même pour s'estre rempli la teste de lignes, d'angles, de cercles, de proportions. C'est une ignorance très blâmable que de ne pas sçavoir, que toutes ces speculations steriles ne contribuent rien à nous rendre heureux ; qu'elles ne soulagent point nos miseres ; qu'elle ne guerissent point nos maux ; qu'elles ne nous peuvent donner aucun contentement réel et solide ; que l'homme n'est point fait pour cela, et que bien loin que ces sciences luy donnent sujet de s'élever en luy même, elles sont au contraire des preuves de la bassesse de son esprit ; puisqu'il est si vain et si vuide de vray bien, qu'il est capable de s'occuper tout entier à des choses si vaines et si inutiles. »

L'auteur des *Elemens* n'a pas une grande estime pour la Géométrie. Mais il a voulu montrer aux hommes comment on devait user de cette science.

Il n'a pas tant considéré la Geometrie, que l'usage qu'on en pouvoit faire ; et il a cru qu'en évitant ces défauts qui n'en sont pas inseparables, *on s'en pouvoit tres utilement servir pour former les jeunes gens,* non seulement à la justesse de l'esprit ; mais même en quelque sorte *à la piété et au reglement des mœurs* [3].

En terminant, Nicole expose sa propre conception morale de la Géométrie, discipline qui doit épurer l'esprit et le rendre capable de goûter les vérités spirituelles, en le détachant des choses sensibles.

Il y a plus dans cette identification que le simple plaisir de découvrir une source encore méconnue de la pensée de Baudelaire. Qu'il fût grand « liseur », et de livres rares, on le savait de reste. Mais qui donc a pu l'orienter, en 1852, vers ces *Elemens de Geometrie* ? On pense naturellement à Sainte-Beuve ; pourtant celui-ci, après avoir, dans *Port-Royal*, apprécié la *Logique*, écrit précisément : « Je n'ai rien à

1. *Correspondance générale*, éd. J. Crépet, I, 170.
2. Paris, Savreux, 1667 ; 2^e éd., Paris, Guillaume Desprez, 1683.
3. Nous avons mis en italique les phrases que Baudelaire a reprises ou résumées.

dire des *Eléments de Géométrie* [...] »[1]. Baudelaire aura-t-il trouvé cet ouvrage chez un revendeur, par hasard ? Ou bien ne faudrait-il pas plutôt conclure que, sa rougeole révolutionnaire passée, « dépolitiqué » par le Coup d'État, il n'a pas pris le seul Joseph de Maistre comme « maître à penser » ? Il y aurait chance dans ces conditions que d'autres livres de Port-Royal lui eussent fourni des thèmes de méditation et aussi de protestation. N'est-ce pas dans cette préface de Nicole que prend racine l'intransigeance de certaines affirmations qui devaient éclater, quelques années plus tard, contre la technocratie qui menace le monde moderne et particulièrement sous sa forme la plus hideuse, celle du Progrès [2] ?

CLAUDE PICHOIS.

EN MARGE DE « L'ÉDUCATION SENTIMENTALE »
LE PREMIER MARI DE MADAME ARNOUX

Dans un article paru ici-même [3], nous avons pu apporter quelques précisions sur la maladie de Mme Schlesinger.

Nous avions retenu quelques observations du médecin traitant qui recueillait en mars 1862 et de façon concise les déclarations de la malade :

Je vis depuis de longues années dans une union mal assortie.

Il notait d'autre part :

La malade souffre depuis quatre semaines de mélancolie dont la cause principale réside dans les épreuves subies par une femme de caractère noble, qui s'est sacrifiée elle-même. A cet égard, elle nous a révélé des angoisses et des soucis d'ordre familial.

Ainsi, s'il en était besoin, la triste réalité — « union mal assortie..., les angoisses et les soucis d'ordre familial... » — confirme les révélations de la première et de la deuxième *Éducation sentimentale* sur la désharmonie du ménage Schlesinger.

Mais, où le secret demeure entier, c'est quand on se penche sur les raisons qui poussèrent à se lier deux êtres aussi profondément dissemblables.

Des auteurs ont cru trouver une explication de ce phénomène mystérieux dans de cruelles épreuves qui se rattachent à un premier mariage d'Élisa Foucault, en 1829, c'est-à-dire à son union avec le lieutenant du Train Émile Judée.

Alors que Flaubert ignorait tout de ce mariage, certains semi-aveux échappés des lèvres d'Émilie Renaud dans la première *Éducation sentimentale* et de Mme Arnoux dans la deuxième *Éducation sentimentale*, pourraient, *a priori*, donner un caractère plausible à cette hypothèse [4].

1. Hachette, t. III, 1848, p. 468 (livre IV, fin du chapitre III). Ce passage subsiste sans changement dans les éditions postérieures.
2. Cf., dans les *Journaux intimes* (*Œuvres posthumes*, éd. Conard, t. II), les passages auxquels l'Index (t. III) renvoie *sub v. Civilisation* et *Progrès*.
3. *RHLF*, janvier-mars 1953, p. 38 et suiv.
4. « C'est alors qu'un homme s'était présenté qu'elle ne nommait pas. Celui-là, elle l'avait aimé. Il était parti. Elle n'y pensait plus, il y avait si longtemps de cela, il y avait dix ans. » « Lui, grand Dieu, qu'il soit maudit si jamais j'y songe... » (Première *Education sentimentale*).
Tais-toi, tu le connais mal.... Il est bon, il est généreux, il m'aime !.... (Deuxième *Education sentimentale*).

La bonté du second mari aurait couvert de sa générosité les fautes maudites du premier.

En se sacrifiant pour sauver un honneur, Élisa aurait, par ce sacrifice, enveloppé dans un éternel silence la raison véritable de son mariage avec Schlesinger.

Le Secrétariat d'État à la Guerre détient encore dans ses archives une partie du dossier du lieutenant Judée.

A défaut du relevé des notes, qui ont disparu, le dossier administratif en revanche demeure à peu près intact.

Examinons son contenu.

Il nous donne de Judée le curiculum vitae suivant :

— Né le 14 mars 1796 à Issoudun.
— Entré au service le 26 mai 1819.
— Sous-Officier le 14 juin 1822.
— Sous-lieutenant le 22 février 1829.
— Lieutenant le 10 novembre 1830.
— Décédé à Vernon le 1er novembre 1839.

On note d'autre part que Judée a fait la campagne d'Espagne — simple promenade militaire, aux dires des contemporains — du 16 novembre 1823 au 11 janvier 1824 et du 28 mars 1824 au 18 avril 1825.

En revanche, épisode beaucoup plus glorieux, il a fait la campagne d'Algérie, d'où il a été rapatrié à la fin de 1835 [1].

Il commandait alors le détachement du train de Perpignan, mais souffrant d'une gastro-duodéno-hépatite chronique, contractée en Afrique, il part se soigner à l'hôpital militaire de Barèges, d'où on le dirige, la cure étant trop pénible, sur celui de Bagnères [2].

Le 10 septembre 1838, il est mis en route, sur sa demande — et pour pouvoir mieux se rétablir — sur Vernon, où le travail du dépôt était moins absorbant que le travail dans une Unité du Train. Ce motif est pertinent, mais comment Judée pouvait-il, de gaîté de cœur, désirer rejoindre son ancienne garnison neuf ans après son mariage ! Ses beaux-parents et ses amis vivaient encore. Ne connaissait-il donc pas la malignité des petites villes. Quoi qu'il en soit, il demeure à Vernon jusqu'à sa mort (à part un déplacement *in extremis*, voir plus loin).

Telle est, brièvement résumée, la carrière du lieutenant Judée ; mais le dossier administratif de l'Officier n'est pas absolument muet sur son mariage. Cet événement provoqua, de la part du fiancé, une lettre extrêmement touchante ; elle est datée du 7 octobre 1829.

J'ai l'honneur de vous faire part que je suis dans l'intention de contracter mariage avec Mlle Caroline, Augustine, Élisa Foucault, demeurant chez ses parents que vous connaissez. Le certificat ci-joint énonce la dot que m'apporte cette jeune personne, ainsi que ses espérances de fortune.

Mlle Foucault appartient à une famille honnête et j'ai tout lieu d'espérer que l'union projetée sera heureuse.

J'ai, en conséquence, l'honneur de vous prier, mon Colonel, d'avoir la

1. On rappellera que Maria Schlesinger, dont le père légal était normalement Judée, est née en avril 1836, et que le fameux vogage de Trouville, où se situe la rencontre avec Flaubert est d'août 1836.

2. Un peu avant la mise en route sur Barèges, le Conseil d'Administration du Corps — le 11 mars 1838 — délivre à Judée un certificat attestant qu'il a présenté un acte de mariage établissant que, le 23 novembre 1829, il a épousé Caroline, Élisa, Augustine Foucault. Pourquoi cette remise de pièce ? A cette époque il n'existait aucun Code de la Famille ni aucune indemnité différentielle au profit des Officiers mariés. Judée a-t-il voulu se défendre contre certaines insinuations ? Son acte avait-il du rapport avec sa paternité légale de Maria Schlesinger ? Mystère.

bonté de solliciter de son Excellence, le Ministre de la Guerre, la permission qui m'est nécessaire pour la célébration de notre mariage.

Soyez bien persuadé que cette nouvelle faveur me fera redoubler de zèle dans mes fonctions et que je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, mon Colonel, votre très humble et très obéissant serviteur.

Même si l'on tient compte de la phraséologie administrative de l'époque, et de la discipline révérencielle qui régnait alors dans l'Armée, la demande d'autorisation de mariage paraît encore quelque peu excessive dans ses termes.

Il est douteux que Judée conserva à son Colonel une « éternelle reconnaissance » d'avoir pu épouser, le 23 novembre 1829, Élisa Foucault.

En revanche, il semble bien — et c'est là que l'hypothèse du « mauvais garçon » ne peut se soutenir — que Judée, sinon redoubla de zèle dans ses fonctions, toutefois fit preuve d'un zèle incontestable.

Si l'on songe, en effet, à la sévérité des mœurs militaires de l'époque, toute faute grave contre la discipline ou contre l'honneur eût entraîné une exclusion de l'Armée.

La Monarchie de Juillet venait alors de doter l'Armée de lois organiques. Ces lois, en réagissant contre le régime de défaveur et d'arbitraire qui avait pesé sur les demi-soldes après 1815, instituait le statut du Corps des Officiers. Le statut était « très social », dirions-nous aujourd'hui. Il avantageait alors l'Armée par rapport à l'ensemble de la Fonction publique. Mais il offrait, en contre-partie, aux autorités hiérarchiques des possibilités rigoureuses d'exclusion des indignes.

Or, Judée reste en activité jusqu'à sa mort. Bien mieux, son état de santé précaire, qui eût pu justifier sa mise en réforme, lui attire la bienveillance de ses supérieurs qui s'évertuent à le maintenir en service.

Extrayons du dossier administratif de Judée quelques appréciations qui, bien qu' « administratives », dénotent, au contraire, chez l'Officier, sinon de la valeur, tout au moins du mérite.

Le 7 avril 1838, l'Inspecteur des Services administratifs note ainsi le lieutenant Judée :

M. Judée tient ses écritures assez au courant. Les dépenses sont également justifiées par des pièces régulières établies avec exactitude. La santé de cet Officier est très mauvaise.

Le 2 juin 1838, au moment où Judée arrive à Barèges, le certificat de visite établi fait mention de son hospitalistion par suite « d'une gastro-duodéno-hépatite qui a produit une faiblesse générale, une *excitabilité nerveuse* telle qu'il ne peut faire usage, sans de graves inconvénients, d'eaux aussi excitantes et que le climat surtout est trop variable pour sa santé qui demande les plus grands ménagements ».

Judée est alors mis en route sur Bagnères.

Le 17 juillet 1838, l'Intendant militaire chargé d'administrer Judée rend compte du mauvais état de santé de cet Officier :

Il fallut l'évacuer immédiatement sur Bagnères, où il se trouvait assez bien, lorsque les maux de tête violents qu'il éprouvait à Perpignan se sont renouvelés avec la même intensité ; il est donc nécessaire et humain de le renvoyer au dépôt. Je vous adresse une demande en conséquence, et je prends la liberté de vous la recommander, m'étant convaincu du triste et malheureux état de la santé de cet Officier, santé délabrée au-delà de toute expression.

Le 8 décembre 1838, le Chef de Corps de Judée répond au Ministre qui s'était plaint qu'on ait dirigé irrégulièrement Judée sur la Compagnie de Dépôt et avait ordonné de le renvoyer à son Corps de Perpignan :

M. Judée peut à peine effectuer son service au Dépôt. Il est plein de courage, mais ses forces ne le secondent plus. Dans cet état de choses, je demande que cet Officier reste au Dépôt jusqu'à ce qu'il soit rétabli.

Enfin, le 12 juin 1839, le Ministre accorde à Judée un congé de deux mois pour affaires personnelles.

Judée était, à cette époque, en permission de trente jours à Chateauroux, et cette permission s'achevait le 16 juin.

La présence de Judée à Chateauroux avait été nécessitée par la mort de son père.

On peut regretter de ne pas trouver dans le dossier de Judée plus de précisions, mais les quelques passages cités dénotent, de la part de ses supérieurs, une bienveillance évidente, qui n'aurait pas été de mise si cet Officier avait, au cours de sa carrière, commis des fautes graves entachant son honneur.

En bref, pas plus que le dossier médical de Mme Schlesinger, le dossier administratif de Judée n'élucide le secret de Mme Arnoux.

Du moins permet-il de laver cet Officier d'un injuste soupçon qui pouvait peser sur sa mémoire.

Élisa, à Bade, pouvait, au delà des Vosges, dont elle apercevait la silhouette de sa fenêtre, rêver aux jours dorés de Trouville.

Peut-être est-il loisible d'imaginer Judée s'éteignant à Vernon, rêvant plus douloureusement encore, puisqu'il était sur place, aux jours heureux de 1829, où il affirmait à son Colonel que « l'union projetée serait heureuse ».

Peut-être enfin son « excitabilité nerveuse » décelée par les médecins avait-elle d'autres causes que la gastro-duodéno hépatite chronique contractée en Afrique, à la suite de « fièvre intermittente rebelle ».

Pauvre Za !... mais peut-être aussi, pauvre Judée !...

CHARLES BAUCHARD.

LE « GERMINAL » D'YVES GUYOT

Des volumes XLI-XLIV (nos 10.305-10.308) qui, parmi les quatre-vingt-onze volumes de ses manuscrits, représentent, à la Bibliothèque Nationale, les notes destinées à *Germinal*, les historiens d'Émile Zola ne paraissent avoir tiré, jusqu'ici, que des sources *documentaires* de cette grande œuvre [1]. Tout au plus pourrait-on trouver confidence d'une source *littéraire* dans un article relevé par M. Guy Robert (*Émile Zola, Principes et Caractères généraux de son œuvre*, Belles Lettres, 1952, p. 190), « un article de Claveau dans *Le Figaro* du 14 mars 1885, signalant *Le Grisou* de Maurice Talmeyr ». Encore, pour subodorer une source, faudrait-il rappeler que la première édition du *Grisou* remonte à 1880.

Il est un nom qui, parmi ces sources documentaires, peut nous frapper, auprès de ceux des Le Play ou des Laveleye : cet Yves Guyot, qui a connu de près la vie des cités minières, et étudié les crises sociales

1. Voir : Philippe van Tieghem, *Germinal* (*Documents inédits de la Bibliothèque Nationale*), Centre de Documentation Universitaire, 1954.

et économiques dans des livres comme l'*Histoire des prolétaires* (1873) ou *La Science économique* (1881). Comment ne pas être frappé du titre même du roman que ce sociologue a publié, à Paris, chez Rouff (1882), deux ans avant que *Germinal* ne commençât à paraître dans le *Gil Blas* : *L'Enfer social. La famille Pichot* ? « L'enfer social » et une famille dans cet enfer, tel est bien, en effet, le sujet de ce roman qui est sans doute, en France, et longtemps avant : *Quand les sirènes se taisent*, *Pêcheurs d'hommes*, *La grande Lutte*, *Les belles Journées* ou *Les grandes lessives* de Georges Conchon (Albin Michel, 1953), le premier roman de la grève ; longtemps avant *Ma nuit au jour le jour* de Constant Malvat (Bruxelles, 1953), le premier roman du mineur.

Cet *Enfer social*, nous dit l'auteur, a été écrit en 1873, d'après les souvenirs d'Aubin (dans le bassin d'Aquitaine, groupe Aveyron), de la Ricamarie (à quelques kilomètres de Saint-Étienne). La grève d'Anzin, dont Yves Guyot a suivi les phases, en 1878, celle de la Grand Combe (dans le bassin des Cévennes), dont il connaît la population depuis 1868, lui ont paru donner à son œuvre plus d'actualité encore. Le rythme général qu'il lui imprime est celui que l'on retrouvera dans *Germinal* : *Sous terre* (tel est le titre du livre I) ; *Sur terre* (tel est le titre du livre II) [1]. Dès le début, nous sommes en face de *La Fosse au Diable*, qui donne son titre au premier chapitre. A « Carboville » (il s'agit apparemment de Decazeville) où « partout la lutte acharnée de l'homme contre la nature a gravé sa sombre empreinte » Et c'est aussitôt la double tonalité : noir et blanc, qui (nous dit M. Marcel Girard dans un article sur *L'univers de « Germinal »* [2]) régnera aussi sur le roman de Zola : « L'eau est noire. Les maisons sont noires ; et, au milieu des noirs visages, on ne voit étinceler que la blancheur des dents et les éclairs des yeux » ; ce sont les *terris*, dont Yves Guyot, moins opprimé que Zola, par des fiches moins récentes, ne croit pas nécessaire de nous donner le nom : « Sur le sol noir, des montagnes de houille à reflets de jais, des monceaux de minerai de fer brunâtre, des tas de scories étincelantes comme des émeraudes et des améthystes ; çà et là se dressent avec audace de hautes cheminées cachant le soleil et le ciel sous d'épais nuages de fumée qui, en se déroulant pesamment, enveloppent l'horizon comme d'un crêpe de deuil : puis des *masses* formidables de maçonneries et de charpentes *dont les silhouettes noires se dessinent au milieu de lueurs rouges*. Partout du fer et du feu ; les gueuses de fonte bouillonnent, les fourneaux des puddleurs étincellent, et, au milieu de toutes ces flammes apparaissent les grandes roues des volants emportées dans un perpétuel vertige, les marteaux pilons *accroupis* sur leurs enclumes ou se précipitant sur les loupes de fer incandescent, dont ils font jaillir des mitrailles d'étoiles ; d'étranges et effrayants *monstres de fer*, à énormes *carapaces*, à gigantesques pinces, tout prêts à broyer, à écraser, à engloutir les petites ombres noires qui s'agitent au milieu d'eux, si, à un seul moment, la main n'est pas assez rapide et la tête assez calme. — On n'entend que les coups sourds des marteaux pilons qui ébranlent le sol, les grondements de tonnerre des machines soufflantes, les écroulements de la fonte dans les hauts fourneaux, les gémissements de la vapeur, les chocs réguliers des pistons des grandes pompes ; et, au milieu de cette sombre atmosphère, *sur cette terre qui*

1. Comme d'instinct, Pierre Cogny a retrouvé précisément ces titres pour les pages choisies de *Germinal* qu'il a publiées dans la collection des Classiques Larousse.
2. *Revue des Sciences humaines*, janvier-mars 1953.

vibre, sur ce sol qui frissonne, on se sent comme emporté par un effroyable tangage, dans une tempête de fer et de feu, dans le tourbillon d'une bataille de Titans se précipitant à la conquête de la nature.... »

Dans ce tableau liminaire, animé de la respiration unanime des machines, des pompes, de la vapeur, nous avons souligné des traits que nous retrouverions chez Zola : cette vue confuse et collective des masses ; ces taches de feu rouge, dans l'ensemble noir ou brun (c'est là encore un de ces effets que M. Marcel Girard juge propres à l'univers de *Germinal*) ; cet animisme qui métamorphose en bêtes vivantes les machines ; cette vibration, ce frissonnement d'une terre minée, pareille à celle où Étienne Lantier, à la dernière page de *Germinal*, entendra la rumeur sourde de tout un travail souterrain.

L'Enfer social commence par un accident et se poursuivra par une grève. L'ordre, dans *Germinal*, est inverse ; et il faut convenir que le lien, de l'un à l'autre, est moins plausible, moins logiquement établi, que chez Yves Guyot. L'accident se situe le 17 janvier 1868. On voit s'y détacher le sauveteur, Jérôme Pichot, le mineur au grand cœur, à l'attitude de statue (« Éclairé par la lueur rougeâtre de la corbeille de houille, ses muscles tendus sur sa peau cuivrée par le hâle, noircie par la poussière du charbon, présentaient l'aspect formidable d'un damné de Michel-Ange, tombé dans un enfer de Zurbaran »), image qui n'eût pas, semble-t-il, été étrangère au talent de Zola, à ses habitudes de transposition d'art, mais qu'il paraît s'être volontairement refusée [1], et dont, en tout cas, la chétive et inconsistante personnalité d'Étienne Lantier n'offre pas l'équivalent. Ne dirait-on pas que l'auteur de *Germinal* ait évité les effets que l'on attendait de lui, mais que son prédécesseur lui avait comme dérobés d'avance ?

Le chapitre II nous introduit *Chez Fanny*, — c'est-à-dire, comme dans le roman de Zola, chez les actionnaires. Seulement, par un souci d'unité de lieu, Zola a laissé les actionnaires dans le pays même de la mine, tandis que ceux et celles du roman de Guyot sont des gandins et des caillettes de Paris, dont les propos dépassent, en cynique légèreté, l'innocente inconscience des capitalistes de *Germinal*.

Le chapitre III nous ramène *Sous terre*. Non sans rhétorique, mais dans un rythme haletant de volonté tendue, puis d'angoisse, puis d'épuisement, Yves Guyot nous fait assister au sauvetage : « Il y a cinq jours que.... Il y a cinq jours que.... » Il nous montre à la surface, autour du puits, des femmes, des enfants, fixant « la sombre gueule de la fosse », « dans l'attente de la benne qui leur apportera la certitude de leur malheur ou une ombre d'espoir » : « L'eau monte ! l'eau monte ! » La fuite devant elle, la fatalité de l'élément qui serre de près les emmurés, se retrouveront dans *Germinal*.

Voici encore l'atmosphère de Zola au cinquième chapitre du livre II, *La Grève*. Elle se résume ici, comme pour *Germinal*, dans le silence qui tombe, implacable, au milieu du froid de l'hiver : « Plus de feu, plus de fumée : les hauts fourneaux ouvrent toutes béantes leurs gueules noires et sombres attendant en vain leur *pâture* de houille et de minerai. Les marteaux pilons *dorment muets et accroupis* sur leurs enclumes *comme des monstres repus*. Il n'y a plus *ni tonnerre des machines soufflantes, ni choc des pistons des pompes*. Toute cette formidable armée d'immenses leviers, les bras de fer, les grandes roues

1. Dans une certaine mesure, *Germinal* (II, 4) présente un effet d'art de ce genre, mais il est transféré à Maheu : « Il étalait ses gros bras, sa poitrine large, d'un luisant de marbre veiné de bleu ».

des volants, emportées par un perpétuel vertige, les grosses pinces des cisailles, semblent avoir été frappés de mort. Dans le lointain, on voit seulement de temps en temps se dérouler un nuage de fumée blanchâtre et on entend le sifflet aigu d'une locomotive. — *C'est un beau jour du mois de février* ; le ciel est bleu, mais le sol est noir et plus sombres encore sont les visages. — Sur le sol noir, on voit errer quelques ombres noires, regardant mélancoliquement toute cette désolation et essayant de percevoir encore un de ces formidables bruits devenus l'accompagnement de toute cette vie de fer et de feu.... » — Si l'on se reporte aux premières pages du roman, que nous avons citées plus haut, on sentira qu'Yves Guyot, comme Zola, compose par leitmotivs ; qu'il revient sur certaines visions, certaines sonorités symboliques ; qu'il les reprend soit en échos, soit en contrastes. On retrouvera cette obsession d'une respiration unanime, devenue, maintenant, muette. Enfin cette « pâture de houille », ces « monstres repus », ne laissent pas d'être familiers aux lecteurs de *Germinal*.

Ils attendent le chapitre XIV du livre II de *L'Enfer social* ; peut-être même en ont-ils pressenti le titre : *En joue* ! *Feu* ! Ils savent qu'Yves Guyot leur devait, à un moment donné, l'intervention de la troupe [1].

Mais ce chapitre leur présente d'abord un tableau que *Germinal* a situé à un autre moment de la grève : celui de la bande des grévistes, force collective, où les individus semblent disparaître, où la masse devient un grand être désordonné. « En avant, éparpillés çà et là, couraient et gambadaient quelques gamins, hâves, maigres, et à moitié nus. Au premier rang, dominant tous les autres de la tête, impassible, les bras croisés, s'avançait Jérôme Pichot. Autour de lui, un groupe de femmes, leurs cheveux dénoués, leurs mouchoirs entr'ouverts, criant de leurs grandes bouches affamées : « Vengeons nos frères ! Plus de machines ! Du pain ! du pain ! » *Au-dessus de ce groupe apparaissait comme une Valkyrie soufflant le carnage, la mère Lebrun brandissant son trépan.* — Après ce premier groupe, composé des ardents, à quelque intervalle, venait le corps d'armée ; etc. » Sans doute aura-t-on remarqué, au passage, cette image isolée qui se découpe au-dessus de l'ensemble confus de la bande, un trépan dans *L'Enfer social* ; une hache dans *Germinal* [2]. Il semble qu'Émile Zola ait dû envier à Yves Guyot, venu le premier, d'avoir pu choisir, pour cette note aiguë, pour cette effigie en haut relief, un instrument particulier à la mine.

Puis viennent les minutes incertaines, le danger mortel avec lequel on joue anxieusement : les grévistes cernent la troupe, se rapprochent ; l'électricité s'accroît ; le moment arrive où un chef juge engagée sa responsabilité envers ses hommes, où il prononce l'ordre fatal : « En joue ! Feu ! » Alors....

Alors, c'est le déchaînement indescriptible, le chaos, cette sorte de débandade ou de force de la nature en débâcle, — genre de tableaux dont Émile Zola est l'incontestable maître, mais où Yves Guyot a trouvé, lui aussi, de puissants effets. Peut-être même a-t-il forcé le trait, en plaçant face à face « Jérôme Pichot et Joseph Pichot, l'un insurgé, l'autre soldat... au milieu de la fumée rougeâtre », — illustration sans doute trop simpliste de cette lutte fratricide que *Germinal*, nous semble-t-il, a mieux mise en œuvre en nous faisant assister à l'assassinat d'un soldat par un gavroche de la mine : « Alors un

1. Thème que Stendhal a failli traiter dans *Lucien Leuwen*, — et qu'il a éludé.
2. « Au-dessus des têtes, parmi le hérissement des barres de fer, une hache passa, portée toute droite ; et cette hache unique, qui était comme l'étendard de la bande, avait, dans le ciel clair, le profil aigu d'un couperet de guillotine. » (*Germinal*, VI, 5.)

tourbillon de flammes enveloppa les soldats et les premiers rangs des combattants.... On entendit un déchirement strident, une sorte de grincement : puis les petits coups des balles s'aplatissaient soit contre les murailles, soit contre les chairs vives. — Toute la foule oscilla sous cette avalanche de fer. Il y eut une horrible confusion au milieu de ce nuage de fumée qui s'étendait lourdement sur elle et confondait les soldats et les victimes. Çà et là on voyait apparaître quelques bras, quelques têtes qui se débattaient, puis qui disparaissaient en tournoyant, comme ressaisis par le gouffre. [1] »

Il nous semble que les sources littéraires de Zola ne mériteraient pas une moindre attention que ses sources documentaires ; il mettait quelque complaisance à laisser voir celles-ci, et il ne lui déplaisait pas que l'on comparât *Le Sublime* et *L'Assommoir* ; mais, pour celles-là, il paraît avoir montré moins de soin à préparer le travail de l'histoire littéraire. M. Guy Robert nous apporte cette notation intéressante : songeant au portrait du paysan qu'il voulait présenter, l'auteur de *La Terre* a recopié, dans ses premières notes, certains passages des *Pensées* de l'abbé Joseph Roux sans que ni le nom de l'abbé Roux, ni le titre de l'ouvrage figurent dans ces notes. Il ne semble pas qu'Yves Guyot ait eu un meilleur sort.

Trait qui inviterait à méditer sur les *ricorsi* de l'histoire : cette épopée de la grève, partie du bassin de Decazeville, y est retournée. Ce bassin avait déjà été le théâtre d'une grève en 1878. A propos d'une baisse des salaires en relations avec l'organisation d'économats (sortes de coopératives relevant du « truck system ») un nouveau mouvement éclata, peu de temps après la publication de *Germinal*, le 26 janvier 1886. Il était dirigé contre l'ingénieur Watrin, directeur de l'exploitation de la mine. Celui-ci est assailli, précipité du haut d'une fenêtre et sa tête est promenée au bout d'une pique [2].

Il est sans doute permis au lecteur de *Germinal* de se rappeler ici les pages du roman (V, 6) où Maigrat, serré de près par la foule en furie, tombe du haut d'un hangar, où son cadavre est mutilé, d'une autre mutilation, et où une promenade non moins tragique, non moins sanglante, s'organise. Certes, ce serait abuser des rapports de la littérature à la vie, que d'imaginer que, dans la journée du 26 janvier 1886, la suggestion, l'ébranlement émotif provoqués par ces pages de *Germinal* agissaient sur quelques meneurs. On peut même se demander si la scène de la chute et de la mutilation de Maigrat n'était pas elle-même inspirée par quelque récit d'une grève antérieure. Cette dernière conjecture paraît, cependant, peu vraisemblable : car, dans le discours que Basly prononça à la Chambre, le 11 février, au sujet des événements de Decazeville, les précédents

1. « Et il y eut une panique folle, un galop de bétail mitraillé, une fuite éperdue dans la boue.... Mais alors le feu de peloton balayait le terrain, fauchait à cent pas les groupes de curieux.... Tout semblait terminé, l'ouragan des balles s'était perdu très loin, jusque dans les façades du coron, lorsque le dernier coup partit, isolé, en retard. » (*Germinal*, VI, 5.)

2. Nous suivons ici la version d'Alexandre Zévaès, qui, au surplus, ne fait aucun rapprochement explicite avec la scène de *Germinal*. M. Albert Marty, *L'assassinat de M. Watrin, Du roman à la réalité* (*Revue du Rouergue*, octobre-décembre 1952), présente, d'après l'envoyé spécial de l'*Illustration* (6 février 1886), une version différente : Watrin a été précipité du haut d'une fenêtre : « Une femme, une furie, s'était accroupie sur lui et se préparait à le mutiler, dit l'*Illustration*.... Cependant, on ne permit pas au monstre d'accomplir son crime. Il est probable que cette femme n'avait pas lu *Germinal*. Elle allait pourtant en renouveler une des scènes les plus épouvantablement dramatiques. » Le même auteur a repris cette question dans l'*Eclaireur méridional*, 8 mars 1954. Il reproduit une interview du *Gaulois*, où Zola s'est défendu d'avoir la moindre responsabilité morale dans cet événement.

invoqués comme justifications remontent à Flesselles, à Foulon, à Berthier, aux « boulangers accapareurs ». Du moins n'est-il pas indifférent de remarquer que le souvenir de *Germinal* s'est imposé à Alexandre Zévaès, quand il écrivit une relation de *La grève de Decazeville* (*janvier* 1886) [1] : l'épigraphe de sa conclusion est empruntée aux dernières lignes du roman : « Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre. » Mais par quelle inadvertance pittoresque, — dont un psychanalyste tirerait sans doute un parti abusif, — Alexandre Zévaès a-t-il laissé imprimer ici « la guerre » au lieu de « la terre » ?

Pierre Moreau.

QUELQUES FAUTES DE PONCTUATION DANS LES ÉDITIONS DE MARCEL PROUST

Rien n'est indifférent de l'écriture d'un grand écrivain. L'aspect des épreuves corrigées de Balzac, de Flaubert, de Proust, donne de précieux renseignements sur leur manière de travailler, le bourgeonnement de leur inspiration, leurs scrupules d'artistes ; on a dressé des lexiques de la langue de Molière, de celle de Mallarmé, et ce recensement du matériel verbal propre à un auteur est riche d'intérêt. Naturellement, comme ce qui fait un grand écrivain c'est d'abord son style, et comme le style est l'homme même, l'étude de ce style est ce qui peut conduire le plus avant dans la connaissance de sa personne profonde et de son génie.

Or, dans la mesure où le style consiste, selon une définition célèbre, dans l'ordre et le mouvement que l'on met dans sa pensée, tout ce qui rend manifestes cet ordre et ce mouvement, fournit des repères pour les suivre, signale ou accentue le rythme, marque les temps d'arrêt, distribue les périodes, suggère au lecteur les fusions comme les séparations, tant affectives que logiques, entre les éléments du discours, tout cela mérite d'attirer la curiosité et de retenir l'attention. Et c'est à la ponctuation qu'est dévolu ce rôle signalisateur et ordonnateur. Ainsi, la façon dont un écrivain utilise le matériel de la ponctuation importe presque autant que l'emploi qu'il fait des ressources proprement verbales.

Encore faut-il que le texte imprimé respecte la ponctuation manuscrite de l'écrivain, ou ne trahisse pas sa pensée en complétant ce que sa ponctuation peut avoir d'insuffisant.

L'étude des manuscrits de Marcel Proust (vingt cahiers, correspondant aux sept derniers volumes de *A la Recherche du Temps perdu*, de *Sodome et Gomorrhe* au *Temps retrouvé*) montre qu'il n'a pas échappé à ce danger posthume. La copiste dactylographe, le typographe,

1. *Épisodes et vies révolutionnaires*, deuxième série, Paris, 1938. — Aux imputations dirigées dans cette brochure et dans le *Cri du peuple* de Jules Guesde, contre la mémoire de Watrin, on opposera, par souci d'impartialité, la version de Lévêque, directeur des forges de Decazeville, *Historique des forges de Decazeville*, *Bulletin et comptes rendus de l'industrie minérale*, janvier-mars 1916, p. 91-92.

et même l'éditeur, déconcertés par la parcimonie et bien souvent la véritable carence de sa ponctuation, s'en sont autorisés pour prendre avec elle des libertés parfois excessives, et qui vont jusqu'à dénaturer le sens du texte.

Les exemples donnés ci-dessous voudraient, en attendant la publication du *Temps perdu* dans la bibliothèque de « La Pléiade », que M. Pierre Clarac et moi nous achevons de préparer, restituer dans leur vérité certains passages altérés jusqu'au contresens et à l'incohérence par une mauvaise lecture de la ponctuation, et aussi montrer l'importance que prennent ces petits signes dans l'établissement d'un texte. Ils sont tous empruntés aux parties du roman dont l'impression n'a pas été préparée du vivant de Proust, et pour lesquelles le texte doit être établi d'après le seul manuscrit, non d'après des documents intermédiaires, revus et corrigés par l'auteur, certes (dactylographies, placards et bonnes feuilles), mais dans lesquels à sa ponctuation a été substituée, sans qu'il en ait pris souci, celle d'autres personnes. C'est donc la fin de *La Prisonnière* (P II), *Albertine disparue* (AD) et *Le Temps retrouvé* (TR) qui fourniront ces échantillons, choisis parmi des dizaines d'autres.

Les textes donnés dans la colonne de gauche sont extraits de l'édition courante de 1946, à la pagination de laquelle ils renvoient ; dans la colonne de droite, ce sont ceux du manuscrit autographe (nous n'empruntons rien aux pages dictées par Proust quand il n'avait pas la force d'écrire lui-même, et dont la plupart sont de la main de Céleste Albaret).

Dans les quatre premiers exemples ci-dessous, le contresens provoqué par une mauvaise lecture de la ponctuation proustienne a conduit, circonstance aggravante, à une altération du texte lui-même.

1. Texte imprimé (*AD*, p. 148).

De même que le nom de Guermantes avait perdu la signification et le charme d'une route bordée de fleurs aux grappes violettes et rougeâtres et du vitrail de Gilbert le Mauvais, la présence d'Albertine, celle des vallonnements bleus de la mer, les noms de Swann, du lift, de la princesse de Guermantes et de tant d'autres, tout ce qu'ils avaient signifié pour moi, ce charme et cette signification laissant en moi un simple mot qu'ils trouvaient assez grand pour vivre tout seul, comme quelqu'un qui vient mettre en train un serviteur le mettra au courant et après quelques semaines se retire, de même la connaissance douloureuse de la culpabilité d'Albertine serait renvoyée hors de moi par l'habitude.

Texte du manuscrit (cahier XIII, p. 40-41).

De même que le nom de Guermantes avait perdu la signification et le charme d'une route bordée de nymphéas (voir l'image exacte) et du vitrail de Gilbert le Mauvais, la présence d'Albertine ceux des vallonnements bleus de la mer, les noms de Swann, du lift de la Princesse de Guermantes et de tant d'autres tout ce qu'ils avaient signifié pour moi, ce charme et cette signification laissant en moi un simple mot qu'ils trouvaient assez grand pour vivre tout seul, comme quelqu'un qui vient mettre en train un serviteur, le mettra au courant, et après quelques semaines se retire, de même la connaissance douloureuse de la culpabilité d'Albertine serait renvoyée hors de moi par l'habitude.

Laissons de côté la correction qui substitue aux nymphéas les fleurs violettes et rougeâtres : elle est conforme à l'invitation de l'écrivain qui, rédigeant à la hâte, se réservait de reprendre dans *Swann* « l'image exacte » évoquée par le nom de Guermantes. Laissons même de côté la suppression des deux virgules dont Proust, qui pourtant n'en est pas prodigue, encadre la proposition *le mettra au courant*, virgules

qui se justifient cependant par l'intention de marquer le caractère successif des actions de celui qui met le serviteur au courant, de les replacer dans le temps conformément au dessein de l'œuvre dans son ensemble, de ne pas seulement constater, mais de montrer comment, par quelles étapes successives, échelonnées dans la durée, les noms en viennent à se vider de leur magie, et les idées des souffrances qui faisaient corps avec elles. Quant à l'adjonction de la virgule après *lift*, elle est absolument nécessaire, elle répare une négligence qu'expliquent la hâte, et le caractère d'une énumération à la fois abrégée, au hasard et en vrac. La grosse faute du texte imprimé a consisté dans l'adjonction d'une virgule après *la présence d'Albertine*, comme s'il s'agissait là aussi d'un élément complet d'énumération ; à ne pas comprendre que le pronom *ceux* représente *la signification et le charme*, et que le verbe *avait perdu* demeure sous-entendu comme il le demeure plus loin pour le sujet *tant d'autres*, après lequel la virgule est tout aussi superflue. Et c'est cette virgule après *la présence d'Albertine* qui a entraîné l'accord du pronom démonstratif non plus avec les deux noms, *signification* et *charme*, dont le masculin l'emporte quant au genre, mais avec le nom féminin *présence* ; cela, bien que « la présence des vallonnements bleus de la mer » soit un pur non-sens.

2. Texte imprimé (*AD*, p. 158).

Mais chaque jour ancien est resté déposé en nous comme, dans une bibliothèque immense où il y a de plus vieux livres, un exemplaire que sans doute personne n'ira jamais demander.

Texte du manuscrit (cahier XIII, p. 57).

Mais chaque jour ancien est resté déposé en nous comme dans une bibliothèque immense où il y a des plus vieux livres un exemplaire que sans doute personne n'ira jamais demander.

Là encore, grosse faute de lecture : pour Proust, *des plus vieux livres* est un complément du nom *exemplaire* (l'inversion grammaticale s'impose ici par une nécessité élémentaire de style), et si l'on voulait absolument (mais à quoi bon ?) mettre une virgule après *livres*, il fallait en mettre une aussi après *il y a*. Au lieu de quoi on a substitué au comparatif absolu (« des livres les plus vieux ») qui était dans la pensée de l'auteur, le comparatif relatif « de plus vieux livres », qui ne signifie exactement rien : l'exemplaire qu'on ne demandera pas n'est pas plus récent que ces vieux livres, il est constitué par l'un d'eux, et la mention qu'il y a des livres plus vieux n'aurait à la rigueur de raison d'être que si l'on consultait un livre moins ancien, différent de ceux-là. Mais justement on ne le consulte pas, c'est-à-dire qu'on laisse les jours anciens en dépôt dans une mémoire qui ne s'avise pas de les évoquer, — à moins qu'une circonstance banale et providentielle, comme le goût d'une madeleine dans une infusion, le trébuchement sur deux pavés inégaux, ne l'y contraigne inopinément, comme le rappelle ou le laisse prévoir la suite du texte.

3. Texte imprimé (*AD*, p. 326).

On dinaît maintenant, à Tansonville, à une heure où jadis on dormait depuis longtemps à Combray. Et cela à cause de la saison chaude. Et puis, parce que, l'après-midi, Gilberte peignait dans la chapelle du château, on n'allait se pro-

Texte du manuscrit (cahier XV, p. 67).

On dinaît maintenant à Tansonville à une heure où jadis on dormait depuis longtemps à Combray. Et à cause de la saison chaude, et puis parce que l'après-midi, Gilberte peignait dans la chapelle du chateau, on n'allait se promener

mener qu'environ deux heures avant le dîner.	qu'environ deux heures avant le dîner.

Proust a donné une double motivation à l'heure tardive des promenades du narrateur avec Gilberte : la saison chaude, d'une part, et, d'autre part, l'occupation de son hôtesse l'après-midi ; et cette superposition des explications est bien dans ses habitudes d'esprit. Mais il n'a jamais voulu dire que c'est à cause de la saison chaude qu'on dînait à Tansonville plus tard qu'on ne se couchait jadis à Combray. Le *maintenant* n'a pas une signification saisonnière, mais bien permanente. Il exprime un de ces changements qu'amène le temps qui passe, et qu'un des objectifs de Proust est de rendre sensibles : le retard de l'heure du dîner est à la fois un trait général de l'évolution des mœurs entre les années 1880 où se situe *Combray* et la première après-guerre sur laquelle débouche *Albertine disparue*, et un signe de la différence sociale entre les bourgeois de Combray et l'aristocratie du côté de Guermantes ; pour la fille de Charles Swann devenue marquise de Saint-Loup, dîner tard est, au moins en partie, la conséquence d'une promotion sociale dans laquelle la saison chaude n'a rien à voir.

4.

Texte imprimé (*TR*, I, p. 139).	Texte du manuscrit (cahier XX, p. 46).
Et ma vie était déjà assez longue pour qu'à plus d'un des êtres qu'elle m'offrait je trouvasse dans des régions opposées de mes souvenirs un autre être pour le compléter.	Et ma vie était déjà assez longue pour qu'à plus d'un des êtres qu'elle m'offrait, je trouvasse dans mes souvenirs des régions opposées pour le compléter un autre être.

C'est ici la carence de la ponctuation proustienne qui explique le remaniement du texte et l'adjonction d'une préposition qui fait de *souvenirs* un complément du nom *régions* alors, qu'au contraire, c'est *régions* que Proust avait voulu complément de *souvenirs*. Il suffisait d'encadrer *pour le compléter* de deux virgules pour clarifier la phrase, tout en respectant son mouvement, avec le rejet à sa fin du complément d'objet.

Et voici trois autres exemples de contresens non moins flagrants, mais qui mettent en jeu la seule ponctuation ; qui prennent des libertés illicites avec elle, mais sans autres altérations du texte.

5. Il s'agit des modes féminines pendant la guerre de 1914.

Texte imprimé (*TR*, I, p. 41).	Texte du manuscrit (cahier XVI, p. 8).
Comme par l'ensemencement d'une petite quantité de levure, en apparence de génération spontanée, des jeunes femmes allaient tout le jour coiffées de hauts turbans cylindriques comme aurait pu l'être une contemporaine de M^me^ Tallien. Par civisme, ayant des tuniques égyptiennes droites, sombres, très « guerre », sur des jupes très courtes, elles chaussaient des lanières rappelant le cothurne selon Talma, ou de hautes guêtres rappelant celles de nos chers combattants ;	Comme par l'ensemencement d'une petite quantité de levure, en apparence de génération spontanée, des jeunes femmes allaient tout le jour coiffées de hauts turbans cylindriques comme aurait pu l'être une contemporaine de M^me^ Tallien, par civisme ayant des tuniques égyptiennes droites, sombres, très « guerre », sur des jupes très courtes ; elles chaussaient des lanières rappelant le cothurne selon Talma, ou de hautes guêtres rappelant celles de nos chers combattants ;

Par civisme est le complément de cause de *ayant* et non de *elles chaussaient*, et toute la proposition que commande cette locution complète elle-même *des jeunes femmes allaient* ; la légère ambiguïté de construction qui peut faire hésiter un moment sur l'attribution des tuniques à des contemporaines de Mme Tallien en même temps qu'aux jeunes femmes, est certainement voulue ; et c'est une nouvelle phrase qui commence avec *elles chaussaient* ; le civisme émane d'ailleurs essentiellement des tuniques et des jupes telles qu'elles sont caractérisées par l'auteur, non des chaussures, partie moins en évidence du vêtement.

6. Le narrateur considère les « aéroplanes » au cours d'une nuit d'alerte.

Texte imprimé (*TR*, I, p. 129).

La plus grande impression de beauté que nous faisaient éprouver ces étoiles humaines et filantes était peut-être surtout de faire regarder le ciel vers lequel on lève bien peu les yeux d'habitude dans ce Paris dont, en 1914, j'avais vu la beauté presque sans défense attendre la menace de l'ennemi qui se rapprochait. Il y avait certes, maintenant comme alors, la splendeur inchangée d'une lune cruellement, mystérieusement sereine, qui versait aux monuments intacts l'inutile beauté de sa lumière,

Texte du manuscrit (cahier XVIII, p. 17-18).

La plus grande impression de beauté que nous faisaient éprouver ces étoiles humaines et filantes, était peut-être surtout de faire regarder le ciel vers lequel on lève bien peu le yeux d'habitude. Dans ce Paris dont en 1914 j'avais vu la beauté presque sans défense attendre la menace de l'ennemi qui se rapprochait, il y avait certes maintenant comme alors la splendeur inchangée d'une lune cruellement, mystérieusement sereine, qui versait aux monuments intacts l'inutile beauté de sa lumière,

La place assignée au point par l'éditeur, contrairement à la graphie non équivoque de l'auteur, est assurément fausse. Ce n'est pas seulement à Paris qu'on lève peu les yeux vers le ciel ; la constatation est d'ordre général ; et ce Paris est déterminé par des précisions tout à fait étrangères à l'idée de lever ou ne pas lever les yeux vers le ciel. En revanche, c'est bien dans ce Paris-là que se localise, en 1914 comme en 1916, la splendeur de la lune. La tournure *il y avait* sans cette localisation préalable serait maladroite et comme boiteuse. Ainsi, une ponctuation fidèle restitue à ces phrases à la fois leur sens et leur style.

7. Voici un cas assez rare, où ce n'est pas l'écrivain, mais son éditeur, qui est responsable de la longueur et de la complication de la phrase ; Proust avait, au contraire, nettement séparé les différents mouvements, on pourrait même dire les différentes mutations de sa pensée, et écrit trois phrases relativement courtes, qu'on a arbitrairement soudées en une seule. Le narrateur jouit du spectacle qui s'offre à son regard de sa chambre de Tansonville, chez Mme de Saint-Loup.

Texte imprimé (*TR*, I, p. 8).

Je ne regardais, en somme, tout cela avec plaisir que parce que je me disais : c'est joli d'avoir tant de verdure dans la fenêtre de ma chambre, jusqu'au moment où dans le vaste tableau verdoyant je reconnus, peint lui au contraire en

Texte du manuscrit (cahier XV, p. 74).

Je ne regardais en somme tout cela avec plaisir que parce que je me disais c'est joli d'avoir tant de verdure dans la fenêtre de ma chambre ; jusqu'au moment où dans le vaste tableau verdoyant je reconnus peint lui au contraire en

bleu sombre, simplement parce qu'il était plus loin, le clocher de l'église de Combray, non pas une figuration de ce clocher, ce clocher lui-même qui, mettant ainsi sous mes yeux la distance des lieues et des années, était venu, au milieu de la lumineuse verdure et d'un tout autre ton, si sombre qu'il paraissait presque seulement dessiné, s'inscrire dans le carreau de ma fenêtre.

bleu sombre, simplement parce qu'il était plus loin, le clocher de l'église de Combray. Non pas une figuration de ce clocher, ce clocher lui-même, qui, mettant ainsi sous mes yeux la distance des lieues et des années, était venu, au milieu de la lumineuse verdure et d'un tout autre ton, si sombre qu'il paraissait presque seulement dessiné, s'inscrire dans le carreau de ma fenêtre.

La pensée vague, fluide et presque vacante est rendue, jusqu'au point virgule de Proust, par une phrase d'un seul trait volontairement mou ; Proust, notons-le en passant, n'encadre jamais de virgules les expressions comme *en somme*, *du reste*, *d'ailleurs*, *en tous cas* (pour laquelle on ne trouve jamais la graphie *en tout cas*) ; et lorsqu'il rapporte une réflexion que le narrateur ou tout autre personnage fait en lui-même, il l'incorpore au texte presque toujours sans l'introduire par des guillemets ou deux points, la faisant ainsi consubstantielle à la narration, comme digérée par elle. C'est l'allure même du style parlé naturel. Le point virgule marque un soudain ressaisissement de cette pensée relâchée, presque purement sensorielle et affective. On a eu raison d'ajouter une virgule entre *je reconnus* et *peint* ; mais si Proust l'a omise, n'est-ce pas justement à cause de la brusquerie de cette reconnaissance d'une image jadis familière qui vient frapper son regard ? N'est-ce pas aussi parce que, identifiant la peinture d'un objet qui est en même temps cet objet, il traite grammaticalement l'adjectif qui exprime l'idée de peinture se confondant avec l'objet comme s'il était un nom, en le rattachant directement au verbe ? Il n'est pas question de justifier à tout prix les omissions et les négligences du génie, mais de profiter d'elles pour essayer de saisir sa démarche. Quoi qu'il en soit, le point après *le clocher de l'église de Combray* s'impose. Il correspond à un retour de la pensée sur elle-même pour s'élancer vers un nouveau départ. La ponctuation de l'imprimé procède d'un purisme syntaxique non sans étroitesse ; celle de Marcel Proust, sans doute moins orthodoxe, est conforme au mouvement vivant du discours intérieur.

Si ces erreurs dues à une lecture infidèle de la ponctuation se rencontrent assez fréquemment dans les éditions du *Temps perdu*, elles ne sont pas tout à fait sans excuse, et leur total est en somme assez mince comparé au grand nombre des corrections judicieuses, indispensables, que dactylographes, typographes et éditeurs ont dû, à chaque page, apporter à la ponctuation du grand roman. C'est sans doute l'habitude ainsi prise par nécessité qui a entraîné ces premiers lecteurs de l'œuvre à en modifier la ponctuation, et parfois avec elle le texte lui-même, jusque dans des passages où il n'y avait pas lieu de le faire.

André Ferré.

COMPTES RENDUS

MOLIÈRE, **Théâtre (1672-1673) et Poésies**. Texte établi et présenté par RENÉ BRAY. Société Les Belles Lettres, collection Les Textes Français. Paris, 1952.

Avec ce huitième volume s'achève l'édition des *Œuvres complètes* de Molière procurée par René Bray ; le premier volume en avait été publié en 1935. Il aura fallu dix-sept ans pour mener à bien cette entreprise. Trois volumes seulement ont été publiés au cours des dix premières années, cinq dans les sept dernières. Certes, la lenteur de ce rythme eût pu nuire à l'unité de la publication. Mais, notre attente maintenant satisfaite, devons-nous regretter ce retard ? Une fois de plus, l'ouvrage a fait l'auteur autant que l'auteur a fait l'ouvrage.

En fait, l'éditeur est resté, du premier au huitième volume, ferme dans ses principes et constant dans sa pratique. Constance d'autant plus remarquable que la collection a parfois singulièrement changé de visage depuis 1935. Conçue d'abord comme un recueil de textes scrupuleusement exacts et sommairement présentés et éclairés, elle était destinée à un public soucieux d'authenticité plus que d'érudition ; les variantes, les commentaires, les notices et les notes, rejetés à la fin des volumes, devaient se borner aux renseignements indispensables à l'honnête homme cultivé, mais non spécialiste, pour comprendre le texte et en saisir l'évolution, et pour en éclairer la naissance. On sait que ces normes ont été parfois, depuis, singulièrement élargies : l'édition des *Satires* de Boileau comporte 300 pages d'éclaircissements divers pour 142 pages de texte ; le tome I de *L'Esprit des Lois* équilibre par moitié texte et commentaires ; il n'est pas jusqu'au tome I des *Œuvres* de Maurice de Guérin qui ne comporte un tiers dû à l'éditeur pour deux tiers dûs à l'auteur. Certes, on ne peut qu'admirer le travail d'érudition consacré à ces textes, mais cette collection ne risque-t-elle pas ainsi de se classer parmi les collections savantes destinées surtout aux étudiants ou à leurs maîtres ?

A l'érudition, M. Bray a préféré l'élégance et la discrétion. Il a su ne pas tout dire ; il renvoie aux travaux antérieurs, d'un Mesnard ou d'un Michaut, lorsqu'il approuve leurs conclusions ; il néglige systématiquement tout ce qui n'éclaire pas le texte ou le processus de création dramatique de Molière. Le texte lui-même a été l'objet des soins les plus scrupuleux, tant dans le choix des éditions à suivre que dans leur reproduction ; nous devons, sur ce point, remercier, avec M. Bray, M. de Bouillane de Lacoste, qui a établi le texte du volume 1666-1668. Les notes sont réduites au strict minimum ; peut-être même jugera-t-on que la crainte du pédantisme a poussé l'éditeur à exagérer la discrétion. Les lumières de la culture générale permettent-elles au lecteur de saisir le comique du « syllogisme *in balordo* » du *Mariage forcé* ?

On ne saurait, en revanche, trop louer la discrétion et la prudence de M. Bray dans l'interprétation des œuvres et dans l'examen de leurs sources.

Il n'est guère de notice où il ne prenne soin de dénoncer ce qu'ont d'erroné ou d'aventureux les prolongements idéologiques tant de fois ajoutés à la comédie par les critiques. Comme il le déclarait, dès 1935, dans son *Introduction*, il prétend « introduire le lecteur dans l'œuvre de Molière » sans lui « imposer sa manière de le lire ». L'éditeur met à la disposition du lecteur tous les éléments authentiques qui, en lui permettant de réagir à l'œuvre selon son tempérament, lui interdisent toute interprétation abusive ; il estime qu'aux grands problèmes posés par le texte, « c'est affaire à chacun de donner sa réponse ». Il indique discrètement, mais à plusieurs reprises, qu'on ne saurait plus voir aujourd'hui en Molière le philosophe naturaliste qu'y voyait un Brunetière et il énumère avec un secret amusement la variété extrême des jugements portés au cours des siècles sur le personnage d'Alceste.

Même prudence sur le plan historique ; l'éditeur écarte toutes les hypothèses hasardeuses, qu'il s'agisse de la collaboration de Chapelle aux *Fâcheux*, de l'assimilation du Sganarelle du *Mariage forcé*, ou d'Arnolphe, à Molière, du caractère autobiographique de la *Princesse d'Elide*, de l'assimilation du prince de Conti à Don Juan, des clefs du *Misanthrope* ou des raisons personnelles qu'aurait eues Molière de railler, dans *L'Amour médecin*, certains médecins de son temps. A propos de la tradition qui veut voir Molière en Alceste, il écrit : « Nous n'avons aucun document probant qui nous permette de voir dans la jalousie du misanthrope un écho des sentiments propres à Molière en 1664 et 1665. Il y a même un abîme entre ce caractère atrabilaire et intransigeant, et l'habileté dont le poète fit preuve tout au long de sa carrière. » Cette même absence de « document probant » doit rendre extrêmement prudent le critique qui cherche à discerner, à propos du *Tartuffe*, l'attitude de Molière en face de la religion ; quelques lignes suffisent à M. Bray pour poser le problème et pour proposer une solution de bon sens. Il va sans dire qu'il écarte rapidement tout rapport entre *Amphitryon* et les naissantes amours du Roi et de M^me^ de Montespan, entre *George Dandin* et le crime perpétré en quelque manoir breton, entre Harpagon et le père de J.-B. Poquelin, entre Pourceaugnac et Molière, entre les *Amants magnifiques* et le scandale Mademoiselle-Lauzun, entre la cérémonie turque du *Bourgeois* et la consécration d'un évêque catholique... « Avouons notre ignorance », dit l'historien à propos de certaines difficultés des *Femmes Savantes* ; sachons-lui gré de cet aveu, garantie première d'une saine méthode. M. Bray a estimé avec raison que le premier devoir de l'historien était de passer au crible toutes les allégations antérieurement proposées, d'écarter ce qui ne reposait sur aucune preuve valable, de présenter comme possible ce qui n'était pas impossible, de ne garder enfin comme assuré que ce qui n'était pas contestable.

En ce qui concerne les sources de Molière, M. Bray se contente d'indications précises, mais extrêmement brèves. A propos de presque toutes les comédies, il pourrait écrire, comme il le fait pour le *Sicilien* (page 362), après avoir constaté que les érudits ont cherché en vain la source de cette comédie : « Au reste, cela ne veut pas dire qu'un jour ou l'autre on ne sera pas plus heureux. Mais en quoi aura-t-on avancé l'étude de cette pièce ? » C'est qu'aussi bien, réagissant, dans le cas particulier de Molière, contre la recherche éperdue des sources, M. Bray estime que cette enquête ne saurait toucher à l'essentiel. De notice en notice, on voit se préciser, sous la plume de l'historien, un visage de Molière dont les traits essentiels ne sont pas de ceux que puissent éclairer l'étude des sources livresques. Molière n'est pas *d'abord* un écrivain, encore bien moins un philosophe ; c'est un homme de théâtre qui organise toute la matière que peuvent lui fournir ses modèles littéraires, son observation ou les courants d'idées contemporains, sur le plan de l'effet dramatique. Situations, idées, caractères, mœurs, M. Bray

estime évidemment que ce ne sont là que les matériaux destinés à être mis en œuvre par le génie dramatique de l'homme de théâtre, avant tout soucieux des lois du genre, de ses nécessités techniques, psychologiques et esthétiques. Pour ne prendre qu'un exemple, notons une indication suggestive comme la comparaison de l'emploi que font du vers irrégulier Molière et La Fontaine : les différences sont expliquées par la nature propre des deux genres, lyrique, d'une part, ou narratif, et, de l'autre, dramatique.

Souhaitons qu'un jour prochain M. Bray puisse grouper et organiser en un ouvrage les faits et les vues qu'il a certainement tirés de son long commerce avec Molière. Nous ne doutons pas qu'ils n'orientent de la manière la plus efficace notre connaissance de ce grand homme [1].

PH. VAN TIEGHEM.

JOHN LOUGH, **Locke's Travels in France (1675-1679) as related in his Journals, Correspondance and other papers**, edited with an Introduction and Notes. Un vol. de LXVI-309 p., Cambridge University Press, 1953.

Cette excellente édition présente, dans le texte authentique du manuscrit original, le Journal de voyage rédigé par le philosophe anglais, John Locke, pendant son séjour en France, du 24 novembre 1675 au 8 mai 1679. On n'en connaissait jusqu'ici que les extraits publiés en 1829 par Lord King, *The Life of John Locke with Extracts from his Correspondence, Journals and Common-Place Books*, publication viciée par un grand nombre d'inexactitudes et dans laquelle un triage arbitraire des textes a souvent écarté des passages d'un grand intérêt. C'est uniquement pour certains passages philosophiques, plus fidèlement reproduits, qu'elle avait été complétée en 1936 par le volume de Robert I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay together with Excerpts from his Journals* (Oxford, Clarendon Press).

Pour préparer la présente édition, le professeur John Lough a utilisé le manuscrit autographe du Journal, qui se trouve depuis 1948 à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford (sauf pour le volume de l'année 1679, qui fait partie des manuscrits du British Museum) dans la vaste collection des papiers personnels de Locke, gardés jusqu'à cette date dans des archives privées où ils étaient restés inaccessibles. Des raisons d'ordre pratique ont conduit Mr. Lough à écarter certains passages (indications sur la température, observations médicales, références bibliques, listes des monnaies, poids et mesures de différents pays) dont l'omission allège le document publié sans rien lui enlever de vraiment significatif. Le volume de Mr. Lough ne contient pas non plus certaines indications du Journal qui doivent faire prochainement l'objet de publications séparées : les réflexions philosophiques que Locke a notées en signes sténographiques ont été déchiffrées par le professeur Von Leyden, de l'Université de Durham, qui en publiera le texte commenté ; d'autre part, Mr. Lough lui-même fera paraître, dans un prochain numéro de la revue britannique, *The Library*, les listes de livres et les notes de lectures que Locke a inscrites dans son Journal.

Tel qu'il nous est présenté, ce Journal de voyage de Locke constitue un document d'un très vif intérêt. On y voit comment le visiteur britannique a profité de son séjour en France pour nouer des relations avec plusieurs groupes d'érudits et de savants, auprès de qui ses deux principaux introducteurs ont été Nicolas Thoynard, lui-même très répandu dans les milieux scientifiques parisiens, et Henry Justel, dont les Conférences hebdomadaires réunissent alors un grand nombre d'intellectuels français et étrangers.

1. Depuis que ce compte rendu a été corrigé par M. Van Tieghem, M. Bray a de fait publié au Mercure de France un *Molière* qui sera prochainement analysé dans la *R. H. L. F. (N. D. L. R.)*.

Parmi ces fréquentations de Locke, on peut noter des médecins connus (Dodart, Gendron), des inventeurs (Butterfield, le Père Chérubin, Jean de Hautefeuille), des voyageurs (François Bernier, Melchisédec Thévenot), et divers représentants des sciences : le physicien Auzout, l'anatomiste Du Verney, des botanistes comme Magnol et Dodart, et les trois principaux astronomes de l'Observatoire de Paris : Cassini, Picard et Rœmer. Il serait intéressant de savoir si le futur auteur de l'*Essai sur l'entendement humain* a fréquenté aussi quelques philosophes français, mais sur ce point les indications du *Journal* sont très réduites : pendant son séjour à Paris, Locke se procure un exemplaire de la *Recherche de la Vérité*, mais rien ne donne à penser qu'il ait rencontré Malebranche ; à Montpellier, il fait la connaissance de Régis, mais il ne mentionne son nom qu'à propos d'une expérience de physique ; bien qu'il soit lié d'amitié avec Bernier à l'époque où celui-ci publie son *Abrégé de la philosophie de Gassendi* (1678), il ne fait allusion dans ses notes qu'aux voyages en Orient de son ami français. A cette époque, le visiteur britannique semble avoir été très réticent sur ses propres spéculations philosophiques ; elles sont complètement ignorées, même par un familier comme Thoynard, qui partage toutes ses autres curiosités d'esprit.

On trouve aussi dans le Journal de Locke un grand nombre d'observations sur divers aspects de la vie française. Au point de vue religieux, l'attention du voyageur s'oriente surtout vers les manifestations de la politique répressive de Louis XIV contre les Protestants qui précèdent alors la Révocation de l'Édit de Nantes : démolition de temples, exclusion des charges municipales à Montpellier, règlements restrictifs imposés aux Académies protestantes ; en face du catholicisme, qu'il exclura plus tard, comme l'athéisme, du bénéfice de la tolérance, son hostilité s'exprime surtout par des remarques sur l'opulence du haut clergé et par des réflexions railleuses contre les moines ou sur quelques aspects locaux de la piété populaire à propos du culte des saints et de la vénération des reliques.

Dans le domaine politique, Locke observe surtout, pendant son séjour dans le Midi, le déclin des autorités municipales et provinciales en face du gouvernement central représenté par les intendants. C'est sur la situation économique et financière que les observations sont les plus nombreuses. Dans le tableau évoqué par le Journal apparaissent certains aspects favorables, comme le succès des efforts de Colbert pour stimuler l'activité des provinces méridionales (construction du canal du Midi, prospérité des ports de Marseille et de Toulon, développement de l'industrie textile à Carcassonne), mais le plus souvent Locke note des signes inquiétants de stagnation et de déclin : mévente des vins et des produits agricoles, baisse du loyer des terres, fâcheuses répercussions du système fiscal, aussi défectueux pour la perception de la taille que pour celle des aides et gabelles, pénibles conditions de travail et niveau de vie misérable des paysans. Sur tous ces points, les remarques du voyageur dénotent une observation attentive et une sagace interprétation du spectacle qu'il a eu sous les yeux.

Dans l'ensemble, le Journal de Locke apporte une contribution intéressante à la biographie intellectuelle de l'auteur anglais en nous montrant ses relations avec les érudits et les savants français ; sur ce point, les renseignements fournis par le présent volume seront utilement complétés par la prochaine publication dans *The Library* des notes de lecture de Locke. D'autre part, ce Journal tient une place importante dans la série des tableaux de la vie française évoqués à différentes époques par des visiteurs britanniques. Assurément, cette importance est moindre que celle des voyages de Smollett et d'Arthur Young, au XVIII^e siècle, mais pour la période centrale du XVII^e siècle, entre les observations du Journal d'Evelyn en 1652 et le *Voyage to Paris in the Year 1698* de Martin Lister, c'est dans le Journal

de Locke que se trouve la plus ample et la plus notable contribution à la série des tableaux de la France vue par les Anglais.

Cette édition du Journal de Locke a été préparée avec un soin remarquable. On y trouve la reproduction fidèle d'un texte manuscrit souvent très difficile à lire et qui prend même un caractère cryptique dans certains passages où Locke s'est servi de signes sténographiques dont Mr. Lough a réussi à déchiffrer le sens ; des notes abondantes et précises éclairent les allusions du voyageur à une très grande variété de sujets ; l'index des noms et matières a été établi d'une manière très détaillée ; enfin une substantielle Introduction d'une cinquantaine de pages dégage nettement les champs d'observation de Locke et confronte les remarques du voyageur avec les données de l'histoire. On doit être reconnaissant à Mr. Lough de nous présenter ainsi l'intéressant Journal de voyage de Locke dans une édition d'une qualité exemplaire.

GABRIEL BONNO.

DANIEL MORNET, **Rousseau, l'homme et l'œuvre**. Un vol. in-16 de 187 pages. Paris, Connaissance des lettres, Boivin et Cie [1950].

Il ne faut pas dire que le temps ne fait rien à l'affaire. Ce fruit du temps, l'expérience d'une longue vie consacrée à l'étude d'une branche de la connaissance par un esprit vigoureux et droit, nous apprécions sa valeur de nourriture, nous goûtons sa saveur dans ce petit livre, nettement dessiné si plein. Quand on a longtemps travaillé le même champ, du grain des dernières récoltes on tire une farine exquise. La véritable maîtrise n'est pas celle de l'apprenti admis à présenter son chef-d'œuvre, c'est celle du maître qui, l'âge venu, produit encore.

M. Daniel Mornet se déclare fidèle à la méthode qu'il a reprise d'un Lanson et qu'il a précisée. Il ne s'élève pas expressément contre la mode nouvelle de l'étude esthétique, de la critique du style qui — en France, il est vrai, moins que dans les pays voisins — dispute à l'histoire des auteurs et des œuvres le domaine de la science littéraire. Mais il s'oppose à ces commentateurs pour qui Rousseau est l'enjeu d'une lutte de partisans, et plus directement à ceux qui, s'attachant à sonder les profondeurs de son âme contradictoire, tracent de lui des portraits qui ne se ressemblent pas. « Ainsi, écrit-il dans son Introduction, presque tous ceux qui ne s'en tiennent pas à des recherches documentaires et limitées ont *leur* Rousseau. Je résiste quant à moi à la tentation d'y ajouter le mien. Un de plus, quelle importance ? Je me réfugierai, une fois de plus, dans l'enceinte étroite, mais plus sûre de la critique historique objective. Elle est, je crois, parfaitement possible et elle est, aussi bien, nécessaire » (p. 6).

Cette déclaration de principes, la manière dont M. Mornet l'illustre dans son excellent « concentré » de Rousseau (« digest » serait inconvenant) va permettre aux spécialistes d'examiner à frais nouveaux la définition de l'histoire littéraire et de ses méthodes. La discussion à laquelle on aimerait une fois de plus se livrer ferait sauter le cadre d'un simple compte rendu. Bornons-nous à quelques indications. Pour ma part, j'élargirais cette « enceinte étroite » dans laquelle M. Mornet croit que nous enferme « la critique historique objective ». Il sait comme nous que l'objectivité de l'étude littéraire ne peut égaler celle vers laquelle tend, sans jamais l'atteindre, l'historien des faits politiques. Toute forme d'art ne peut être saisie que par un jugement de valeur. L'auteur de ce *Rousseau* fait preuve d'une raison très prudente, forme louable de l'objectivité, quand il « renonce à juger » l'affaire de l'Ermitage, la querelle de Jean-Jacques et des philosophes. Il conclut (c'est tout de même un jugement) que ce conflit de personnes était le choc inévitable de « deux systèmes... en apparence inconciliables » et que « dans

tous les cas Rousseau n'était pas l'homme des conciliations » (p. 47). Même sage circonspection au sujet de l'affaire avec Hume. Ce n'est pas « un complot savamment ourdi ». « En réalité, il s'agit d'une bataille, ouverte ou latente, entre deux camps » (p. 153).

Si objectif qu'il soit, un historien des lettres a une forme d'esprit qui le pousse dans certaines directions, lui propose des préférences. M. Mornet s'intéresse aux faits et aux idées plus visiblement qu'à la poésie et à l'art d'écrire. Et quand, pour ouvrir l'accès de *la Nouvelle Héloïse*, il a caractérisé et classé avec sa vaillance infatigable tous les romans du siècle, c'est à leur espèce c'est-à-dire à leurs sujets plus qu'à leur ton et à leur qualité artistique qu'il s'est attaché. Il nous offre ici un tableau clair et complet des idées de Rousseau, de la genèse et de l'influence de ses ouvrages. Mais la définition de ces idées devrait-elle empêcher, ne disons pas de les louer ou de les flétrir, mais de marquer leurs limites et ce qui leur manque pour être pleinement efficaces ? Une page sur la conception de « l'homme bon par sa nature », sur la place croissante qu'elle occupe dans le système de Rousseau, sur l'antinomie de cette idée avec une partie de ses théories sociales et politiques, éclairerait heureusement le tableau en un point central. Un exposé même sommaire de la pédagogie du précepteur d'*Émile* pourrait opposer à la nouveauté géniale de sa psychologie de l'enfance l'erreur fondamentale qu'il commet en n'apercevant pas que les petits sont possédés par l'amour filial et que, ouverts au sentiment religieux, il est déraisonnable d'attendre pour leur présenter la religion qu'ils soient en état de comprendre une démonstration rationnelle. — Mais M. Mornet aurait beau jeu à nous répondre par cette déclaration de son chapitre sur *Le Contrat social*, au sujet duquel il refuse de s'engager dans une subtile discussion : « Elle n'est pas nécessaire au dessein de cet ouvrage. Ce dessein est de faire connaître ce qu'il y a d'essentiel dans la vie et la pensée de Rousseau, tout ce qui ne peut être raisonnablement contesté ; sans chercher à résoudre les problèmes de détail ni même ceux qui peuvent être plus importants, mais dont la solution reste hasardeuse » (p. 101).

Pour l'explication de l'âme de Jean-Jacques et la caractéristique de son art, M. Mornet se montre donc plus réticent, beaucoup plus bref, que pour l'exposé de ses théories. En démontant le mécanisme délicat du caractère, en suivant les inflexions du style, il craindrait de franchir la clôture de cette « enceinte étroite » dont sa méthode historique ne veut pas sortir. A notre sens, l'étude d'un Rousseau ne devrait pas s'arrêter à cette barrière. Chez lui, l'enchanteur, le chanteur, n'est-il pas au moins égal au penseur ? Et, si cet élargissement psychologique, esthétique aussi, paraît vraiment étranger à la nature de l'histoire objective, cela manifesterait l'insuffisance de la méthode purement historique appliquée aux productions de l'esprit qui tiennent de la philosophie et de la morale, au sens large du terme, mais aussi de la poésie, c'est-à-dire de l'art. C'était certainement l'opinion de G. Lanson, et M. Mornet n'en est certes pas aussi éloigné que mes observations trop sommaires pourraient le donner à croire. La collection enrichie par son *Rousseau* imposait à l'auteur des limites qui l'empêchaient de pousser son examen dans tous les sens. Et ce qu'il donne de juste, d'instructif, sous une forme vive et frappante, ne permet pas de regretter ce qu'on aurait pu dire de plus.

PIERRE KOHLER.

JEAN GUÉHENNO, **Jean-Jacques, 1758-1778. Grandeur et misère d'un esprit.** Un vol. in-8° de 347 pages. Paris, Gallimard, 1952.

En cette dernière partie de sa grande vie de Rousseau, les qualités de M. Guéhenno s'affirment plus nettement encore peut-être que dans ses

premiers volumes [1]. Information solide et complète, sans surcharge d'érudition, connaissance sympathique des hommes, talent d'expression. L'auteur ne s'interdit pas de laisser parler son cœur, dans quelques interventions personnelles, d'un ton presque lyrique, mais qui demeurent distinctes du récit. Rien de la biographie romancée. On trouve ici non seulement l'esprit clairvoyant et juste, mais l'honnête homme. Le jugement psychologique de J. Guéhenno incline au jugement moral, nous ramenant aux siècles classiques où les psychologues portaient encore le nom de moralistes. Le singulier mélange d'orgueil et d'humilité, de franchise et de dissimulation du penseur persécuté pose à son biographe le problème de la sincérité, auquel il revient constamment. Il lui consacre une digression dans le chapitre intitulé *La sincérité difficile*. « Cher Jean-Jacques, voilà bien des ans déjà que nous vivons ensemble ! Que dirais-je à mon tour de ta manie ? Vais-je à mon tour te juger ? » Certes, il ne s'en prive pas : il est là pour ça... « Ce que j'ai appris justement en regardant de si près ta propre vie, c'est qu'on n'est jamais tout à fait vrai, quelque effort qu'on fasse, ni avec les autres, ni surtout avec soi-même » (p. 49-51). Lorsque, réfugié à l'île Saint-Pierre, Rousseau apprenait que Leurs Excellences de Berne l'expulsaient une seconde fois de leurs États, il priait instamment le bailli voisin d'être mis en prison, où il jouirait enfin « de tout le bonheur qu'il pouvait espérer de cette vie ». Son biographe de s'écrier : « L'inconsciente rouerie d'un tel texte défie la critique. Car enfin, s'il tenait absolument à être enfermé, rien n'était plus simple ; il n'avait qu'à attendre les gendarmes » (p. 180). Persuadé que *le Sentiment des citoyens*, ce pamphlet genevois qui publie pour la première fois l'abandon de ses enfants, part de la main du pasteur Vernes, quand Jean-Jacques ergote pour ne pas reconnaître qu'il a eu tort de soupçonner son ancien partisan, J. Guéhenno flétrit ses pages « hypocrites » et sa subtilité de « chicaneau ». Il n'est pas, on le voit, un casuiste relâché. Dans ce dernier volume, cependant, la pitié graduellement l'emporte sur la rigueur, devant les inconséquences et les petites lâchetés de l'homme qui, sur l'échelle sociale et sur celle des valeurs morales, n'avait jamais trouvé un équilibre sûr.

Toute la fin de la vie de Rousseau, après la publication de ses trois ouvrages capitaux, est dominée et déformée par la persécution. Décrété de prise de corps à Paris, à Genève, expulsé de Berne, harcelé par ses anciens amis les philosophes, Jean-Jacques est vraiment pourchassé. Dans quelle mesure la folie multiplie-t-elle l'égarement de cette victime effarée ? J. Guéhenno tient un juste compte de ce trouble mental, et le définit à sa manière, qui n'est pas celle d'un psychiatre. « Sa grandeur est de n'avoir pu supporter une police, une politique avec lesquelles d'autres rusaient. Il raisonnait, il exigeait par rapport à une liberté idéale, à un homme idéal et à tout ce qui lui est dû. Il était fou, cela est sûr, mais sa folie n'était encore que sa pensée saine exaltée par ses épreuves. Il n'y a pas deux hommes en Jean-Jacques, un écrivain puis un fou. Il faut, sous peine de ne pas le comprendre, intégrer sa folie à sa pensée » (p. 278). Et encore : « Était-il fou, était-il sage ? La folie touche à la raison, parfois l'achève et l'accomplit. Mettons qu'il y ait une plénitude de la conscience qui vous met à part de tous les autres hommes. Alors, ils décident que vous êtes fou, et vous-même ne pouvez pas, à tout instant, supporter cette terrible lumière » (p. 320).

J. Guéhenno ne croit décidément pas au complot des Encyclopédistes et de Hume. A propos de cette « affaire infernale », il écrit : « L'esprit de parti depuis deux siècles n'a pas cessé d'entretenir la légende de ce « complot »

1. Nous en avons brièvement rendu compte ici-même, 1952, p. 226. Le format plus grand (fâcheux, un ouvrage en plusieurs formats !) a permis au nouvel éditeur de resserrer en un volume les tomes III et IV annoncés primitivement. Soyons heureux que l'ouvrage complet ait paru, nonobstant la crise de l'édition.

que la seule imagination d'un homme malheureux a forgé. A regarder les faits de près, on n'arrive pas même à voir quel eût pu en être l'objet. L'attirer en Angleterre pour détruire sa réputation d'honnête homme ? Lui faire accepter une pension pour bien établir son ingratitude ? Je ne découvre rien pour moi qu'un épisode de l'éternelle comédie littéraire, que suffisent à expliquer l'amour-propre et la susceptibilité de ses divers acteurs, mais auquel l'importance des idées débattues et le caractère du principal personnage donnent, cette fois, une étonnante grandeur. Il n'y eut pas de complot, mais la comédie tourna au drame. Quel grand écrivain du XVIIIe siècle n'avait pas eu une meute de libellistes à ses trousses ? Mais il savait en rire, Jean-Jacques en était incapable » (p. 199).

Ce bon sens du biographe nous plaît. Mais convaincra-t-il ceux qu'ont émus la narration pathétique de H. Guillemin ? D'autres marqueront aussi d'un point d'interrogation les pages vigoureuses où J. Guéhenno s'élève contre les efforts de certains critiques d'aujourd'hui, catholiques surtout, « pour mettre en valeur le caractère profondément religieux, voire chrétien, de la pensée de Jean-Jacques » (p. 6, 123 et suiv.). Certes, « la religiosité n'est pas la religion ». La compagnie des pasteurs de Genève, comme l'archevêque de Paris, repoussa de haut la *Profession de foi.* Mais, si le vicaire savoyard se situe bien en deçà du protestantisme le plus libéral, est-il juste de ne pas reconnaître dans la foi très ardente de Rousseau quelques traits essentiels d'une religion positive ? — Pour la persécution judiciaire, J. Guéhenno ne met pas en doute qu'elle ait pesé douloureusement sur le condamné presque jusqu'à la fin de son épreuve terrestre. Il a raison de rappeler que le ressort du Parlement de Paris est resté, pour le décrété de 1762, un terrain brûlant. On se demande seulement si le prince de Conti n'a pas augmenté la terreur du persécuté par un excès de prudence, surtout avant son retour à Paris en 1770, et s'il n'a pas été pour son protégé un de ces « consolateurs fâcheux » qui entouraient Job dans l'adversité [1].

Ces réserves légères ne portent que sur des questions de nuances. Que les couleurs fondamentales de la mouvante peinture d'un être aussi contestable parce que contradictoire et mal équilibré échappent à la critique, cela prouve la rare qualité de cet ouvrage. Le *Jean-Jacques* de J. Guéhenno va remplacer, pour la génération qui vient, ceux de Ducros, de Faguet, d'autres encores, que le temps a marqués.

PIERRE KOHLER.

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, tome XXXII (1950-1952). Un vol. in-8° de 267 pages. Genève, A. Jullien, éditeur.

Dans les *Annales*, le rousseauiste convaincu se plaît à consulter en premier lieu la bibliographie. Plusieurs compte rendus des ouvrages parus ces dernières années valent par le discernement du critique autant que par l'importance de l'objet. Mais voici les principaux articles qui forment le corps du recueil. — M. Robert Derathé passe en revue les *Réfutations du Contrat social au XVIIIe siècle.* L'auteur de *J.-J. Rousseau et la science politique de son temps* (le présent volume relève le mérite de cet ouvrage) constate que la politique de Rousseau a fait peu de bruit avant la Révolution. Le *Contrat*, néanmoins, ne passa pas inaperçu. D'abord il fit sensation à Genève. M. Derathé estime que l'*Examen du Contrat social* de Pierre Naville (paru en 1933 dans les *Annales*) n'est qu'un écho affaibli des pénétrantes *Conclusions* du procureur-général J.-R. Tronchin (publiées en 1850). Ces Ge-

1. Voir à ce sujet l'article de Mme H. de Saussure dans le récent tome des *Annales Rousseau*, dont nous rendons compte, d'autre part, notamment les notes des pages 137-139.

nevois ont aperçu dans la théorie politique du Citoyen des périls pour la stabilité de la république, alors que les critiques français de son temps ont plutôt dénoncé dans ses vues ce qui menaçait les monarchies soutenues par la tradition de l'Église. Mais quelques-uns ont compris la nouveauté de sa théorie du contrat. Et l'un au moins, Élie Luzac, a montré avec un ferme bon sens (c'est notre sentiment, non, semble-t-il, celui de M. Derathé) quelle chimère c'était de prétendre sauvegarder la pleine liberté de chaque citoyen en le soumettant tout entier à la volonté générale. — M. Émile Gaillard retrace minutieusement le séjour de *J.-J. Rousseau à Turin.* Cet officier français, mort récemment, connaissait parfaitement, pour y avoir passé sa jeunesse, la capitale du Piémont. Il y a découvert patiemment des documents qui permettent de préciser et rectifier les dates et la vie du jeune protégé de Mme de Warens à Turin, d'avril 1728 à septembre 1729. L'énigmatique figure de la comtesse de Vercellis sort enfin d'une ombre douteuse. La société turinoise du début du XVIIIe ressemble à celle des villes de France du même temps, mais s'en distingue naturellement par certaine couleur italienne. Les recherches fort bien conduites d'É. Gaillard font revivre ce milieu peu connu en deçà des monts, mais ont plus de prix pour l'histoire des mœurs que pour la connaissance de Rousseau. Si la critique ne s'attachait qu'à son œuvre et à son caractère, la bibliothèque rousseauiste serait réduite des trois quarts. Mais on se plaît, par une faiblesse sans péril, à tourner autour des grands sujets.

Mme Hermine de Saussure veut contribuer à une plus juste appréciation de Jean-Jacques en modifiant un point de sa biographie, comme l'indique le titre de son article, *Une légende pernicieuse, la fuite de Trye.* On a mal daté et interprété une lettre du malheureux, réfugié dans un château du prince de Conti en 1767-1768, et c'est à tort qu'on a cru qu'il s'est enfui en adressant à son hôte des reproches insolents. La démonstration peut nous convaincre. Cette étude, en outre, nous engage opportunément à nous demander si le craintif Conti n'a pas exagéré la menace policière suspendue sur la tête du condamné de 1762. Mme de Saussure, toutefois, n'exagère-t-elle pas la portée de sa découverte en concluant que le persécuté était incapable d'une « conduite incohérente, ingrate et insolente » ? La fuite de Trye, si elle avait eu lieu, ne serait qu'une bizarrerie jointe à d'autres qui sont avérées. Et l'on ne peut soutenir que jusqu'aujourd'hui la figure du Citoyen ait été noircie autant « par les maladresses de ses amis que par les calomnies de ses ennemis ». — *Le Rôle de d'Alembert dans la querelle Rousseau-Hume* est d'un homme arrivé qui craignait de se compromettre, mais que la prudence ne poussait pas à la bienveillance. M. L.-A. Boiteux trouve des preuves nouvelles de cette conduite perfide, agressive à couvert, dans des textes inédits, dont il n'indique du reste pas la provenance. — Avec la pénétration d'un psychologue, M. François Bouchardy élucide *Une définition de la conscience par J.-J. Rousseau.* Psychique et morale, la conscience n'est pas un jugement, elle est un sentiment, une disposition intuitive. On sait cependant comme, chez le penseur de Genève, il est difficile de séparer absolument « la voix intérieure » des manifestations rationnelles de l'esprit. — Un obscur homme de lettres, Antoine Bret, a laissé, dans des *Variétés* manuscrites, quelques *Anecdotes inédites sur J.-J. Rousseau*, son contemporain, que nous livre M. A. C. Keys. — Des contributions de Mme Ambri-Berselli, de MM. Marcel Françon et Fernand Aubert, s'attachent à des points particuliers. — En somme, aucun article ne domine de haut ce volume, mais son ensemble, d'une bonne tenue, n'est pas indigne de la longue lignée des *Annales.*

Pierre Kohler.

PIERRE MESNARD, **Le cas Diderot.** Un vol. in-16 jésus de 242 pages. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1952.

« Le but de la présente étude, écrit M. Mesnard, n'est pas d'introduire imprudemment le philosophe dans les domaines réservés à un humanisme moins guindé que le sien, mais de provoquer à bon escient le zèle curieux de ses aimables collègues et d'en appeler du littéraire improvisé au littéraire objectif, c'est-à-dire en possession de l'instrument caractérologique » (p. 49).

Ce livre marque l'entrée de la caractérologie dans les études littéraires ; plus exactement l'offensive. M. Mesnard, professeur de philosophie à l'Université d'Alger et auteur d'ouvrages extrêmement variés, pratique la caractérologie militante. Il se présente moins en allié qu'en occupant. On peut le regretter, et il ne trouvera pas mauvais de provoquer non seulement « le zèle », mais aussi l'humeur d'un « littéraire improvisé » qui ne cache pas l'intérêt qu'a excité chez lui cet art déguisé en science.

J'ai eu l'occasion d'exprimer l'espoir soulevé chez une partie de ceux qui s'intéressent aux études littéraires par la publication, en 1945, du *Traité de caractérologie* de M. Le Senne [1]. Une telle discipline permettait, en effet, de rendre, au départ, à l'individu, ce que l'histoire lui retirait au profit d'abstractions ultérieures. L'éminent moraliste insinuait, et il était difficile de ne pas voir, l'avantage que les études littéraires gagneraient à une analyse fondée du caractère de leurs auteurs. Mais il ajoutait cet apaisement de stricte justice : « La caractérologie peut rendre la critique littéraire plus sûre. Elle ne saurait, et cela n'est pas dire, la remplacer » (p. 599).

Que fait M. Mesnard ? Sur les cinquante pages de son introduction, il en consacre une vingtaine à une prétendue revue des méthodes littéraires et le reste à l'histoire et aux méthodes de la caractérologie ; ce préambule est superflu ou insuffisant et la fin présente, au lieu d'une conclusion cruellement déficiente, un *Rappel sous forme de thèses des principales propositions énoncées dans ce volume* :

1. L'histoire littéraire n'a pas su jusqu'ici trouver une méthode lui permettant de relier une œuvre à son auteur, ni celui-ci à son époque.

2. La classification la meilleure a été fournie à partir de l'idée de génération littéraire..., etc.

Ce n'est certes pas la voie de la conciliation, et il y aurait beaucoup à dire pour rendre la discussion féconde, ou seulement sérieuse. Par exemple, la génération est un indice intéressant, au milieu d'autres ; mais elle n'a qu'une valeur d'information limitée ; il y a génération d'âge, génération de création et génération de publication ; elles ne coïncident pas toujours (Stendhal, Rimbaud...). L'examen du caractère vient utilement rectifier ce que de telles vues peuvent avoir d'arbitraire ou de systématique, et il va de soi qu'il est préliminaire à toute étude d'un écrivain : mais ce ne doit pas être pour tendre à son tour vers une systématisation extrême et exclusive. La classification de M. Le Senne en huit types élémentaires ne pouvait prétendre qu'à éclairer le réel sans le recouvrir ; elle était déjà profitable à l'étude de caractères aussi marqués que Stendhal, Rousseau, par exemple.

C'est sans doute un dessein louable de multiplier les catégories par le moyen des *para-quoi* pour rendre compte au maximum de la multiplicité nuancée et inconstante du réel. Mais cette ambition aboutit à un compartimentage où le réel tend à se bloquer au lieu de circuler librement. Rattacher un caractère d'écrivain à l'une de ces cases revient encore à expliquer

1. *Revue d'Histoire de la Philosophie...*, octobre-décembre 1946, *Du Caractère au Génie littéraire.*

ce qui échappe le plus aux classifications par ce qui s'y soumet, l'individu par le commun : c'est un défaut contre lequel M. Mornet nous avait mis en garde dans l'application de la méthode historique aux écrivains du demi-siècle classique en France. Prenant à part l'homme « habitué à la caractérologie », M. Mesnard attribue à Voltaire « un caractère du type 391 », qui « permet tout de suite de comprendre la différence... avec les 464 de Mme de Sévigné » (p. 41, voir aussi p. 113) : est-ce là le « principe psychologique qui ait une valeur typique et qui exprime néanmoins toute l'unité de l'inspiration créatrice », qui « rend compte du jaillissement de l'œuvre » et l'avenir promis, à la limite, aux études littéraires ? Elles inspiraient assez l'ennui sans s'ajouter ce ridicule. L'excès de confiance en son instrument provoque la défiance. Le caractère explique le choix des thèmes lyriques (p. 49), il est le « centre normal de diffusion d'un genre littéraire donné » (p. 48) : ainsi les sentimentaux paranerveux sont auteurs de journaux intimes ; que sont-ils devenus au XVIIe siècle ? Nous le demanderons vainement à Mlle Leleu ; la réponse appartient, je crains, à l'histoire. Parcourons (p. 41) l'étonnante gamme des sanguins, *vifs*, *secs* ou *lents* : quelle valeur morale attribuer à la catégorie des *sanguins polygraphes* (Fontenelle)? Est-ce un caractère, ou l'auteur ne s'hypnotise-t-il pas sur un modèle pour lequel il crée une classe ? Le cercle vicieux est le risque de ce va-et-vient du général au particulier, qui nous attache à des caractères moins exemplaires qu'exceptionnels.

On est d'ailleurs surpris qu'un caractérologue averti soit aussi peu objectif. Si je ne me trompe, M. Mesnard serait du type colérique, car il montre une préférence marquée pour ce caractère et bien de la sévérité pour les sanguins (Voltaire et d'Alembert) et les sentimentaux (Rousseau), dans son traitement des chocs et antipathies de leurs caractères (p. 142-144). Et quelle verve dans l'exposition ! On nous a rarement présenté récit aussi « animé » de la bataille de l'Encyclopédie, où la prédilection pour les métaphores empruntées au « noble art » (rounds, coup droit, etc.) est sans doute un indice caractérologique concordant. Le sujet est certes bien choisi : le cœur du problème Diderot est dans les contradictions de son caractère et de son comportement, son goût d'une morale et le désordre de sa conduite, son matérialisme doctrinaire et sa sensibilité débordante. Cependant ne voit-on pas, de même, chez le sentimental Rousseau, un rationaliste entêté faisant ménage avec un enthousiaste émotif ? L'histoire des idées fournit aussi son explication. M. Mesnard y voit un effet de l'évolution caractérologique des temps, selon laquelle un caractère a tendance à s'affirmer et dominer pendant une certaine période, en réaction contre celui de la période précédente. Il est permis de se borner à une constatation de ces phénomènes parallèles, sans y introduire une causalité réciproque.

Cela dit, les pages sur l'évolution de la sensibilité de Diderot, la « maturation » de son caractère, l'accroissement de sa « secondarité » et la disposition en lui d'une « conscience divisée » sont pleines d'intérêt (p. 176-188). D'ingénieuses lumières sont projetées sur le *Paradoxe* et *Le Neveu de Rameau* (critique du caractère « amorphe », qui aurait été une tentation offerte à Diderot) dans les pages 199-201. En passant, on s'étonne de cette explication donnée à l'incapacité de Diderot dans l'art de créer de vrais personnages : « La loi de la création propre au colérique commande en effet cette faiblesse de projection (p. 206) ». C'est vrai de Hugo. Mais Balzac, Dumas père ne sont-ils pas des colériques ? Dès que la question se pose d'expliquer cette évolution psychologique de Diderot en 1758-1759, M. Mesnard nous renvoie à la biographie : « La liaison avec Sophie Volland, la mort de Didier Diderot et l'inévitable crise d'âge ont uni leurs effets pour attaquer fortement la primarité explosive qui constituait jusqu'alors le trait le plus saillant de ce caractère, et pour la remplacer par une sensibilité beaucoup plus

tempérée, pleine de douceur et de bonhomie, qui donne un charme nouveau à la figure du philosophe » (p. 163). Une bonne fin sur la vieillesse équilibrée de Denis. On regrette l'absence d'une conclusion qui ferait le bilan de ces « découvertes ».

Que nous apprend, au total, ce livre ? Rien ou presque que nous n'ayons déjà su. Il confirme par les données caractérologiques les analyses psychologiques des livres de et sur Diderot. « Il n'y a, en effet, rien à changer dans la description psychologique que MM. Billy et Mornet donnent de l'auteur du *Neveu de Rameau* : mais le terme de colérique faciliterait l'intuition de cette personnalité... » C'est une concession bien facile, et nous l'avons déjà faite. Mais nous sommes en droit d'attendre davantage. Pourquoi le colérique Diderot a-t-il évolué, quand Hugo ou Balzac, autres colériques dont l'un au moins a largement dépassé les cinquante ans, sont demeurés jusqu'à la fin des colériques authentiques ? Si la primarité s'affaiblit chez Diderot, son caractère se dégrade en passionné : il n'en est rien dit. C'est sans doute que son émotivité décroît en même temps : devons-nous croire qu'il vire au flegmatique ? A ce propos, M. Pommier a écrit : « Montaigne, Locke, Bayle, c'est bien la lignée spirituelle de Diderot. » Soit trois flegmatiques ; Shaftesbury, qu'étudie M. Mesnard, fait le quatrième ; quelle est la raison caractérologique de cet attrait, et de la coïncidence d'idées et de conceptions de vie aussi différentes ? Et si, finalement, Diderot a eu la « tentation de l'amorphe », il n'est vraiment pas de tempérament en lequel un autre ne puisse se transformer par altérations successives ? Le sentimental Rousseau se disait aussi « caméléon », mais cette inconstance est attachée à ce type de caractère, non au colérique ? En somme, nous demandons à la caractérologie une exigence analogue à celle que nous sommes habitués à pratiquer. C'est à qui des caractérologues nous promettra « la sûreté », et jamais je ne me suis senti en terrain plus mouvant. Ils sauront, en tout cas, expliquer comment un sentimental parapassionné, ou est-ce un sanguin parasentimental, ne pouvait se satisfaire pleinement de la psychographie d'un colérique par un autre colérique.

J.-B. Barrère.

Jules C. Alciatore, **Stendhal et Helvétius. Les sources de la philosophie de Stendhal.** Un vol. in-8° de 301 pages. Genève, Droz ; Lille, Giard, 1952.

M Alciatore s'est assigné une tâche éminemment utile : préciser l'influence des sensualistes et des idéologues sur la pensée stendhalienne. Il nous a déjà donné de solides articles sur la dette de Beyle envers Lancelin, Pinel, Tracy. Maintenant, reprenant une thèse soutenue dès 1938 à l'Université de Chicago, il publie un volume important où sont examinés les rapports de Stendhal avec la philosophie d'Helvétius.

Le sujet avait été abordé avec lucidité, mais rapidement, par H. Delacroix, dans la *Psychologie de Stendhal*, qui date de 1918. M. Alciatore a voulu reprendre la question en s'aidant des documents aujourd'hui disponibles et en confrontant minutieusement les textes des deux écrivains.

Dans la première partie du livre : *Formation des idées* (1802-1814), il adopte l'ordre chronologique et distingue plusieurs phases d'influence. Ne s'attardant pas à spéculer sur d'hypothétiques contacts qui ont pu avoir lieu avant 1802, il estime que la première lecture sérieuse d'Helvétius par Beyle, se situe très vraisemblablement à la fin de cette année-là. Ce qui est tout à fait certain, c'est que le jeune homme, au début de 1803, se met à méditer les leçons du philosophe et que, pendant plusieurs mois, il ne cesse de le consulter. En 1804, il continue à s'intéresser aux idées exprimées dans l'*Esprit* et dans l'*Homme* ; mais il perd son enthousiasme de l'année

précédente et il lui arrive même de prononcer sur Helvétius des paroles assez sévères. Pourtant il lui redonne bientôt toute son estime, et M. Alciatore constate de nouveaux et importants contacts pendant le premier trimestre de 1805 ; puis de juillet 1805 à mars 1806, et de mars à juin 1807 ; enfin, de 1810 à la fin de 1813. Tout au long de cette première partie, on trouve de très intéressantes études de sources. Un grand nombre de réflexions, d'observations contenues dans les écrits datant de cette époque, principalement dans les *Pensées* (cf., par exemple, *Stendhal et Helvétius*, p. 10-11, 27, 36-37, 46-47, 86-87-88) et dans la *Correspondance* (cf., *ibid.*, p. 14, 82-83) sont l'écho, même si Beyle ne nous en avertit pas, d'un chapitre, d'un développement de l'*Esprit* ou de l'*Homme*. Beyle, en outre, a directement emprunté à ces deux ouvrages des maximes et des définitions (cf., notamment, *ibid.*, p. 13, 28-29, 34, 58, 85, et les pages 292 à 296 qui donnent, en appendice, un fragment tiré du Manuscrit de Grenoble, et intitulé : « Quelques articles du dictionnaire qu'il faut se faire pour entendre soi et les autres »), des expressions (« poète-sculpteur », p. 32 ; « postéromanie », p. 50 ; « estime sentie », p. 96 ; « estime sur parole », p. 96 et 115), des allégories et des exemples (p. 63-64, 85, 91).

Dans la seconde partie du livre : *Application de la doctrine* (1814-1830), M. Alciatore, renonçant au plan chronologique, adopte un ordre logique et montre que les idées psychologiques, morales, religieuses, sociologiques et esthétiques inculquées au jeune Beyle par les traités d'Helvétius se retrouvent chez Stendhal écrivain. Il ne se borne pas à étudier des questions générales telles que le sensualisme, le principe d'utilité, l'influence des lois ; comme dans la partie précédente, il pousse son analyse jusque dans le plus grand détail. Il parvient ainsi à nous convaincre de l'importance de la dette de Stendhal, non seulement quand il parle du critique, du voyageur ou de l'auteur de l'*Amour*, mais quand il examine *Armance*, *le Rouge et le Noir*. Pourquoi, par exemple, Octave de Malivert et Julien Sorel sont-ils recherchés ou aimés par des êtres, hommes ou femmes, doués d'une intelligence distinguée, et haïs par les esprits vulgaires ? Pourquoi l'écrivain a-t-il donné au caractère d'Octave et de Julien quelque chose de sombre, et d'effrayant parfois ? Pourquoi a-t-il imaginé que M^me^ de Rênal, M^lle^ de la Mole et la maréchale de Fervaques souffraient, plus ou moins consciemment, de la monotonie de leur existence, avant de rencontrer Julien ? M. Alciatore en donne une ingénieuse explication, en montrant que Stendhal avait fait siennes les idées d'Helvétius sur les causes de la sympathie (p. 152 à 156), sur le sublime (p. 235-236), sur l'ennui (p. 243 à 245). On pourrait citer un grand nombre d'autres études aussi réussies.

Pourtant M. Alciatore ne parvient pas à nous convaincre toujours. Certains rapprochements entre Stendhal et Helvétius paraissent quelque peu forcés et arbitraires. Quand on lit dans la *Vie de Napoléon* : « Il resta plusieurs mois à Paris, sans emploi et sans argent. Ce fut alors qu'il se lia avec le célèbre Talma, qui commençait aussi sa carrière, et qui lui donnait des billets de spectacle quand il pouvait en obtenir », doit-on vraiment invoquer Helvétius (p. 152) ? Si dans *le Rouge et le Noir*, l'abbé Chas-Bernard, au moment où il prépare la Fête-Dieu, redoute fort les voleurs, faut-il mettre en cause l'assertion de l'*Homme* que la moralité dépend des lois, non de la religion (p. 185) ? Pourquoi tenir tant à faire intervenir l'*Esprit* et sa philosophie de l'intérêt lorsque, pour montrer dans l'*Histoire de la Peinture* que tout est relatif, Stendhal emprunte à Voltaire l'apologue de l'herbe et du mouton (p. 260-261) ? Quelquefois on aimerait plus de précision, de nuances dans les affirmations. Lisant dans les *Pensées* : « Mœurs égale lois plus climat », l'auteur de *Stendhal et Helvétius* assure (p. 39) : « C'est encore à Helvétius que Beyle emprunte l'idée que le climat influe sur les mœurs, car il dira un peu plus tard : « Il résulte du dernier alinéa, *Homme*,

p. 267, 1er volume, que le climat influe sur les mœurs ». Mais la note de Beyle signifie très probablement : « Helvétius, lui-même, admet l'influence de la température, tout au moins sur les mœurs ». Le jeune homme n'aurait certainement pas fixé son attention sur une concession faite incidemment et à regret par Helvétius aux partisans de la théorie des climats, s'il n'avait pas déjà, auparavant, cru au pouvoir des causes physiques. De même, il est difficile d'admettre le point de vue adopté page 73 : M. Alciatore soutient qu'en 1803, Stendhal partage tout à fait l'opinion d'Helvétius sur les passions, qu'il explique leur diversité chez les peuples et chez les individus, essentiellement par la diversité des législations et des éducations. C'est tenir peu de compte d'un texte (résumé, d'ailleurs, en note, page 70 par M. Alciatore), qui comporte ces phrases : « Soit une passion = *a*, un climat = *c*, une législation = *l*. Chaque passion, pour être exprimée exactement, devra être écrite *acl* » (*Pensées*, I, p. 172-173). Il est évident que, sur ce point, la pensée de Beyle, dès 1803, ne coïncide qu'à moitié avec celle d'Helvétius[1]. S'il fallait souligner, comme l'a fait M. Alciatore (p. 39-40, p. 59), que l'idée de la relativité du goût suivant les régimes et les époques se trouve dans l'*Esprit*, il aurait été bon, sans doute, de remarquer que cette idée, Stendhal ne l'a vraisemblablement pas empruntée au seul Helvétius. Les hommes de la République ont eu la conviction que les bouleversements politiques allaient déterminer l'apparition d'un monde entièrement nouveau et, par conséquent, d'une littérature nouvelle (cf. Arbelet) ; et la *Littérature* de Mme de Staël (ouvrage d'ailleurs lu par Stendhal, en 1803) a développé et présenté éloquemment des thèses qui étaient déjà familières à de nombreux esprits avant 1800, Par ailleurs, Helvétius est-il spécialement responsable des traits dirigés dans *le Rouge et le Noir* contre l'obscurantisme et l'avidité de l'Église (p. 184 et 186-187) ? Lecteurs ou non du philosophe, les libres penseurs, les libéraux ne se faisaient pas faute, en 1830, et depuis longtemps, de lancer de telles attaques contre leur ennemie. Visiblement, l'auteur de *Stendhal et Helvétius* n'a pas toujours suffisamment résisté au penchant — naturel, étant donné le sujet — qui le portait à exagérer quelque peu l'influence de l'*Esprit* et de l'*Homme* sur Beyle. Peut-être serait-il parvenu à des formules plus justes, moins tendancieuses, s'il avait parfois moins isolé la pensée stendhalienne du milieu, du contexte historiques.

On s'étonne que M. Alciatore ait renoncé à mener son enquête jusqu'à son terme naturel, et qu'il ne nous parle pas des écrits postérieurs à 1830. Nous retiendrons l'affirmation : « Les œuvres publiées après 1830 n'offrent rien d'absolument neuf en ce qui concerne la dette de Stendhal envers Helvétius » (p. IV) ; mais nous continuerons à nous demander si l'auteur de la *Chartreuse* était aussi imbu des leçons d'Helvétius que l'auteur du *Rouge*.

Pour en terminer avec les remarques critiques, signalons que le livre est d'une lecture ingrate. Le plan, si net quand on le considère dans l'ensemble, se révèle moins heureux dans le détail. Du moment que, pour le long chapitre : *Premiers contacts*, consacré presque entièrement à l'année 1803, M. Alciatore adopte l'ordre chronologique, on s'attend à ce qu'il mette en évidence, avec force, d'importantes évolutions dans l'influence qu'Helvétius a exercée sur Stendhal cette année-là. Au lieu de cela, on ne trouve guère (pendant soixante-quatre pages), qu'une accumulation d'études relatives aux sujets les plus divers. Le lecteur est fatigué, dérouté. D'autre part, l'ouvrage serait certainement plus agréable à lire, plus facile à consulter, et possèderait une plus grande force démonstrative, si l'auteur s'était plus strictement tenu à l'essentiel pour les citations, si d'ordinaire il avait usé

1. Non seulement Beyle avait reçu en prix les *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, de Dubos, mais la théorie des climats, comme l'a remarqué P. Arbelet, tendait à devenir un lieu commun à la fin du XVIIIe siècle.

de transitions plus naturelles, mieux enchaîné ses idées, et évité de briser parfois ses développements par des observations parasites (on voit mal, par exemple, ce que prouve le paragraphe constatant, p. 154, que Mme de Rênal et Mme Derville ne sont pas toujours capables de suivre la pensée de Julien).

Telle qu'elle est, l'étude de M. Alciatore mérite d'être attentivement lue et méditée par tous ceux qui s'intéressent non seulement à Stendhal, mais aux rapports des écrivains avec la philosophie. Elle prouve nettement que l'influence exercée par Helvétius sur Stendhal a été plus grande qu'on ne le soupçonnait jusqu'ici : elle apporte des révélations curieuses sur l'application, le zèle avec lesquels le jeune Beyle s'est pénétré des leçons contenues dans l'*Esprit* et dans l'*Homme*, et elle fait connaître la source exacte de nombreux passages, de plusieurs aspects de l'œuvre stendhalienne.

Moïse Le Yaouanc.

Oscar A. Haac, **Les Principes inspirateurs de Michelet, sensibilité et philosophie de l'histoire**. New Haven, Yale University Press et Paris, P. U. F., 1951. Un vol. in-8° de viii-244 pages.

M. Haac, dans son ouvrage de solide documentation, et d'une pénétrante analyse, a voulu retracer la genèse philosophique de l'œuvre de Michelet, en la fondant de façon systématique sur un certain nombre de « principes inspirateurs ».

On ne peut nier ces directives de la pensée de Michelet : Sens de la justice sociale, Foi révolutionnaire, Respect admiratif du Peuple, Amour de la Patrie, s'orientant assez volontiers vers la conception d'une vaste société universelle, Culte de la Liberté (de pensée, avant tout), Établissement de l'Avenir par l'action. Et par dessus tout, un spiritualisme fervent, qui procède peut-être de son âme romantique, mais aussi besoin profond d'un homme, qui, bien qu'anticlérical, garda toujours une sorte de sens religieux, dans la mesure où « croire » (non pas seulement en Dieu, mais en tout) était pour lui la conséquence nécessaire d'une sensibilité très vive.

De tout cela, M. Haac fait une synthèse sévère et judicieuse, et les conclusions auxquelles il aboutit ne manquent pas d'objectivité. N'est-il pas juste de remarquer que l'influence jacobine de sa famille, comme la misère de son enfance, ont développé en lui le sens de la grande justice sociale ? Que la foi révolutionnaire fut pour Michelet un procédé suffisant d'interprétation historique (comme l'était chez un Bossuet la conviction chrétienne). — Que son spiritualisme ne fut lié ni à ses opinions politiques, ni à ses aspirations sociales, ni même au dogme ; que, de plus en plus adaptée à un rationalisme croissant, cette « foi » fut pour lui un moyen de s'évader d'une vie qui n'était pas gaie pour lui. Toutefois, le livre, à mon sens, ne souligne pas assez que ce « mysticisme » de Michelet se fondait moins sur la croyance en un Dieu mystérieux que sur l'amour de la Vie universelle, de la grande Nature, de tout ce qui est émanation concrète de l'idée divine.

M. Haac, en ce qui concerne l'amour du Peuple, a précisé de façon originale, que ce ne fut peut-être chez Michelet qu'un sentiment de commande ; que l'historien, prolétaire d'origine, mais aristocrate de pensée, s'était, par son intellectualisme supérieur, aliéné les masses. Je ne pense pas cependant avec M. Haac que Michelet ait systématiquement (et un peu puérilement) cherché « par ses affirmations démocratiques, à combler le fossé qui le séparait de ses frères. »

Plus juste semble la conception que l'auteur reconnaît comme un des principes inspirateurs de Michelet, à savoir que l'historien ne manifesta pas son amour du Peuple sous le couvert de platoniques hyperboles, mais entendait vraiment le préparer à sa grande mission de l'Avenir, par la culture de l'enseignement éducateur. Ce fut là une des marottes de Michelet,

qui ne voyait pas, dans le Peuple, la masse (qui la méprisait même un peu), mais bien plutôt la Famille, garantie de l'Avenir, en tant que cellule sociale.

M. Haac a donné de la « résurrection intégrale » du passé une interprétation ingénieuse, sans être tout à fait certaine : « Elle implique la coordination de tous les principes inspirateurs, elle est leur application au passé. » — S'il y a du vrai dans cette explication, on doit se garder d'y chercher toute la portée de « la résurrection intégrale ». D'abord parce qu'à l'époque des ouvrages historiques, et notamment du Moyen Age, où cette résurrection s'exprime dans toute son ampleur, Michelet n'est pas encore arrivé à la nette — surtout à la complète — notion de *tous* les principes inspirateurs.

Et puis, quand on connaît l'indépendance jalouse de Michelet en matière de pensée, on n'est pas absolument certain qu'il fût disposé à accorder aux systèmes et aux philosophies une adhésion assez complaisante pour accepter des principes susceptibles de dicter ou de modifier ses jugements historiques.

M. Haac n'a pas manqué d'ailleurs de signaler à plusieurs reprises les hésitations, les revirements, les fluctuations qui, au cours des années, se sont produites dans la pensée de l'écrivain.

La raison en est peut-être que Michelet obéit avant tout à une loi impérieuse, celle de son instinct et de sa sensation, bien plus qu'à la fascination d'un raisonnement philosophique. C'est ce que reconnaît M. Haac quand il constate que Michelet « ne poussa pas très loin son analyse philosophique et, après quelque temps, ses principes inspirateurs le conduisirent vers la pensée sociale plutôt que philosophique. »

Ne serait-ce pas, après tout, parce que la pensée sociale est surtout affaire de sensibilité pour Michelet ?

Peut-être devons-nous en croire Michelet lui-même lorsqu'il se vantait, avec quelque orgueil : « Personne ne m'a influencé depuis ma naissance. Je suis essentiellement solitaire. » Il se connaissait assez bien.

LUCIEN REFORT.

JEAN-BERTRAND BARRÈRE, **La Fantaisie de Victor Hugo**, t. III, **Thèmes et motifs**. Un vol. in-8° de XVII-288 pages. Paris, José Corti, 1950.

Une part de l'œuvre de Victor Hugo vient des dictionnaires. Et il est naturel qu'elle y retourne. C'étaient déjà des dictionnaires de ses images ou de ses métaphores qu'avaient tentés Georges Duval [1] et réalisés si solidement Edmond Huguet [2] ; c'en était un, à quelques égards, que le classement proposé par André Joussain sous le titre de *L'esthétique de Victor Hugo* (1920) ; c'était un dictionnaire psychanalytique ou une méthodique clef des songes qu'avait dressés le docteur Charles Baudouin [3]. M. Jean-

1. *Dictionnaire des métaphores de Victor Hugo*, avec une préface de François Coppée, Paris, Piaget, 1888. On se souvient sans doute que Brunetière, consacrant un article à ce volume, l'a, en quelques pages, enrichi d'un grand nombre de faits et d'observations auxquels Georges Duval ni François Coppée n'avaient songé. Il est bon, aujourd'hui encore, de se reporter à cet article (*Revue des Deux Mondes*, 1888 ; *Nouvelles questions de critique*, 1890). On y trouve une théorie du don verbal du poète qui « réintègre les mots dans leur plus ancienne acception étymologique », — n'est-ce pas ce qu'un autre poète appelle prêter un sens plus pur aux mots de la tribu ? — et, « dans le siècle de l'histoire et de la science, recrée sans y penser, par la seule nature de sa vision, également confuse et puissante, les mythes oubliés dont toute une part du langage est autrefois issue ». Brunetière formule également, à propos de Victor Hugo, une théorie de « l'hallucination provoquée », qui pourrait s'appliquer aussi justement à Baudelaire. Ces lignes, répétons-le, sont de 1888, antérieures au livre de Renouvier, *Victor Hugo le poète*, et d'un autre siècle que le surréalisme.

2. *Les métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de Victor Hugo* : *Le sens de la forme...*, 1904 ; *La couleur, la lumière et l'ombre...*, 1905.

3. *Psychanalyse de Victor Hugo*, Genève, 1943.

Bertrand Barrère, à qui nous devions un premier volume sur *La Fantaisie de Victor Hugo* [1] et qui nous en promet un second, nous offre un nouveau répertoire, qui a l'agrément d'une exposition florale, d'un musée imaginaire.

C'est bien, en effet, une véritable anthologie, disposée par motifs ornementaux et, parfois, par thèmes musicaux, que nous ouvre ce livre établi avec soin, et, on le sent, avec amour [2]. D'un côté, les hommes, et Éros ; de l'autre, la nature, et Pan ; avec des annexes, des « corollaires » (p. xv). Non sans interférences ou transitions, car les deux domaines communiquent ; non sans reprises ou redites, car certaines citations, — M. Barrère en convient d'avance, — se rattacheront à plusieurs motifs. Avec les avantages des collections de détails, où l'on peut étudier à la loupe le travail de l'artiste comme dans les planches d'un livre d'art. Avec leurs inconvénients aussi : car ces sortes de planches risquent de s'interposer entre l'ensemble de l'œuvre et notre regard, de nous faire oublier les dimensions et les proportions. Victor Hugo, regardé dans ce jeu de miroirs, ressemble quelquefois un peu plus à Jules Renard qu'à Victor Hugo. Ce qui vient peut-être de ce que Jules Renard a beaucoup lu Victor Hugo.

A son extrémité, l'anthologie débouche sur les « correspondances » ; elle aboutit à « l'humanisation de la nature ». C'est le moment où s'établit le dialogue entre Éros et Pan. Le livre, d'ailleurs, s'ouvre par un prologue consacré à ce domaine symbolique des harmonies, reflets réciproques, secrètes unités. Si bien que son finale rejoint son ouverture. Il y a, dans l'hylozoïsme de Victor Hugo, l'obsession des formes humaines, et aussi des accessoires quotidiens de la vie. Il y a une « nature-mobilier » (p. xvii), dont M. Barrère dresse un pittoresque répertoire auquel nous ajouterions volontiers cette phrase des *Travailleurs de la mer* (II, III, 6), à propos du tonnerre : « On croit entendre la chute d'un meuble dans la chambre d'un géant. » Mais n'existe-t-il pas aussi un processus inverse, et au chapitre de l'humanisation de la nature ne faudrait-il pas ajouter celui de la « naturation » de l'homme ? Ce serait le chapitre des paysages introspectifs (par exemple, dans *L'Homme qui rit*, I, III, 4 : « Le rêve, ce nuage, superpose ses épaisseurs et ses transparences à cette étoile, l'esprit »), des cartes du Tendre, des lignes brisées ou onduleuses qui composent les arabesques du monde intérieur ou sa géométrie dans l'espace :

> Une pente insensible
> Va du monde réel à la sphère invisible ;
> La spirale est profonde, et quand on y descend
> Sans cesse se prolonge et va s'élargissant [3].

Jules Lemaitre, dans un article sur Lamartine (*Les Contemporains*, t. IV),

1. Cf. *Revue d'Histoire littéraire*, 1952, p. 98.

2. Fort peu de lapsus : *doit* pour *soit* dans une citation de la *Chanson de Sophocle à Salamine*, p. 17 ; ou, p. 60, ce vers cruellement faux : « C'est que tu ne vois pas que j'ai une robe neuve. »

3. *Les Feuilles d'Automne*, XXIX. Cette ligne spiroïdale semble obséder l'imagination poétique de ce siècle. Elle est dans *Rolla* : « La spirale sans fin de ton long suicide », dans la *Confession d'un enfant du siècle*, V, 5 : « Il semble que l'homme soit vide, et qu'à force de descendre en lui il arrive à la dernière marche de la spirale ». Elle se retrouvera chez Baudelaire : « Nous sommes descendus jusqu'au dernier degré de la spirale... » (*Le Peintre de la Vie moderne*) ; chez Albert Samain (*Au jardin de l'Infante*) :

> Il est des nuits de doute où l'angoisse nous mord,
> Où l'âme, au bout de la spirale descendue,...
> Sent le vent de l'abîme et recule éperdue.

Sur ce que, parfois, cette vision de spirale emprunte aux hallucinations des paradis artificiels, on se reportera à l'article de M. Paul Dimoff : *Autour d'un projet de roman de Flaubert, « la Spirale »*. *Revue d'Histoire littéraire*, octobre-décembre 1948.

n'est pas loin d'attribuer exclusivement à Hugo une imagination qui incarne le spirituel ou matérialise l'humain, plutôt qu'elle n'humanise la matière ou ne spiritualise les formes. C'est là, à ses yeux, ce qui l'oppose à l'imagination lamartinienne. Imagination descendante chez l'un, ascendante chez l'autre, dirions-nous volontiers. Il semble que M. Barrère ait vu avec plus de complaisance, chez son poète, celle-ci que celle-là.

Mais nous cédons en ce moment à une tentation qu'il nous a suggérée lui-même, dans son introduction, et qui est pour une part dans l'agrément que l'on trouve à le lire : celle d'ajouter sans cesse à ses citations, à ses observations ; de suivre parfois d'autres itinéraires que lui. Parfois aussi d'inscrire dans les marges de son livre les « sources » de certaines images, ou, inversement, certains reflets qu'elles ont laissés chez les poètes qui ont suivi Victor Hugo. Il est peu de livres qui nous invitent à rêver autant que les dictionnaires. Pour n'en donner qu'un exemple, cette simple rencontre de mots que nous trouvons, p. 125 :

Et quelles sont les chaînes ?
Les rayons, les parfums...

éveille, en écho, une multitude de résonances qui vont des « fils mystérieux dont nos cœurs sont liés » ou des *Tra fila d'oro* d'autres poètes, à des vers de Sully Prudhomme, de Maurice Bouchor... Et quel immense panorama de campagnes pélagiennes s'étend, de la Bretagne de Chateaubriand au *Floridum mare* de Heredia, à l'*Ile* d'Henri de Régnier, dès que se profile la silhouette de ce pâtre-promontoire que M. Barrère, à la suite de Samuel Chabert, annexe au monde virgilien [1], mais qui nous semble inséparable du siècle symboliste des Correspondances.

PIERRE MOREAU.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, **Victor Hugo. Exposition organisée pour commémorer le cent-cinquantième anniversaire de sa naissance**. Un vol. in-8° de XXX-126 pages. Paris, 1952.

Selon la tradition de la Bibliothèque Nationale, le catalogue de l'Exposition Victor Hugo dépasse largement le cadre d'un simple guide à l'usage des visiteurs.

A l'introduction générale, dans laquelle M. Julien Cain retrace l'histoire du fonds Victor Hugo et précise les intentions du poète quand il légua ses manuscrits à la Bibliothèque, s'ajoutent deux études particulières. Dans la première, M^lle^ Solente examine rapidement les manuscrits eux-mêmes, et donne d'utiles indications sur leur répartition, leur disposition, les variations de l'écriture, la nature des papiers employés. Dans la seconde, M. Prinet présente les dessins de Hugo. Il caractérise bien l'attitude de l'écrivain à leur égard : conscient de leur valeur et désireux d'en tirer parti, mais soucieux de ne pas consacrer trop de temps à cette activité secondaire. Il souligne aussi — remarque fort intéressante — que Hugo entretenait des relations étroites avec les graveurs de son temps, notamment ceux de la Société des Aqua-Fortistes, et se tenait plus éloigné des peintres.

Après ces pages denses et souvent précieuses, vient une chronologie rigoureuse, à laquelle on peut pourtant reprocher quelques notations sibyllines à force de concision. C'est ainsi qu'on lit, pour l'année 1854 : « Com-

1. On ne saurait exagérer l'empire de Virgile sur Victor Hugo ; et Amédée Guiard en a apporté la preuve après Samuel Chabert. Toutefois, il faut observer que le Cyclope de l'Énéide est bien un Cyclope, et non pas le mont au sommet duquel il s'assied ; que son troupeau est un troupeau, et non pas ces vagues qui « moutonnent » dans les campagnes pélagiennes des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

position de *La Fin de Satan* (mars) et d'une prodigieuse quantité de vers. » Ces derniers mots sont bien vagues, et l'expression « composition de *La Fin de Satan* » n'indique pas qu'il ne s'agit que d'une partie de l'œuvre ; elle rendrait surprenante, pour un lecteur mal informé, la mention « Reprise de la rédaction de *La Fin de Satan* » en 1859. De même, on lit pour 1860 : « Reprise de la rédaction des *Misérables* », alors qu'il n'avait pas encore été question de ce roman, si ce n'est sous le titre *Les Misères*.

Quant au catalogue proprement dit, l'exposition était si riche qu'il constitue une excellente anthologie de documentation hugolienne. Dans de nombreux cas, il révèle ou rappelle l'existence de pièces ignorées ou peu connues, dont il donne une description sommaire. Nous relèverons une lettre du général Hugo sur l'éducation de ses fils (n° 9), — un échange de lettres entre le général et M. Foucher, relatif au mariage de leurs enfants (n^{os} 17 et 19), — plusieurs documents qui précisent les rapports du poète avec ses éditeurs (n^{os} 137, 169, 312, 318, 432), — l'album de M^{me} de Girardin (n° 364), — deux petits poèmes adressés à George Sand (n^{os} 433-434).... A regretter, dans un catalogue si soigneusement établi, l'omission d'une référence : celle du codicille du 31 août 1881, publié cependant en fac-similé (n° 521 et planche VIII).

Dans son ensemble, cet ouvrage constitue donc un bon instrument d'initiation à l'étude de Hugo, dont il complète sur plusieurs points la bibliographie. Il mérite de survivre à la manifestation qui lui donna naissance.

JACQUES TRUCHET.

JEAN BONNEROT, **Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve**, t. III : **Chronologie de l'œuvre de Sainte-Beuve et de ses lectures**. 2 vol. in-8° de 757 p., Paris, L. Giraud-Badin, 1952.

« ... Minutie scrupuleuse et érudite ; les paquets de livres se succèdent... Chaque jour il lit, ou se fait lire les pages dont il a besoin, et sur des feuillets de tous formats entasse ses notes, citations et réflexions. Ses yeux fatigués ne connaissent pas le repos... Il trouve encore le temps, entre deux lectures, de griffonner, de sa petite écriture nerveuse..., une lettre à un ami, une réponse à un correspondant inconnu ou une demande de renseignement à un bibliothécaire... » Ne croirait-on pas lire un portrait de M. Jean Bonnerot ? Mais il s'agit d'un portrait de Sainte-Beuve par M. Jean Bonnerot (p. 12-13). C'est dire qu'il existe une intime harmonie préétablie entre le peintre et le modèle, entre l'éditeur, le bibliographe, l'explorateur, et l'œuvre à laquelle il a consacré la meilleure part de son labeur. C'est dire aussi que M. Jean Bonnerot aura vécu un grand amour.

Ne sourions pas de cette passion qui s'exprime avec tant de feu, tant de jeunesse irréductible, puisque nous lui devons tant. Nous lui devons cette admirable édition de la *Correspondance générale* qui est arrivée au tome VI et à l'année 1846 [1]. Nous lui devons aussi cet autre monument : la *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, dont les deux premiers volumes ont paru en 1937 et 1949. Nous avons dit ici même (1951, p. 497) l'exceptionnelle qualité d'une entreprise qui nous donne beaucoup plus que ne fait attendre le mot « bibliographie » : une véritable histoire de Sainte-Beuve et de son époque littéraire à travers les *Critiques et Portraits littéraires*, les *Portraits littéraires*, les *Portraits de femmes*, les *Portraits contemporains*. Nous attendions, au tome III, les *Lundis*, et peut-être déjà, les *Nouveaux*

1. Déjà s'annoncent le tome VII et l'année 1848 (*Chronologie de l'œuvre de Sainte-Beuve et de ses lectures*, p. 448, note 1).

Lundis. Mais M. Jean Bonnerot a cédé à la tentation d'une halte, en un point panoramique, d'où l'ensemble de l'œuvre et des techniques de son auteur se découvrait à la vue : comme s'il craignait de ne pas arriver à la fin de son engrangement (tous les grands travailleurs éprouvent ces moments d'effroi devant la fuite des jours), il fait, dans son premier volume, une chronologie générale de Sainte-Beuve, du premier article (10 octobre 1824) au dernier (7 septembre 1869) ; dans le second, une chronologie de ses lectures établie d'après ses emprunts aux bibliothèques parisiennes. A ces deux étages, des index minutieux permettent de retrouver, ici les noms d'auteurs ou titres d'ouvrages lus par le critique ; là, les titres et sujets de ses articles.

Ces deux tâches complémentaires renouvelleront profondément notre connaissance de la plus illustre des œuvres critiques. Sans doute, Gustave Michaut, Jules Couët, — M. Bonnerot le rappelle, — avaient amorcé, l'un dans sa thèse sur *Sainte-Beuve avant les Lundis*, l'autre dans le *Livre d'or de Sainte-Beuve*, la première de ces tâches ; mais personne ne l'avait achevée jusque dans le détail qui éclaire les circonstances de chaque article, les intentions, le retentissement. Personne, surtout, n'y avait ajouté ces secrets de l'élaboration, tels qu'ils se découvrent dans ces monceaux de livres qui, semaine après semaine, et quelquefois jour après jour, se succèdent sur la table du critique-blibliothécaire. Georges Bonnefoy, à qui M. Bonnerot rend un juste hommage (p. 444, note 1), avait montré comment l'évolution spirituelle de Vigny s'éclairait d'un jour tout nouveau, à l'exploration des registres de la Bibliothèque Nationale à laquelle le poète a fait des emprunts. Mais, dès les premiers volumes de sa *Correspondance générale*, le « secrétaire posthume » de Sainte-Beuve nous avait fait pressentir, ne fût-ce que par les lettres échangées entre celui-ci et Charles Magnin [1], cette voie ingénieuse et efficace ouverte à la critique génétique. Il ne se contente pas de nous donner une énumération d'emprunts : il l'anime, en nous faisant assister au travail du collaborateur infatigable de la *Revue des Deux Mondes*, du *Moniteur*, du *Constitutionnel* ; il ouvre les dossiers constitués par lui à l'occasion de chaque lecture ; il refait la lecture après lui, et dans l'édition même dont Sainte-Beuve s'est servi ; il retrouve le passage qui l'a frappé, la trace que ce passage a laissée dans tel article, et souvent longtemps après la lecture.

Mais qui saura jamais tout ce qu'a lu Sainte-Beuve ? Au hasard d'une lettre nous pourrons apprendre encore que tel ami lui a prêté tel volume, que tel auteur lui a envoyé tel tirage à part de telle revue. Et puis, le bibliothécaire de la Mazarine n'a-t-il pas sous la main, au long de la journée, toute la Mazarine ? M. Bonnerot reconnaît (p. 437) qu'on ne peut suivre dans toutes ses démarches, un tel dévoreur de papier imprimé, non plus que tous ses secrétaires ou amis officieux. Du moins il a complété son enquête par les notes manuscrites que lui livrait la collection Lovenjoul, et par ce que les catalogues des ventes de Sainte-Beuve lui permettaient d'atteindre, parmi les volumes annotés par lui. D'autres documents : les leçons du cours de Liège (1848-1849), celles de l'École normale (1858-1861), lui offraient encore, — dans cette même et inépuisable collection Lovenjoul, — des indications qu'il nous apporte en appendice. Désormais, ceux qui s'intéressent à l'intelligence de Sainte-Beuve seront aussi bien renseignés que ceux qui s'intéressent à ses amours.

Dans cette masse de renseignements ou de découvertes, quelques lapsus se sont-ils glissés ? Ce serait miracle qu'il n'y eût pas ici ou là une de ces

1. M. André Perrin qui prépare une thèse sur Magnin, serait en mesure d'éclairer de la même façon les lectures de Victor Hugo. Il serait à souhaiter qu'il publiât les lettres inédites qu'il a transcrites à la bibliothèque de Salins.

petites difficultés qui arrêtent le lecteur quand il n'est pas trop pressé. Il demandera, par exemple (p. 635, dernière ligne), comment on pouvait emprunter en 1861 un livre de 1890 ; en se référant au calendrier même que nous donne M. Bonnerot, il pensera (p. 728, avant-dernière ligne), qu'il faut lire 31 au lieu de 30 dans une lettre de Sainte-Beuve ; dans une autre lettre (p. 29) il lui semblera que : « beaucoup d'éloges de détail » serait plus naturel que : « beaucoup d'éloges et de détails » ; il lira peut-être (p. 724, ligne 12 de la seconde colonne) *réformés* de préférence à *réformes*. Aux pages 21-23 une série de dates s'obscurcit, semble-t-il, d'une série de fautes d'impression : on y flotte entre 1867 et 1857 (p. 21, ligne 27 ; 22, ligne 1), 1868 et 1858 (p. 22, lignes 9, 19, 31 ; 23, ligne 4) : nous pensons qu'il faut, dans tous les cas, lire 1867 et 1868 [1].

Ces petites « ronces », pour reprendre une image de M. Jean Bonnerot (p. 464), n'égratignent qu'à peine. Elles ne doivent pas nous faire oublier les fleurs. A vivre si longtemps, — depuis 1928 au moins, — dans la familiarité de Sainte-Beuve, son éditeur et bibliographe s'est laissé entraîner, pour son propre compte, à ce jeu d'images qu'il a observé et finement défini (p. 432). Quand Joseph Delorme lui offre une de ces souples métaphores qui parent ses études littéraires d'une *aura* de poésie, il résiste rarement à la tentation de la suivre au-delà même du champ de suggestions où elle s'enfermait (p. 427, 440, 465). La sévère muse de la bibliographie en froncera-t-elle les sourcils ? Qu'elle pardonne ces images marines qui s'achèvent en images guerrières (p. 431), ces registres de bord d'où l'on passe à des feuilles de température (p. 7), ces javelles d'où l'on passe à des gerbes puis à des ruches (p. 427), ces vallons qui appellent des bergers (p. 434), ces jeux d'ombre et de lumière, ces nuages d'automne, ces fumées indécises, qui glissent sur les rayons des bibliothèques (p. 415-416)... N'est-ce pas ainsi que l'auteur de *Port-Royal* déroulait, à la suite des grandes œuvres inhumées, de longs cortèges funèbres, ou qu'Amaury dessinait, autour des choses de la pensée et du cœur, une carte du Tendre, d'où la tendresse n'était pas toujours absente ?

Il existe, en un mot, dans plus d'un bibliothécaire, un poète mort jeune à qui le bibliographe survit.

PIERRE MOREAU.

JEAN PRÉVOST, **Baudelaire. Essai sur l'inspiration et la création poétiques.** Un vol. in-16 de 384 pages. Paris, Mercure de France, 1953.

Ce livre est le dernier auquel a travaillé J. Prévost. Il n'est sans doute pas achevé, les dernières lignes promettant au lecteur « une esquisse de cette *rhétorique profonde* » que Baudelaire lui-même n'avait fait qu'indiquer dans ses Projets de Préface aux *Fleurs du Mal*. Pourtant, tel qu'on le lit, et avec ses menues négligences [2] que l'auteur eût corrigées sur épreuves, avec ses partis pris passionnés et ses affirmations juvéniles (on se représente toujours J. Prévost sous les traits d'un jeune homme), c'est bien là l'ouvrage suggestif qu'on souhaitait de posséder après avoir lu les quelques chapitres qui en furent publiés dans des revues (voir H. Peyre, *Connaissance de Baudelaire*, Paris, José Corti, 1951, p. 220, en attendant la Bibliographie de M. Bandy).

1. Quelques renvois paraissent inexacts. P. 458, on présente le n° 599 de la liste des emprunts aux bibliothèques comme un de ceux qui n'ont pu être identifiés ; or, à la p. 512, cet emprunt paraît fort bien identifié. P. 704, dans l'index, on renvoie aux numéros 1 260 à 1 262 pour le nom de Grimm, qui ne figure qu'au n° 1 261.

2. Lire entre autres, p. 91, « Dawamesk » et non « Dawanesk » ; p. 185 (dernière ligne), « Delacroix » et non « Goya », et p. 170 (4e ligne avant la fin), « *Tableaux* parisiens » et non « *Paysages* parisiens » (cette dernière négligence, également imputable au signataire de ces lignes puisqu'il l'a entérinée dans l'Index).

Après « l'opulente Édition-Somme » (cet éloge est de Prévost) des *Fleurs du Mal*, procurée par J. Crépet et G. Blin, après avoir suivi M. Pommier *Dans les chemins de Baudelaire*, on pouvait croire que presque tout était dit et que ce luxe de commentaires avait épuisé la recherche des sources. Assez nombreuses sont toutefois celles que Prévost a décelées ou cru déceler. On ne saurait entrer à ce sujet dans de trop longues discussions, car ce livre est de ceux auxquels on voudrait de larges marges pour les noircir d'annotations, corrections, additions et points d'interrogation qui, finalement, doubleraient le volume. Pris entre bien d'autres, voici quelques exemples de ces apports et semblants d'apports. De *L'Invitation au Voyage*, Prévost (p. 228-229) rapproche une lettre où Descartes vante les charmes de la Hollande et que Baudelaire avait pu trouver jointe au classique éloge du philosophe par Thomas : « tout leur travail [celui des Amstellodamois] sert à embellir le lieu de ma demeure et à faire que je n'y manque d'aucune chose... des vaisseaux nous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de plus rare en Europe... toutes les commodités de la vie... » Rapprochement valable [1], comme est valable tout le chapitre qui traite de « l'Influence de Balzac » (p. 38-49) et dont les baudelairiens avaient déjà pu faire leur profit (il a paru dans *Fontaine*, nos 48-49, février 1946). Plus contestable est la dette que Baudelaire aurait envers George Sand pour les *Litanies de Satan* (p. 76). Dans *Consuelo*, de tardifs disciples de Jean Huss adorent le Diable, le nommant « celui à qui l'on a fait tort » ce qui évoque assurément :

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort...

Mais, connaissant les sentiments amènes que Baudelaire nourrissait à l'égard de l'auteur de *Mlle La Quintinie*, on est en droit de douter qu'il ait lu *Consuelo*. Ne pourrait-on pas expliquer d'ailleurs cette similitude par le recours à une même source, un rituel de magie ou quelque histoire des Hussites ? Exemple, enfin, d'une méprise (p. 346) : on ne voit pas ce que *Le Beau Navire* (1857) peut devoir à Apulée et encore moins à l'*Hérakliskos* de Théocrite traduit par Leconte de Lisle (les Idylles ne paraissent qu'en 1861).

Mais il serait injuste de transformer J. Prévost en « sourcier » ; telle n'était point son ambition. Beaucoup plus que les sources elles-mêmes, l'intéressait le processus par lequel s'exerce une influence. Cette préoccupation nous a valu des pages intéressantes sur Stendhal et Baudelaire (entre qui existe véritablement une parenté d'esprit : ils créent leur méthode et en même temps par elle, ils se créent, avant d'édifier leur œuvre), sur Delacroix et Baudelaire (ce n'est pas seulement le peintre qui a influencé le poète, mais aussi l'homme et l'ami de Beyle), sur Gautier et Baudelaire. Prévost suit avec finesse et souvent d'une manière très vraisemblable ce subtil métabolisme qui transforme autrui en soi. Peu d'auteurs sont plus endettés que Baudelaire envers leurs prédécesseurs. Mais si celui-ci s'adresse plutôt à une matière déjà élaborée en littérature, il la traite comme d'autres traitent la nature même (au sens le plus large du terme), et cette création au second degré lui permet de pousser plus loin l'affinement poétique. Même « sublimation » en ce qui concerne les œuvres d'art (tableaux, notamment ceux de Delacroix et de Brueghel ; gravures, surtout celles de Goya ; sculptures, en particulier, de Puget et de Clésinger), mais avec une nécessaire transposition, Baudelaire n'étant pas, comme Gautier, un descriptif.

1. Miss Margaret Phillips en avait indiqué un autre (*French Studies*, 1951, p. 109) ; le distique qui forme refrain paraît bien devoir son germe à ce vers de Sainte-Beuve (*Livre d'Amour*, VIII) :

Ce ne sont que luxe et beauté.

Avec J. Prévost nous pouvons nous retracer les émotions successives qu'une œuvre plastique éveille dans l'esprit du poète : étrangeté, horreur physique, tristesse plus intellectuelle et enfin l'inévitable retour sur soi. Si bien qu'on croit assister à la naissance de certaines *Fleurs du Mal.* Cette méthode de recréation ne va pas sans danger : tant vaut l'inspiration du critique, tant vaut l'exégèse. Sans doute, l'inspiration lui fit-elle défaut le jour où il prétendit retracer la genèse du *Jeune Enchanteur* qui est, selon lui, « l'imitation consciente et voulue d'*Une nuit de Cléopâtre* » (p. 66). Que n'a-t-il adopté la prudente réserve de J. Crépet et de M. Pommier qui ne retrouvaient pas en cette nouvelle la manière et les préoccupations de Baudelaire ! Et pour cause, M. Bandy nous ayant appris que *Le Jeune Enchanteur* n'était qu'une traduction [1].

Cette erreur et quelques autres proviennent du mépris où Prévost voulait tenir les biographes de Baudelaire (p. 17), — auxquels il a pourtant et heureusement recours ici et là (p. 25, et 266). On le sent pressé d'en arriver aux derniers chapitres qui nous ont été conservés et qui constituent une sorte de « poïétique » dont Baudelaire n'est plus guère que le prétexte. Alors le sous-titre devient le vrai titre du livre. A la lumière des constatations et des principes de Valéry, Prévost s'avance dans les obscurs arcanes de la création poétique. Certainement exact quant à Valéry, on se demande parfois avec quelque trouble si le résultat de ses investigations vaut toujours également pour Baudelaire. Quelle image du poète portait-il donc en lui pour en faire un « frêle poitrinaire » (p. 283) ? Il serait bien étonnant que l'étude du « Souffle chez Baudelaire » n'en fût pas légèrement faussée. Toutefois dans les pages consacrées aux « Rythmes », on trouvera de très pertinentes remarques qui prolongent les recherches de Cassagne ; Prévost y montre bien l'inextricable enchevêtrement du rythme, des rimes, de la musique et du sens. Si dans ce chapitre, on le sent plus à l'aise que dans ceux où il touche à l'histoire littéraire, c'est qu'au fond c'est en poète (en poète un peu trop valéryen, peut-être) qu'il aime et sent Baudelaire. Tout le livre porte ainsi la vive empreinte de son tempérament : autant et plus que Baudelaire, il explique Jean Prévost.

CLAUDE PICHOIS.

J.-P. RATERMANIS, **Étude sur le style de Baudelaire d'après « les Fleurs du Mal » et les « Petits poèmes en prose ». Contribution à l'étude de la langue poétique du XIX^e siècle.** Un vol. 25,5 × 18 de 504 pages. Bade, Éd. Art et Science, 1949.

Ce livre est compact, mal aéré typographiquement. L'absence d'index ne permet guère d'en retrouver toutes les richesses.

La bibliographie n'est pas au point : elle ne tient pas compte de travaux importants ; tels : André Guex, *Art baudelairien* (Lausanne, 1937) et B. J. H. M. Timmermans, *Observations sur la technique de Baudelaire* (*Neophi-*

1. J. Prévost, qui prétend avec raison que tous les emprunts de Baudelaire à Gautier n'ont pas encore été relevés, omet, comme les autres critiques, de mentionner celui-ci qu'a signalé M. Jasinski dans son édition des *Poésies complètes de* Gautier. A lui seul, il suffit à prouver combien grande dut être l'intimité des deux poètes. Marie Mattéi écrivait à Gautier, en 1852 : « ... à ma mort tu me laisseras vide ma place dans ton cher cœur où je suis entré par un coup et même par plusieurs coups de couteaux... ». Il est difficile de ne pas penser immédiatement aux vers du *Vampire* (1855) :

> Toi qui, comme un coup de couteau,
> Dans mon cœur plaintif es entrée...

Confidence ou indiscrétion ?

lologus, XXIX, 1944), qui complète : Vivier, *L'originalité de Baudelaire*, que l'auteur n'avait pu consulter.

Bien entendu, Ratermanis utilise des variantes ; mais pas systématiquement ; une étude stylistique de Baudelaire est pourtant possible grâce au seul examen des variantes. Et puis la chronologie ne joue à peu près aucun rôle dans ce travail. Voyez, au contraire, le parti qu'a pu en tirer Margaret Gilman (*Romanic Review*, XLI, 1950), en comparant *L'Albatros* et *Le Cygne*.

Il peut paraître cruel de se servir de ses aveux ; on est cependant obligé de constater avec lui : « Nos séries sont... forcément arbitraires.... Aucune de nos séries ne présente de caractères particuliers à Baudelaire : à elle seule, l'œuvre de V. Hugo fournirait des exemples analogues et parfois identiques » (p. 132). C'est un peu décevant !

Malgré tout, cette première partie consacrée à l'analyse de la caractérisation nominale est intéressante : nous avons là un examen intelligent du registre des sensations baudelairiennes, encore que dans le détail on puisse souvent proposer une interprétation différente. *Soleil couchant* : « Baudelaire y voit, semble-t-il, le symbole du déclin en général et du sien propre en particulier » (p. 41) ; mais c'est surtout une évocation de lumière plus douce, plus apaisante, plus favorable au rêve. — *L'Alcôve obscure* ; *gouffre obscur* : « nuance intellectuelle de l'adjectif qui donne au groupe la valeur d'objets inconnus » (p. 43) ; pas nécessairement. — *La large main* (p. 46) n'est pas biblique. — « La négation du volume tactile [fait] hésiter entre le physique et le psychique dans *liens subtils*, *air subtil*, etc. » (p. 54). Mais ne peut-on pas remonter au sens premier de l'adjectif ? Ici, justement, une lacune : il eût été indispensable de noter l'apparition des mots rares ou curieux dans cette œuvre et de donner des explications complètes ; assurément, il est bon de relever un abstrait caractérisé par un abstrait : l'*enthousiasmante beauté* ; ne pas oublier toutefois d'indiquer le rôle que jouent l'antéposition, le volume et la qualité féminine de l'adjectif verbal, même l'intonation.

Il y a souvent de l'artifice dans les classements ; ainsi, « substantif avec double déterminant concret » : « parfum mélangé de musc et de havane » ; et : « des parfums frais comme des chairs d'enfants » (p. 157) ; ou bien : « l'air froid des nuits » ; et : « dans une chambre tiède où comme dans une serre » (p. 159). C'est aller, sans aucun doute, à contre-courant de la pensée poétique de Baudelaire.

Peut-on encore apprécier un commentaire aussi abstrait que celui-ci. Rubrique : « Substantif avec double déterminant. Le déterminé est abstrait et l'un des déterminants concret. Le déterminant concret est un nom d'objet ou de personne » ; « Le substantif abstrait, centre du groupement, est seulement une qualité hypostasiée avec les conséquences que l'on connaît.... » Ex. : « La douceur étrange De cette après-midi qui n'a jamais de fin ... » « La rechute sur le plan concret s'effectue sans difficulté, puisque le détour par l'abstrait a aidé avant tout à réaliser des qualifications superlatives ayant l'apparence de constatations » (p. 185). En fait, il s'agit tout simplement de la mise en relief de la qualité par des noms.

Les défauts de la première partie se retrouvent aggravés dans la seconde partie : « Groupes expressifs avec des verbes ». « Nos groupes deviennent de plus en plus arbitraires », avoue Ratermanis. Rubrique : « Ensembles à verbes de sens *plein* introduits par des verbes *neutres*. » — Représentants de la personne : « Comme dans les autres séries, la personne est souvent remplacée par une partie du corps, cette dernière pouvant en même temps servir à caractériser la personne » : « Quoique tes *sourcils* méchants Te donnent un air étrange Qui n'est pas celui d'un ange, Sorcière aux yeux alléchants.... » L'interprétation me paraît fausse. — « Ensembles appuyés sur des verbes de perception. » « ... Par le même procédé se trouvent consolidés les abstraits :

« voici venir les *temps* où... » ; mais s'agit-il vraiment d'un abstrait ? On ne peut tout de même pas le classer avec : « un parc... au bout duquel apparaissait la *blancheur* d'un joli château... ».

La liste des verbes des pages 360 et suivantes est instructive ; néanmoins, ils demandent à être interprétés constamment et avec lucidité ; page 366, *Frémir* : « Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige » ; « un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur » ; ce sont des sensations d'ordre tout à fait différent.

Dans une troisième partie, Ratermanis s'occupe de « l'emploi stylistique de quelques moyens grammaticaux ». Ces vingt pages restent nécessairement superficielles. Combien j'aurais préféré un chapitre sur l'expression stylistique du temps et de la durée dans Baudelaire ; il y a tant de points de vue nouveaux à découvrir : la manière, par exemple, dont il annonce M. Proust.

Une quatrième partie nous offre un « aperçu sur les structures toniques et les effets sonores ». Je cite les deux derniers vers de deux strophes qui, pour Ratermanis, ont le même rythme :

> Promenant sur le ciel des yeux appesantis
> par le morne regret des chimères absentes.
>
> ... Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées
> ont de douces langueurs et des frissons amers

Si le nombre des éléments rythmiques est identique, la répartition des syllabes toniques ne l'est certes pas.

A propos des rimes, on pouvait faire remarquer les rimes fausses pour l'oreille, la fréquence de l'isométrie, les automatismes d'écriture ; l'importance, en particulier, des mots longs à l'intérieur ou à la fin de ces poèmes.

L'ouvrage se clôt sur un chapitre où Ratermanis cherche à « préciser les différences entre la prose et les vers et [à] entrevoir les procédés de Baudelaire dans le passage de la prose aux vers ou inversement ». Louable entreprise ; mais comment en accepter toutes les conclusions quand l'auteur lit ainsi les vers :

> Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
> le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum

42 24 // 2 4 24.... Ces lectures sont perpétuelles.

En définitive, cette étude extraordinairement consciencieuse et pleine d'analyses nuancées, qu'il faut lire, laisse une impression assez déconcertante : malgré les efforts de l'auteur, on est resté si loin de l'âme de Baudelaire et du mystère poétique !

Y. Le Hir.

Marc Eigeldinger, **Le Platonisme de Baudelaire**. A la Baconnière, Neuchâtel, 1952. 117 pages.

M. Eigeldinger déclare (p. 7) qu' « aucun témoignage n'autorise à affirmer que Baudelaire ait eu une connaissance directe de Platon » [1]. Aussi prend-il le mot « platonisme » dans son sens large (p. 17), qui implique « non seulement la pensée de Platon, mais les doctrines des philosophes alexandrins et des humanistes de l'Académie de Florence, ainsi que tout le courant du platonisme poétique ». Dans sa conclusion (p. 114), M. E. admettra, du reste, que le platonisme n'exclut ni le christianisme ni l'occultisme. Dès lors, ce platonisme s'élargit jusqu'aux frontières de la grande tradition spiritualiste qui a ennobli la pensée occidentale, et cette étude pourrait aussi bien être intitulée : *l'Idéalisme de Baudelaire.*

1. Toutefois, p. 8 (note), M. Eigeldinger prétend tirer argument du fait que, dans *Idéolus*, figure un Socrate. En réalité, ce personnage s'appelle Socratès et il n'est pas absolument sûr qu'il doive son existence à Baudelaire seul.

Les truchements par lesquels le platonisme a exercé son influence sur Baudelaire se nomment, d'après M. E., Swedenborg, Joseph de Maistre, Emerson[1] et, pour le « platonisme esthétique », Poe. L'influence de Swedenborg est indéniable et M. E. a raison de faire remarquer que Baudelaire l'a ressentie bien plus fortement que celle de Platon, mais elle est moins directe qu'il le pense : Balzac (*Séraphîta*) a joué un rôle efficace d'intermédiaire.

M. E. a d'excellentes pages sur les caractères de la Beauté et de son analyse ressort fort clairement toute la cohérence de l'esthétique baudelairienne. Son dernier chapitre sur « l'Ame et le Monde » est aussi original que neuf. Mais s'imposait-il, après MM. Pommier, Blin et, dernièrement, P. Mansell Jones, de commenter à nouveau les *Correspondances* ? M. E. n'a pu éviter les redites.

Dans le détail, on reprochera à M. E. de n'avoir pas précisé (p. 28) que, si Baudelaire attaque « la fameuse doctrine de l'indissolubilité du Beau, du Vrai et du Bien », c'est moins Platon qui est visé que Victor Cousin ; d'avoir (p. 42) cité une phrase de *Mon Cœur mis à nu* (« Être un *grand homme* et un *saint* pour soi-même... »), de manière à l'incorporer à sa démonstration de la « morale socratique » de Baudelaire, et de prêter (même page) de l'audace à celui-ci comme s'il était responsable des *Années de Bruxelles*[2]. Quant au rapprochement entre Baudelaire et Balzac pour la théorie du nombre, M. E. eût pu signaler que J. Crépet et G. Blin l'avaient déjà indiqué dans leur édition des *Journaux intimes* (p. 253).

André Gide qui refusait à Baudelaire la « pensée » serait bien étonné de voir le poète en proie aux métaphysiciens. Tant de points obscurs dans la vie et dans l'œuvre restent pourtant à élucider....

CLAUDE PICHOIS.

A. AUGUSTIN-THIERRY, **La Princesse Mathilde, Notre-Dame des Arts.** Paris, Albin Michel, 1950. 1 vol. in-16, 336 pages

Un petit livre aimable et alerte[3] : les formules vives et les anecdotes foisonnent. Moins suspect de fantaisie que l'ouvrage de Ferdinand Bac (*La Princesse Mathilde, sa vie et ses amis*, Hachette, 1931), il ne fait pas oublier la monumentale étude de Joachim Kühn (*La Princesse Mathilde*, Plon, 1935). Il se donne d'ailleurs un emploi plus divertissant ; on y trouvera des mots, des silhouettes ou des épisodes familiers négligés par Kühn : par exemple, la visite du shah de Perse ou les *calinotades* de Mme de Galbois.

L'histoire littéraire n'y trouve pas toujours son compte. Parmi les habitués de Saint-Gratien et de la rue de Berry, Flaubert est simplement nommé. Sur Sainte-Beuve, l'anecdote de l'indiscret journal de la Princesse Roccagiovine est bienvenue, qui manquait chez Kühn ; mais l'on ne voit pas le plaisant séjour de Sainte-Beuve à Compiègne, patronné par la Princesse ; ni, ce qui est plus grave, l'entente, avant la brouille, de Mathilde et de Sainte-Beuve sur le terrain politique, où ils se rencontraient aux alentours de 1862 pour accentuer les velléités libérales de l'Empire. — Sur les Goncourt, de menues inexactitudes : le père des Goncourt se prénommait Marc-

1. Il semble que M. Eigeldinger oublie que Baudelaire s'était fait, à son usage personnel, un extrait de pensées d'Emerson.

2. Il convient, une fois pour toutes, en effet, d'affirmer que les *Années de Bruxelles* ne sont pas de Baudelaire, bien qu'elles aient été recueillies dans deux collections d'*Œuvres complètes* : ce texte est un pastiche fort réussi, — certains baudelairiens seront forcés d'en convenir, — qui fait honneur à ses auteurs.

3. L'annonce de *La Princesse Mathilde*, de Mme Castillon du Perron, nous avait amenés à retarder la publication du présent compte rendu. Mais l'ouvrage de Mme C. du Perron ne nous étant pas encore parvenu, nous en rendrons compte ultérieurement.

Pierre (et non Marc-René, p. 223) et il n'a jamais été créé baron de l'Empire ; le *Journal* baptise Mathilde (t. II, p. 230) « une Marguerite de Navarre dans la peau d'*une* Napoléon », et non « d'*un* Napoléon ». Cette formule célèbre et le commentaire qu'en fait A. Augustin-Thierry (p. 219) s'en trouvent faussés. Mathilde, en lisant en articles les premières pages des *Origines*... de Taine, s'est cabrée non point tant devant le portrait de Napoléon que devant celui de Madame Mère, représentée comme une paysanne avare et malpropre : là encore, une nuance qui a son prix et que l'auteur néglige.

Quelques erreurs, par exemple, au sujet de Saint-Gratien : la Princesse voit le domaine dès 1852 en allant chez Mme de Courbonne, non en 1854 en allant chez les Reiset ; et elle l'acquiert en 1853, non en 1855. L'orthographe des noms propres — fantaisiste chez Kühn, l'est aussi chez A. Augustin-Thierry : Rioult, le maître de Gautier, — et non Rioudt ; le général Bougenel, chevalier d'honneur de la Princesse, — et non Bourgarel, etc.

Bien des « jugements en gros » sur le caractère ou le comportement de Mathilde : « Un salon libertin » (p. 228), soit ; mais « une Altesse sceptique » (p. 199) ? Voir le témoignage de Lavisse, à qui la Princesse confie que depuis son enfance, elle n'a jamais cessé tous les soirs de dire ses prières. Son attachement à la cause italienne ne l'empêche pas de reculer un moment devant la guerre imminente et de critiquer devant Hubner le militarisme du Prince Napoléon ; de même, en peignant l'enthousiasme de Mathilde, le 28 juillet 1870, lorsque Napoléon III rejoint l'armée, A. Augustin-Thierry néglige la démarche du 13 juillet à Saint-Cloud et l'âpre ironie dont témoigne Mme Minghetti et dont Mathilde use à l'égard de l'Empereur en cette journée du 28 juillet. L'auteur recherche les images d'Épinal, ne serait-ce que pour le plaisir de les commenter avec humour. — C'est ainsi que le récit du Deux-Décembre concerne uniquement les démarches bien connues de Louis-Napoléon, de Morny, etc., et laisse ignorer la part plus discrète, mais plus intéressante ici, qu'a pu y prendre Mathilde, d'après Jubinal et Véron.

On comprend que la nature de ce petit livre ait obligé l'historien à simplifier. Qu'il néglige, par exemple, les relations du roi Jérôme et de sa fille avec Thiers ; qu'il fasse remonter au lendemain du mariage Demidoff, c'est-à-dire à 1840, la « brouille » entre Mathilde et son père, alors qu'elle n'est consommée qu'en 1850, on y consent ; — mais le récit des mésaventures conjugales est abusivement ramassé, ce qui amène l'auteur à supprimer le voyage, si important, de Mathilde à Paris en 1841-1842 et à reporter à 1845 les épisodes de ce premier séjour (la visite aux Invalides, l'accueil de Paul de Würtemberg, etc.).

En bref, on est déçu, peut-être à tort, par les lacunes et les à-peu-près d'un ouvrage si plaisant.

Robert Ricatte.

Guy Michaud, **Mallarmé, l'Homme et l'Œuvre.** Collection « Connaissance des Lettres », Hatier, 1953.

Voici un ouvrage sur Mallarmé qui réalise le tour de force d'être à la fois un ouvrage d'initiation destiné aux étudiants qui abordent l'étude d'un poète réputé obscur entre tous, et (bien que l'auteur s'en défende) une sorte d' « état présent des études mallarméennes » où G. Michaud fait le point, avec érudition et lucidité, de nos connaissances actuelles, sans pour autant s'interdire de présenter à l'occasion son point de vue personnel. L'utilisation judicieuse de l'ouvrage capital du professeur Mondor, la *Vie de Mallarmé*, ainsi que des ouvrages les plus récents sur le poète et sa poésie, en fera un excellent instrument de travail. Sans doute, on peut regretter çà et là l'absence de références précises aux textes de Mallarmé (p. 10, 136,

152, etc.), d'autant plus qu'à l'heure actuelle tout le monde, étudiants et professeurs, utilise la même édition, l'irremplaçable édition de la Pléiade établie par H. Mondor et G. Jean-Aubry. On peut regretter aussi que G. Michaud, qui cite en bas de page, pour chaque poème, les différents commentateurs, se donne l'air trop souvent de vouloir tenir la balance égale entre des interprétations non seulement différentes, mais fréquemment contradictoires, et d'inégales valeurs (était-il besoin, notamment, de citer toutes les interprétations du *Tombeau d'Edgar Poe*, qu'une traduction en anglais *due à Mallarmé lui-même* a réduites à néant ?) — ceci sans méconnaître combien est légitime le désir de ne pas appauvrir Mallarmé par « une interprétation unique et unilatérale » (p. 110).

On saura gré, en revanche, à G. Michaud d'avoir mis en lumière certains points qu'il n'est plus permis aujourd'hui à un « mallarmisant » d'ignorer : tout d'abord, pas plus qu'on ne doit considérer Mallarmé comme un « raté », un poète avorté (puisque le Grand Œuvre qu'il a rêvé était *par définition* irréalisable, comme le remarquait Valéry), on ne doit voir dans le *Coup de Dés*, sa dernière œuvre, un aveu final d'impuissance, fait en des termes presque incohérents : au contraire de ce qu'on a cru longtemps, il paraît acquis désormais que dans l'esprit de Mallarmé cet ouvrage (ainsi que le disait Claudel) « n'était que le premier essai d'un grand poème, où il aurait voulu renfermer l'explication du monde » (cité p. 171). Il faut louer G. Michaud de rectifier sur ce point, avec une rare probité, l'interprétation qu'il avait lui-même adoptée dans son *Message poétique du Symbolisme*. Quelle que soit la valeur des cinq cents pages d'analyse détaillée (ô combien) que R. G. Cohn a récemment consacrées au *Coup de Dés*, il semble incontestable que les interprétations anciennes, trop « unilinéaires », doivent être entièrement revisées.

En second lieu, on ne saurait exagérer l'influence qu'a exercée la philosophie de Hegel sur la pensée de Mallarmé, ceci précisément au moment où il allait jeter les fondements de son œuvre : Hegel l'a sauvé du Néant — plus exactement, il lui a proposé une « conception spirituelle du Néant » identifié avec l'Absolu, et d'où sort, en vertu du principe de contradiction, l'Être qui est son antithèse ; en suite de quoi Mallarmé, « à l'heure de la Synthèse », comme il l'écrit, sera conduit, par le mouvement dialectique à trois temps, à l'idée d'une Beauté qui nie les choses (en tant qu'existant matériellement) pour les recréer en tant que pures essences : « Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. » Cette influence de Hegel sur Mallarmé, A. Adam l'avait indiquée, le premier, dans le numéro spécial de la revue *Les Lettres* en 1948 : on peut regretter que G. Michaud ne mentionne pas le récent et important article que L.-J. Austin a consacré à la question dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1953 (pas plus qu'il ne mentionne, d'ailleurs, l'analyse très fouillée qu'a donnée le même critique de l'*Hommage à Wagner* dans la *Revue d'Histoire littéraire* en juin 1951). Il fait, en tous cas, à la « révélation » hégélienne, la place qui lui est due.

On appréciera, enfin, la manière à la fois claire et subtile dont G. Michaud met en valeur les principaux aspects de la technique poétique mallarméenne. A l'époque où les « mardistes » étaient engoués de Beethoven et de Wagner, T. de Wyzewa comparait les poèmes de Mallarmé à des symphonies, et parlait d'enchevêtrements de thèmes ; G. Michaud, lui, vit à l'époque du cinéma et il nous montre tout ce que le poète tire du « procédé de la surimpression » (p. 46, 89, 147, etc.) : superpositions de métaphores, constructions « équivoques » faisant de chaque mot un carrefour de sens, calembours même (cf. *Salut*, p. 147), tout cela a pour but de conférer au poème, comme il le dit, « une troisième dimension » (p. 111). On sait que

pour Mallarmé le livre, « expansion totale de la lettre » (et non *expression*, comme il est dit p. 158), doit être « l'hymne (...) des relations entre tout ». On comprend mieux, à la lecture du livre de G. Michaud, comment le poète entendait, pour son compte, tisser « comme une araignée sacrée » ses réseaux de métaphores et de suggestions, pour reproduire dans son œuvre la structure complexe de l'univers. Puis-je, ici, exprimer un dernier regret ? Alors que les poèmes en vers de Mallarmé bénéficient tous d'un commentaire plus ou moins long (auquel renvoie, à la fin de l'ouvrage, un tableau chronologique qui est le bienvenu), c'est à peine si G. Michaud fait mention des poèmes en prose, et dit quelques mots de l'organisation de la prose mallarméenne (à laquelle Thibaudet avait consacré tout un chapitre, et que J. Schérer a récemment étudiée en détail). Dans un volume où la *Dernière Mode* occupe quatre pages, ne pouvait-on espérer quelques lignes sur le *Nénuphar Blanc* ?

En dépit de cette lacune, le livre de Guy Michaud nous apporte l'essentiel sur le cheminement psychologique et esthétique du poète ; il nous fait suivre de l'intérieur le rêve et le drame d'un homme qui a tenté, pour la première fois, « de construire avec une entière lucidité un langage et un univers spécifiquement poétiques » (p. 5). Dans la Collection *Connaissance des Lettres*, ce livre prendra place à côté des meilleurs.

SUZANNE BERNARD.

ANTOINE ADAM, **Verlaine, l'homme et l'œuvre.** Un vol. in-16 de 176 pages. Paris, Hatier-Boivin, 1953, « Connaissance des Lettres ».

Au moment de la publication de ce livre, en juillet 1953, nous avions rédigé un peu plus du tiers de la préface du *Verlaine* de la Collection Pierre Seghers, paru en novembre de la même année. Le livre de M. Adam, excellente mise au point à bien des égards, nous a donc rendu de grands services et nous avons contracté envers lui une dette de reconnaissance.

Toutefois, une lecture attentive et de multiples vérifications nous permettent de présenter à son sujet quelques remarques.

Suivant la formule de la Collection « Connaissance des Lettres », l'ouvrage comprend deux parties. Mais soixante-quatre pages seulement sont consacrées à la vie, le reste à l'œuvre ; en effet, M. Adam s'est efforcé de faire la synthèse de tous les principaux travaux sur Verlaine.

Mais n'a-t-il pas été victime de l'excès même de sa sympathie pour le poète ? Dans plusieurs cas, M. Adam a employé des termes très vifs, dépassant peut-être sa pensée, pour affirmer ce qui, à des yeux non prévenus, peut sembler inexact ou au moins douteux. Le ton est alors celui de la polémique plus que de l'exposé magistral. Voici quelques exemples de ces affirmations excessives. P. 17, M. Adam s'écrie : « Ceux qui sont décidés à ne voir dans la vie de Verlaine qu'une succession de turpitudes, ne veulent pas admettre qu'il ait été un moment sensible aux entraînements du patriotisme. » Or, même si, en 1870, Verlaine s'est engagé dans un moment de vrai patriotisme, ne peut-on pas penser que le motif profond de ce geste était que, déjà, la compagnie de sa femme lui pesait ? — P. 12, on lit : « Il doit être bien entendu que, sur le caractère de ces amitiés [celles pour le cousin Dujardin et Lucien Viotti], personne ne sait rien, personne n'a le droit d'insinuer qu'elles furent impures, et que le contraire est infiniment probable. » Mais que signifie alors le titre primitif, censuré par Verlaine lui-même, d'une page éloquente des *Mémoires d'un Veuf* : « A la mémoire de mon ami *** », qui était, sur un manuscrit conservé à la Bibliothèque Jacques Doucet : « A la mémoire de *mon Lucien Viotti* ? » Que penser aussi du curieux témoignage de Mathilde au sujet de Viotti ? (*Mémoires de ma vie*, p. 150-151.)

— P. 31, M. Adam déclare : « Nous pouvons donc, selon toute vraisemblance, le croire, lorsqu'il affirme dans une lettre du 16 mai 1873, qu'il a quitté Londres « pour Elle » [Mathilde], et le scepticisme de certains biographes ne peut s'expliquer que par un parti-pris de dénigrement. » Or, au bas de la même page, M. Adam signale que, le 19 mai, Verlaine annonçait qu'il partirait dans les huit jours pour rejoindre Rimbaud. Nous venons d'ailleurs de publier une lettre de Verlaine à Delahaye du 15 mai 1873, que M. Adam ne pouvait connaître, qui est illustrée d'un portrait de Rimbaud. Il y a donc deux ou plusieurs sincérités verlainiennes simultanées, suivant le correspondant auquel il écrit, et nous pensons qu'en 1873, la force qui l'entraînait vers Rimbaud l'emportait de beaucoup sur ses velléités de retour à Mathilde. La suite le fit bien voir.

Le même parti-pris de réhabilitation conduit M. Adam à accorder une importance excessive aux œuvres de la fin. Et il se montre implicitement bien dur pour les travaux de Louis Morice quand il déclare (p. 115) que nous ne possédons pas d'étude des sources catholiques de *Sagesse*.

Au sujet de l'interprétation des *Poèmes Saturniens* donnée récemment par M. Bornecque, il objecte (p. 72) qu'accorder une signification personnelle à ce recueil conduit à contredire le témoignage de Lepelletier. Mais Lepelletier, ami fidèle, ne brillait pas par la finesse. Chargé par Verlaine de défendre sa mémoire contre les accusations de Sodomie, il s'est acquitté de cette mission sacrée avec une bonne foi ingénue. Est-ce lui qu'il convient d'interroger sur la signification profonde des *Poèmes Saturniens* ? Et M. Adam n'a-t-il pas suivi trop fidèlement les traces de cet hagiographe ? N'a-t-il pas accordé trop d'importance aux lettres où Verlaine donne à ce témoin, qu'il sait être son futur historien, une image fausse et conventionnelle de lui-même ?

Ces réserves faites, il faut dire que l'ouvrage repose sur une documentation solide et précise, souvent vérifiée aux sources ; les erreurs matérielles y semblent rares. Voici celles que nous avons relevées : P. 48, c'est à l'hôpital de la Pitié (et non à l'hôpital d'Ivry) que Lucien Létinois est mort, non en janvier 1883, comme on l'avait toujours dit, mais le *7 avril*. — P. 74, la comparaison de *Après trois ans* avec *Je n'ai pas oublié* de Baudelaire a été empruntée par P. Martino à E. Dupuy. — P. 112, la lettre du 20 novembre 1875 est mal datée dans la *Correspondance*; Underwood a signalé qu'elle est en réalité du 19.

Reprenant les arguments déjà développés dans son précédent ouvrage *Le vrai Verlaine* (1936), M. Adam établit (p. 45-46) que la liaison de Verlaine avec Lucien Létinois a presque certainement été pure. Sur ce point, il semble faire œuvre utile, non seulement nous le suivons entièrement, mais nous nous sommes efforcé d'apporter de nouveaux arguments à sa thèse. Les dernières pages qui contiennent les « Conclusions » (p. 161-172) retiennent l'attention par la justesse et la densité des formules.

Le ton passionné de M. Adam rend la lecture de ce manuel extrêmement attachante, même lorsqu'on n'adopte pas tous les points de vue de l'auteur. Tel qu'il est, cet ouvrage, désormais indispensable, facilitera les études verlainiennes. Il devrait être complété par une édition critique de la *Correspondance*, qui seule permettra d'écrire la biographie *précise* qui manque encore.

JEAN RICHER.

LESTER MANSFIELD, **Le Comique de Proust. — Proust et Baudelaire.** Un vol. in-16 de 222 pages. Librairie Nizet, 1953.

Deux études de longueur inégale sont juxtaposées dans ce volume. La plus importante (186 p) est consacrée au comique proustien. L'auteur,

qui en analyse les sources, le rattache à l'esthétique de Proust, à sa conception très personnelle et même insolite du roman : selon M. Mansfield, si *A la Recherche du Temps perdu* est un livre foncièrement comique, c'est d'abord parce que tout élément dramatique en est exclu aussi bien que tout élément pathétique ; il situe en effet le roman proustien aux antipodes du conte, le conte excluant le comique, parce qu'il est tout entier dans le mouvement du récit, tandis que le comique est par essence statique. (Les contes de Voltaire manquent-ils donc de force comique ?) Ainsi, toute une part négative du comique proustien tiendrait à l'exactitude implacable de l'observation de personnages à qui il n'arrive rien, Proust considérant les hommes comme des sortes d'animaux à exhiber et à décrire dans le plus serein détachement. Son comique, que l'auteur qualifie de « pur » (et que caractériserait mieux, semble-t-il, l'épithète « implicite »), tient à sa vision personnelle, à son optique particulière. Proust n'invente pas de créatures comiques, ne met pas en scène de clowns (il faudrait peut-être faire exception pour le directeur du Grand Hôtel et le liftier) ; il n'a même pas souvent le parti pris de faire rire son lecteur (pour ma part, je ne le crois pas si insoucieux de l'effet drôle) ; mais il lui communique sa vision étonnée, et par là saugrenue, son sens de l'absurdité fondamentale de toutes choses, et d'abord de celles qui sont réputées les plus sérieuses : les cérémonies, les réceptions, les supériorités sociales, les situations des pontifes et des gens arrivés. Ainsi, bien que, selon M. Mansfield, aucune intention vengeresse ou satirique n'entre dans le comique de Proust, il est le plus terrible dégonfleur de baudruches de notre littérature. Il ne s'épargne d'ailleurs pas lui-même, et son commentateur note avec justesse qu'il raille des défauts qui sont pour la plupart les siens. Son comique, comme celui de tous les grands maîtres du rire, a un fond de cynisme et de misanthropie que M. Mansfield a signalé, un peu tard (p. 157) et sans y insister assez.

Après le chapitre sur « les sources du comique proustien », la suite de l'étude, consacrée au comique de caractère, à la satire sociale et aux éléments humoristiques, reprend les mêmes idées, ce qui donne parfois une impression de redites. On y rencontre cependant des analyses originales et finement conduites, comme celle de la métaphore comique (p. 68) ou celle de l'humour résultant du décalage entre le langage et le sujet traité (p. 166).

Les vues de M. Lester Mansfield sur l'œuvre de Proust appellent sans doute quelques réserves. Son argumentation, souvent systématique à l'excès, a la faiblesse de vouloir trop prouver, et elle manque de souplesse. Ainsi il ne lui suffit pas de mettre en évidence la vertu comique de *A la Recherche du Temps perdu*, il veut que ce roman soit essentiellement et constamment comique ; il va même jusqu'à trouver comique la scène déchirante de la mort de la grand-mère ! Que Proust provoque fréquemment dans son récit, jusqu'aux moments les plus inattendus, le sourire et même le rire, c'est vrai. Une veine drolatique, pince-sans-rire ou caricaturale, court tout le long du roman et se signale dans le style par un certain accent. Mais il est d'autres accents auxquels le lecteur peut être aussi sensible : l'accent poétique et lyrique, par exemple, et encore l'accent pathétique, l'accent didactique de l'observateur tirant les lois des faits qu'il rapporte, — sans oublier, quoi qu'en dise M. Mansfield, l'accent dramatique. Comique, poésie, pathétique, enseignement, drame, tour à tour se pénètrent et se relaient dans ce livre multiforme.

Beaucoup de proustiens ne seront pas d'accord avec M. Mansfield quand il déclare que le roman de Proust est un roman dans lequel rien n'arrive (p. 24), dépourvu de toute scène et même de toute situation dramatiques (p. 26), où les personnages n'ont pas de destinée (p. 36) et ne nous touchent pas parce qu'ils sont anti-tragiques et anti-romanesques (p. 49). Pas de destinées ? Mais vu sous un certain angle, le roman proustien n'est-il pas,

au contraire, le roman de l'enchevêtrement des destinées, et malgré cela de leur impénétrabilité ; du cours apparemment fragmentaire, paradoxal et contradictoire de chacune dans sa logique profonde ; de l'aboutissement fatal des plus brillantes à une sorte de carnaval macabre, à un néant soudain, épais, et d'ailleurs mérité ; du rachat des plus ternes (celle d'un Vinteuil) ou des plus vaines (celle du narrateur), peut-être des plus viles (pensons à la vie amoureuse de Bergotte) par la création artistique à laquelle elles se sont vouées ? — Rien n'arrive ? Faut-il compter pour rien, sans parler de l'affaire Dreyfus et de la guerre, tant de morts, et les mariages imprévus, et les retournements des situations sociales ou morales les plus stables, par soudaines mutations ou par insidieux cheminements, et les rencontres providentielles comme celles de Swann et Odette, du narrateur et d'Albertine, de Charlus et de Jupien ? Faut-il compter pour rien la genèse du roman lui-même ? Tout se passe comme si M. Mansfield n'était pas frappé par l'évidence que c'est là le véritable sujet du livre, et le résumé qu'il en donne (p. 27) omet ce qu'il a de plus essentiel : les vicissitudes et la réalisation finale d'une vocation. — Pas tragique le personnage de Charlus, et celui de Swann aux portes de la mort ? — Pas de scènes ni d'éléments dramatiques ? Mais toute la *Recherche du Temps perdu* est bâtie avec un sens puissant de la composition dramatique, l'auteur acheminant l'ensemble de son récit comme chacun de ses épisodes vers un dénouement qui semble de plus en plus assuré, mais qui, au moment où il est sur le point de se produire, fait brusquement place à une autre solution du destin : c'est alors qu'il a enfin renoncé à devenir un écrivain que le narrateur est illuminé par la révélation du sujet de son œuvre ; c'est au moment où, résolu à rompre avec Albertine, il se dispose à lui faire part de cette décision, qu'un mot de la jeune fille bouleverse ses plans et le décide, au contraire, à l'emmener vivre avec lui et à lui promettre le mariage ; c'est alors que, Swann étant mort, la duchesse de Guermantes n'a plus de raison de faire la connaissance de sa fille, qu'elle cesse enfin d'opposer un entêtement acharné au plus cher désir de son vieil ami. Oui, si *Le Temps perdu* est un livre drôle, c'est aussi un livre « palpitant » comme un roman policier ou un roman d'aventures. Au fait, on est bien en droit de le lire comme un roman d'aventures, mais d'aventures à l'échelle de la vie quotidienne, des relations familiales, amoureuses et mondaines. Même dans le dépaysement, comme celui que lui vaut le séjour à Venise, c'est à l'aspect de la vie en tant que quotidienne que Proust se rend sensible, loin d'en donner une « évocation touristique », comme le dit M. Mansfield (p. 120), qui méconnaît d'ailleurs l'importance des extérieurs et des paysages dans le grand roman (p. 120).

Ce n'est pas le moindre intérêt de cette étude, de provoquer les réactions de son lecteur et de l'inviter à la controverse par ce que ses affirmations ont parfois de trop absolu. Ses vues sur *Proust et Baudelaire* entraînent une adhésion moins réservée. Il rapproche ces deux écrivains ancrés à Paris, tous deux paresseux congénitaux, par leur soif d'*ailleurs*, leur vue surréaliste de l'univers, leur hantise du problème du mal, leur regret de l'enfance, ce paradis perdu, leur sensualité, leur goût des amours vénales ou perverses, leur conception subjective de l'amour, leur façon commune d'accueillir la maladie comme une bénédiction. Baudelaire concentre ce que Proust dilue (il dilue d'ailleurs moins qu'il n'explique et n'approfondit) ; le vertige des *Fleurs du Mal* s'achève dans *Le Temps perdu* par un pacte avec le vide. L'auteur conclut sagement en voyant dans ces analogies, non à proprement parler l'effet d'une influence, mais la rencontre d'âmes d'une même étoffe (p. 213).

André Ferré.

MICHÈLE LELEU, **Les Journaux intimes**. Un vol. in-16 jésus de 351 pages. Paris, Presses Universitaires de France, 1952.

Dans l'avant-propos de cet ouvrage, M. Le Senne, prolongeant les souhaits précédemment formés par lui, exprime l'espoir de voir appliquer la caractérologie à l'étude des genres littéraires : « Cela devra bientôt permettre le renouvellement des problèmes classiques de l'histoire littéraire, comme celui de l'importance de l'auteur et du milieu dans la genèse de l'œuvre littéraire. »

L'étude de Mlle Leleu répond à ce vœu. Elle se compose essentiellement de deux parties : une analyse des traits de caractères qui se dégagent de la lecture des journaux intimes (ressemblances et différences), une réflexion élargie sur la valeur et le rôle du journal dans l'affirmation et l'entretien de la personnalité (fins, dangers, salut par le journal). Plus modeste de ton, plus limitée dans son ambition que celle de M. Mesnard, que nous apporte-t-elle ?

Tout d'abord, Mlle Leleu opère un classement de travail dans le genre si complexe du journal intime. Elle distingue : des *journaux historiques*, dominés par le compte rendu des événements dont l'auteur a été le témoin (*chroniques* : les Goncourt) ou l'un des principaux acteurs (*mémoires*, *journaux de voyage* : Montaigne) ; des *journaux documentaires*, attentifs aux travaux, théories et pensées de l'auteur, artiste ou écrivain (Delacroix) ; des *journaux personnels*, comportant diverses nuances selon qu'ils se concentrent sur le moi (Amiel) ou sur la vie spirituelle (E. de Guérin) ; enfin des *journaux mixtes*, qui participent de chacune de ces catégories, l'accent étant mis sur l'une ou l'autre d'entre elles (Gide, Du Bos). Ce résumé permet de voir la difficulté du problème et les dissentiments qu'il soulève ici ou là.

D'autre part, Mlle Leleu constate une concordance manifeste entre les caractères et la nature des journaux entrepris. Le sentimental et le nerveux sont enclins au « journal intime » proprement dit, le premier avec volubilité, le second d'une manière brusque et parcimonieuse de mots, sinon d'éclats. Le passionné ou le flegmatique sont plus intéressés par les actes que par les pensées ou les sentiments. Plus détachés d'eux-mêmes, ils se font volontiers les témoins de leur temps.

Comme les sentimentaux et les nerveux sont ceux qui se penchent le plus sur eux-mêmes, ils constituent le champ d'observation privilégié de Mlle Leleu. Et, pratiquement, son livre est en majeure partie une étude de ces caractères en fonction des journaux intimes. Or, comme elle le remarque (p. 26), faisant profit d'une observation de M. Le Senne : « Au lieu de partir (du type *accentué*)... afin d'aboutir au type *atténué*, il serait sans doute d'une méthode plus logique et plus sûre de recourir à d'autres sources... (en se servant) de documents incontestables, suffisamment nombreux et variés pour permettre d'atteindre dans leur détail les comportements d'individus franchement différenciés sous plus d'un rapport : âge, situation sociale, époque, milieu. » Tous les auteurs de journaux intimes dont elle s'occupe, écrivains, artistes ou hommes politiques appartiennent à cette catégorie exceptionnelle. Il serait, en effet, d'une méthode plus rassurante, plus probante, de partir d'une étude approfondie de journaux intimes ordinaires (il y en a : le journal de Mme de Lamartine, dont H. Guillemin s'est servi pour mesurer la véracité du *Manuscrit de ma mère* rectifié par son fils, par exemple) et de dégager par comparaison les constantes et les particularités de ceux qui sont dignes de retenir à quelque point de vue notre intérêt. Ainsi, les résultats de cette enquête risquent-ils d'être beaucoup plus instructifs pour le caractérologue que pour nous : c'est par sa matière que cette caractérologie est littéraire, non par son enseignement.

Je ne critiquerai pas Mlle Leleu pour l'emploi qu'elle fait de mots comme

acta, sentita ou *diaristes* : tout travail spécialisé est obligé d'en venir là, pour être précis et rapide. Mais je lui reprocherai d'avoir évité les problèmes essentiels à nos yeux.

« Le *Journal* de Maine de Biran, remarque-t-elle, est sans doute dans l'ordre chronologique l'un des premiers du type personnel » (p. 32). Avec raison, je crois, elle écarte les *Rêveries* de Rousseau [1] et les *Essais* de Montaigne, écrits intimes, mais non « journaux ». Pourquoi donc n'a-t-on pas écrit de journaux intimes avant le début du XIXe siècle ? Voilà ce qui nous importe. Qu'ont fait le XVIIe et le XVIIIe siècles de leurs sentimentaux et de leurs nerveux ? Est-ce, comme serait tenté de le croire M. Le Senne, que la domination successive du type passionné, puis du type sanguin, les ont étouffés ? En effet, on trouve d'un côté des mémoires en forme, d'un autre des notes informes, des maximes ou carnets d'observations, tous spécifiquement discontinus. Leurs auteurs les jugeaient inadéquats à la publication. Tout le monde n'est certes pas Julien Green ou André Gide. Mais que le journal d'un tel artiste soit ou non publié du vivant de son auteur, je soupçonne ce dernier de ne jamais perdre de vue un interlocuteur au moins imaginaire, un lecteur posthume : cela est constant chez celui qui veut redresser l'image qu'on a répandue de lui (Rousseau), c'est plus largement un réflexe acquis d'écrivain (« écrire pour l'imprimeur », J. Green, cité p. 310). Il y a l'objection du langage chiffré (Pepys) ou « syncrétique » (Stendhal) : que vaut-elle ? Autre objection psychologique à ce soupçon : le désir commun au sentimental et au nerveux, et strictement personnel, de « relire un jour les pages qui furent les témoins de son existence » (p. 223), « d'en sauver au moins quelque trace » (p. 225). Autre chose encore est d'en faire, comme Du Bos, son laboratoire personnel. Je ne parle pas ici du problème de la sincérité que Mlle Leleu aborde dans ses « remarques terminales » et qui me paraît préliminaire, mais de la constitution du « genre », qui réagit sur les auteurs de journaux intimes. Le fait est que, depuis Maine de Biran, et avec autant de nuances que le roman, ce « genre bâtard », disait Baudelaire, le journal intime est devenu un *genre*. Et c'est sans doute sur notre curiosité des personnalités d'une part, et de l'autre sur notre goût de plus en plus accusé pour le non-composé, l'inachevé, l'ébauche qu'il a conquis ses droits psychologiques et littéraires. Une manière d'*imitation* a joué : sans Biran, Amiel n'aurait peut-être pas écrit son journal, ou le même journal, ni sans Amiel, Du Bos. Un modèle complexe se constitue peu à peu à travers ces catégories diverses. Je dirais que, dans l'ordre du « journal intime » *concerté*, comportant *acta, sentita, cogitata*, comptes rendus de lectures, jouissances musicales et réflexions spirituelles, Gide a réalisé le premier exemple complet du *genre*, véritable œuvre d'art, et c'est bien pourquoi Mlle Leleu y recourt souvent, mais comme à contre-cœur. Qui empêchait Gide, en effet, de présenter de lui un caractère, par exemple, plus vif que nature ? N'a-t-on pas fait, à la limite, des romans en forme de « journaux intimes » ?

Je regrette aussi que Mlle Leleu ait réservé pour ses « remarques terminales » l'importante question préalable des « influences que peut avoir la nationalité du diariste dans la tenue du journal » : ainsi elle constate que K. Mansfield, sentimentale britannique, est plus réservée que ne le serait un sentimental français, et M. Chapelan semble penser que la tonalité du journal de Marie Bashkirtseff tient en partie à ce qu'elle était « d'une race encline à la confession publique » (*Anthologie*, p. 40). Y a-t-il, comme l'étude d'une française donnerait à le croire, une majorité de *diaristes* français ? Et cela tient-il à une manière de caractère national ou même au caractère de la langue ?

1. Commencées dans cet esprit : « Un informe journal de mes rêveries », « l'état journalier » (*Ire Prom.*).

Bien que ce livre comporte une appréciable synthèse, il vaut surtout par des traits de détail, car Mlle Leleu a évidemment travaillé sur fiches. Sur les modifications de caractère, par exemple, *altérations* pour M. Berger, *spécifications* pour M. Le Senne (voir l'allusion à ce problème capital p. 138) : Rousseau fut-il vraiment un nerveux dans la première partie de sa vie, parce qu'elle manifeste une tendance à l'instabilité ? En revanche, quelle lumière jetée par là, peut-être, sur le cas de Racine, qui de nerveux jusqu'en 1677 (culte de l'art, instabilité, aventures) aurait pu tourner au passionné au moment de son mariage (concentration sur l'idéal choisi, c'est-à-dire religieux). L'absence de regrets chez le nerveux Gide (p. 109) lui est moins congénitale qu'elle n'émane de sa volonté (« je ne me plais plus que tendu ») : c'est chez le flegmatique Montaigne qu'elle se trouve au naturel. Le vagabondage domiciliaire de Constant en 1812 (p. 129) tient plus aux circonstances qu'à un désir démenti par son dégoût des déménagements (au contraire, Nerval). Son style télégraphique, abrupt, partagé par Stendhal, ne doit pas faire illusion : Constant y est porté, mais il y a les journaux abrégés et les journaux développés. Le superlativisme de Stendhal s'explique par le caractère, mais aussi par l'époque. Je ne suis pas sûr que le journal de Gide constitue « le cas le plus typique du recours abusif à ces expressions superlatives » (p. 68) : il est plus direct, spontané chez Constant et Stendhal ; chez Gide, pour qui il est peut-être l'effet d'une contre-mode, il nous frappe davantage, parce que notre temps a apporté une sourdine aux éclats et nervosités romantiques ou les réserve pour des sujets d'émotion plus sérieux. C'est peut-être dans l'ordre stylistique que la caractérologie est le plus efficace : l'emploi du mot *carrefour* est relevé par Mlle Leleu chez Amiel et Kierkegaard (Du Bos aussi), sentimentaux traqués par la perspective du choix (p. 69) ; l'image du *cheval* se rencontre chez Kierkegaard et K. Mansfield, pour exprimer le côté rétif, ombrageux, sensible de leur nature (p. 77). Intéressante aussi, la distinction judicieuse des sentimentaux et des nerveux dans leur compréhension de la musique : les premiers l'aiment pour rêver et se livrer aux associations, les autres la goûtent pour elle-même (p. 84) : oui, mais le nerveux Baudelaire ?

En résumé, ce livre, à la suite de l'*Anthologie* de M. Chapelan, donne du corps au genre du « journal ». Par son classement et ses analyses, Mlle Leleu approfondit notre connaissance des sentimentaux et des nerveux ou confirme ce que nous en avions appris. Pour ce qui nous intéresse, elle pose moins les problèmes qu'elle ne les suggère et ne s'entoure pas des précautions historiques nécessaires à la recherche confraternelle de la vérité.

Jean-Bertrand Barrère.

CORRESPONDANCE

A propos de l'article de R.-A. Lhombreaud, Verlaine et ses amis d'Angleterre, *publié dans notre n° de juillet-septembre 1953, nous avons reçu la lettre suivante* :

Le 23 février 1954.

Monsieur,

De toute évidence, l'histoire littéraire est une des grandes victimes des circonstances actuelles. Je m'étonne tout de même que M. Lhombreaud, verlainien et « symbolisant » avisé, semble-t-il, ne soit pas tombé sur ma thèse de doctorat, *Verlaine et l'Angleterre*, soutenue et autorisée d'imprimer il y a quatre ans, déposée à Lille et signalée généreusement par M. Antoine Adam dans son récent travail d'ensemble sur le grand poète. Car tout ce que dit M. Lhombreaud dans son article, *Verlaine et ses amis d'Angleterre* (*Revue d'Histoire littéraire*, juillet-septembre 1953) se lisait déjà dans mon étude, y compris les lettres inédites que M. Lhombreaud croyait publier « pour la première fois ». Ma thèse, incorporant ces inédits découverts il y a seize ans, était déjà rédigée en 1939 lorsque la guerre éclata. Je regrette naturellement que cet événement, avec d'autres, m'ait empêché de publier mon ouvrage dès 1940, comme il avait été prévu. M. Lhombreaud signale d'ailleurs dans son article plusieurs problèmes qu'il ne résoud pas : des éclaircissements utiles, quelquefois des solutions de ces problèmes se trouvaient déjà dans ma thèse. Il est à espérer que celle-ci s'imprimera enfin cette année, grâce au concours du Centre National de la Recherche scientifique.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes très distingués sentiments.

V.-P. Underwood.

Cette lettre, mettant en cause M. Lhombreaud, lui a été communiquée. Voici sa réponse :

« Je savais, pour avoir rencontré son nom dans la rubrique des thèses en préparation, qu'en 1938 M. Underwood travaillait sur ce vaste et intéressant sujet, mais je n'avais pu (et pour cause) découvrir, dans aucune bibliothèque, d'ouvrage portant ce titre et le nom de M. Underwood. J'avais essayé, lorsque je vivais en Grande-Bretagne, d'entrer en contact avec mon confrère, mais je n'avais pu, alors, découvrir le lieu de sa résidence. Il est, en effet, dommage que « l'histoire littéraire soit une des grandes victimes des circonstances actuelles », et que M. Underwood n'ait pas eu l'occasion de nous livrer le fruit de ses recherches. Nous sommes d'ailleurs tous touchés, confraternellement, par ces « événements », mais il est évidemment impossible aux chercheurs d'avoir connaissance des centaines de thèses dactylographiées qui traitent des sujets plus ou moins parents des leurs, et qui, en dépit de leur opportunité et de leur excellence, n'ont pu encore trouver d'éditeur.

Pour moi, c'est en préparant un ouvrage sur Arthur Symons que j'avais été amené à m'intéresser à la dernière visite du pauvre Lélian en Angleterre, puisque Symons avait été son ami, et l'un des responsables des conférences de 1893. C'est à Oxford, en novembre 1950, que j'ai composé cette note sans prétention où j'ai utilisé des documents qui, n'en déplaise à M. Underwood, ont été bel et bien publiés pour la première fois dans le nº 3 de 1953 de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*. Je ne pense pas que leur présence dans la copie dactylographiée de M. Underwood change quoi que ce soit au sens des mots : « Publiés pour la première fois ». Je ne croyais pas avoir posé des problèmes, sauf dans ma note p. 370 où je m'inquiète du sort réservé au manuscrit de la Conférence de Verlaine ; plusieurs Verlainiens, avant moi, avaient posé cette même interrogation. Je souhaite vivement que M. Underwood nous fournisse les éclaircissements utiles dont il parle dans sa lettre. Depuis que j'ai écrit cette note, d'autres documents sont tombés dans ma possession et en particulier le manuscrit inédit du livre de Symons sur Verlaine, que je mentionnais dans ma note finale. »

ROGER-A. LHOMBREAUD.

DIVERS

Société Chateaubriand. — La 60e réunion de travail de la Société Chateaubriand s'est tenue le 28 mars, sous la présidence du Dr Le Savoureux, chez Mme Roland de Margerie.

La comtesse d'Andlau a présenté des éditions rares des *Martyrs* ; le R. P. G. de Bertier de Sauvigny a fait connaître des lettres inédites de Chateaubriand à Claude-René Bacot, député ultra et protestant, correspondance d'un grand intérêt au point de vue des idées politiques de l'écrivain. M. Pierre Clarac a complété cet exposé en expliquant les contradictions apparentes de l'attitude de Chateaubriand. La comtesse de Durfort et M. Victor Tapié ont révélé des lettres inédites relatives à la candidature académique d'Augustin Thierry sollicitant l'appui de Chateaubriand.

Cette société, d'autre part, a fait paraître, sous la date d'octobre 1953, son *Petit Bulletin* nº 5, contenant un résumé des communications faites dans les 54e (11 mars 1951), 55e, 56e, 57e et 58e (10 mai 1953) réunions de travail. Ce *Petit Bulletin* sera dépouillé dans notre Bibliographie.

La **Société des Textes Français Modernes** vient de faire paraître (Marcel Didier, 1953) le tome XV (première partie) des *Œuvres Complètes* de Ronsard (éd. Paul Laumonier). Cette première partie contient le *Sixième Livre des Poèmes* (1569).

The Renaissance Society of America. — Fondée en 1947, cette Société va publier une revue : *Renaissance News*, destinée à servir de trait d'union entre les érudits spécialisés dans l'étude de la Renaissance.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'executive secretary, Josephine Waters Bennett, 200 East 66 Street, New York, 21, N. Y., U. S. A.

Publication. — Le Centre de Documentation du Centre national de la Recherche scientifique publie un *Bulletin analytique* (Partie *Philosophie*) qui paraît tous les trois mois. Ce documentaire dépouille, signale et résume brièvement tous les articles parus, en France et à l'étranger, tant dans les

revues philosophiques que dans les revues spécialisées dans le domaine de la Morale, de l'Esthétique, de l'Histoire, des Sciences, de la Linguistique, de la Psychologie et de la Sociologie.

Tous ceux qui s'intéressent aux sciences de l'Homme ont ainsi à leur disposition une bibliographie trimestrielle à la fois signalétique et analytique, complétée par une table annuelle des auteurs et des concepts.

Le Centre de Documentation du C. N. R. S. fournit également la reproduction photographique par micro-films ou sur papier des articles signalés dans le Bulletin, ou de ceux dont la référence bibliographique précise lui est fournie.

	France	Etranger
Prix de l'abonnement	2 000 F	2 500 F
Tirage à part de la partie « Sociologie »..	800 F	1 000 F

Pour tous renseignements s'adresser : 16, rue Pierre-Curie, Paris (5e), Tél. DANton : 87-20.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1953.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Alden (W.), Brenner (Clarence D.), etc. — Bibliography of critical and biographical references for the study of contemporary French literature. 1952 Supplement. — New York-Paris, Stechert-Hafner, Inc., 1953.

— * Yearbook of comparative and general literature. Vol. II. Edited by W. P. Friederich and Horst Frenz. — Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1953.

— * Weber (Shirley H.). — Voyages and travels in Greece, the Near East and adjacent regions previous to the year 1801, Catalogues of the Gennadius Library II. — Princeton, New Jersey, The American School of classical studies at Athens, 1953.

— * Les Catalogues imprimés de la Bibliothèque nationale, liste établie en 1943, suivie d'un Supplément (1944-1952). — Bibliothèque nationale, 1953.

— * Literary, debating and dialect societies of Great Britain, Ireland and France. Sections III and IV. Compiled by Geoffrey Handley-Taylor. — London, Hinrichsen Edition Ltd, 1953.

DIVERS

— * Bornecque (Pierre-Henry). — La France et sa littérature. Guide complet dans le cadre de la civilisation mondiale. Préface de Louis Roussel. Tome I. Des origines à 1715. — Lyon-Paris, IAC, les Éd. de Lyon, 1953.

— * Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays. Tome III. I-Ph. — Laffont-Bompiani ; Société d'édition de dictionnaires et d'encyclopédies, 1953.

— Lecercle (Jean-Louis) et Albouy (Pierre). — Problèmes de la science de la littérature. — *La Pensée*, décembre.

— Mesnard (Pierre). — L'analyse caractérologique des journaux intimes. — *Psyché*, octobre-novembre.

Baroque. — Henriot (Émile). — Du baroque en littérature. — *Le Monde*, 28 octobre.

— Truchet (Jacques). — Du baroque au classicisme [deux communications faites par R. Lebègue et E. Garapon à la Société d'étude du XVII^e^ siècle]. — *RHT*, fasc. III.

— Précieux et burlesques [A. Boase : Exposé sur le baroque littéraire...]. — *Bulletin du Centre d'études et de discussions de littérature générale (littérature comparée) de l'Université de Bordeaux*, fasc. 2, 1952-1953.

Bibliophilie. Livre. — Debauve (J.-L.). — Documents nouveaux sur l'histoire de l'imprimerie à Vannes. — *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1951-52 [1953].

— Michel (Joseph). — Bibliothèques. Incunables. Ambitions, perspectives [liste et description des incunables de la Bibliothèque des Facultés catholiques : 16 titres]. — *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon*, janvier-juin.

Critique. — Scott (Nathan A.), Jr. — The relation of theology to literary criticism. — *The Journal of Religion*, October.

Enseignement. — * The Septicentennial celebration of the founding of the Sorbonne College in the University of Paris. Proceedings and papers. — Chapel Hill, University of North Carolina, 1953.

— Bérard (Léon). — Enseignement et culture. — *RDM*, 15 novembre.

— Deler (Yves). — L'enseignement public et privé sous le Premier Empire : l'exemple du département de la Gironde. — *L'Information historique*, septembre-octobre.

— Fernet (Jean). — Histoire littéraire et enseignement des lettres. — *Pédagogie*, octobre.

Esthétique. — * Picon (Gaëtan). — Introduction à une esthétique de la littérature. I. L'écrivain et son ombre. — Gallimard, 1953.

— Picon (Gaëtan). — L'esthétique et l'histoire [fragment du volume précédent]. — *Diogène*, octobre.

Langue. — * Frei (Henri). — Le livre des deux mille phrases. I. La méthode des dictionnaires de phrases. II. Questionnaire de deux mille phrases selon le parler d'un Parisien (Société de publications romanes et françaises. XL). — Genève, E. Droz, 1953.

— * Zumthor (Paul). — Abréviations composées (Verhandelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, afd. Letterk. N. R., dl. LVII, n° 2). — Amsterdam, North-Holland Publishing C^y^, 1951.

— Berger (Paul). — Peut-on réformer la langue française ? — *La Revue de l'Université Laval*, novembre.

— Faral (Edmond). — La réforme de l'orthographe. — *Vie et langage*, novembre.

— Niedermann (M.). — A propos du français *interlocuteur*. — *Vox Romanica*, Januar-Juni.

— Voir : *Symbolisme*.

Littérature coloniale. — Leblond (Ary). — La Nouvelle-Calédonie dans les lettres. — *MF*, novembre.

— Rauville (Camille de). — Présentation de la littérature de Madagascar et de l'Océan Indien. — *Bulletin de l'Académie malgache*, 1951-1952 [1953].

Poésie. — * Germain (F.). — Expliquez-moi... l'art de composer un poème lyrique (Coll. « Littératures »). — Éd. Foucher, 1953.

— Daniélou (Jean). — Prière et poésie, fondements de la civilisation. — *Études*, octobre [publié aussi dans les *Cahiers de Neuilly*, octobre].

— Derche (Raoul). — La poésie française de 1800 à 1950. — *AP*, nos 3-4.

— Hervier (Marcel). — De la poésie. — *AP*, nos 5-6.

— Mounin (Georges). — Comment naquit la poésie française [sur les travaux de Georges Lote]. — *CS*, no 319, 1er semestre.

Roman. — Barrière (Pierre). — Sur le roman picaresque en France. — *Bulletin du Centre d'études et de discussions de littérature générale (littérature comparée) de l'Université de Bordeaux*, fasc. 1, 1951-1952.

— Le roman picaresque. — *Bulletin du Centre d'études et de discussions de littérature générale (littérature comparée) de l'Université de Bordeaux*, fasc. 1, 1951-1952.

— Cioran (E.-M.). — La fin du roman. — *La Nouvelle NRF*, décembre.

— Derche (Raoul). — Du roman. — *AP*, nos 1-2.

Style. — * Sayce (R. A.). — Style in French prose. A method of analysis. — Oxford, Clarendon Press ; London, Cumberledge, 1953.

Théâtre. — * Decugis (Nicole) et Reymond (Suzanne). — Le décor de théâtre en France, du Moyen Age à 1925. Avant-propos de Jean-Fr. Noël. — Compagnie française des arts graphiques, 1953.

— * Reyval (Albert). — L'Église, la comédie et les comédiens. Préface du R. P. Carré, O. P. — Spes, 1953.

— * Villiers (André). — L'art du comédien (« Que sais-je ? », 600). — Presses Universitaires, 1953.

— Laurens (A. du), S. J. — L'Église et le théâtre. — *Cahiers du clergé rural*, décembre.

— Pour un inventaire des affiches de théâtre (*suite*) par R. Ancely, H. Tribout de Morembert, R. Mesuret. — *RHT*, fasc. III.

Thèmes littéraires. — * Prévost (J.-L.). — Le prêtre, ce héros de roman. Tome II. *D'Atala* aux *Thibault* (Coll. « Présence du catholicisme »). — Éd. Téqui, 1953.

— * Sauvage (Micheline). — Le cas Don Juan (Coll. » Pierres vives »). — Éd. du Seuil, 1953.

— Kahn (Sholom J.). — The problem of evil in literature. — *Journal of aesthetics and art criticism*, September.

— Stanford (W. B.). — On some references to Ulysses in French literature from Du Bellay to Fénelon. — *SP*, July.

XVe SIÈCLE

Divers. — * Maistre Pierre Pathelin. Reproduction en fac-similé de l'édition imprimée en 1489 par Pierre Levet. Introduction de Richard T. Holbrook (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1953.

— Vier (Jacques). — Pitié pour les grands rhétoriqueurs. — *L'École*, 31 octobre.

Chartier (A.). — Blayney (Margaret Statler). — Sir John Fortescue and Alain C.'s *Traité de l'espérance*. — *MLR*, October.

Garencières (J. de). — * Neal (Young Abernathy). — Les poésies complètes de Jean de G., publiées pour la première fois d'après le ms. (BN. Fr. 19139). — Centre de documentation universitaire, 1953.

— * Neal (Young Abernathy). — Recherches sur la vie du chevalier poète J. de G. et son cercle littéraire (fin du XIVe et début du XVe s.). — Centre de documentation universitaire, 1953.

Gerson (J.). — Lieberman (Max). — Chronologie gersonienne. III. — *Romania*, fasc. 3.

Villon (F.). — Fox (John). — The date and composition of V.'s *Testament*. — *FS*, October.

— Rychner (Jean). — Pour le *Testament* de V. (vers 553-555 et 685). — *Romania*, fasc. 3.

XVI^e SIÈCLE

Divers. — * Schottenloher (Karl). — Die Widmungsvorrede in Buch des 16. Jahrhunderts (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte. H. 76-77). — Münster, Aschendorff, 1952.

— * Centro internazionale di studi umanistici. Cristianesimo et ragion di stato. L'umanesimo e il demoniaco nell' arte. Atti del II Congresso internazionale di studi umanistici. — Roma, Fratelli Bocca editori, 1953.

— Dickinson (G.). — The journey to the Holy Land in the 16th century [Bibliography : ... II. 16th century narratives in French...]. — *FS*, January 1954.

— Dickson (Sarah A.). — Panacea or precious bane. Tobacco in 16th century literature. — *Bulletin of the New York Public Library*, August 1953-April 1954.

— Giovannini (G.). — Historical realism and the tragic emotions in Renaissance criticism. — *Philological Quarterly*, July.

Bibliophilie. — Brun (A.). — Deux livres rares du XVI^e siècle [à la Bibl. de Marseille. *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, Lyon, 1547 ; — *Les quatre premiers livres des Odes de P. de Ronsard...*, 1550]. — *Arts et livres de Provence*, décembre.

— Desgraves (L.). — L'imprimerie à Bordeaux des origines à 1572. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1^er et 2^e semestres.

— Duval (M.). — Les libraires normands en Bretagne au XVI^e siècle. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-octobre.

Aubigné (A. d'). — Emmanuel (Pierre). — A. d'A. — *RP*, novembre.

Belleau (R.). — Vier (Jacques). — Explication française. Un poème de Remi B : *La Perle*. — *L'École*, 31 octobre.

Bourbon (N.). — Françon (Marcel). — Nicolas B. et l'épitaphe à Laure. — *Le français moderne*, juillet.

Castellion (S.). — Voir : *Servet* (*M.*).

Champier (S.). — Hill (Christine M.). — Symphorien C.'s views on education in the *Nef des Princes* and the *Nef des Dames vertueuses*. — *FS*, October.

Chassignet (J.-B.). — * J.-B. C. *Le Mespris de la vie et consolation contre la mort*. Choix de sonnets publié par Armand Müller (Textes littéraires français). — Genève, Droz ; Lille, Giard, 1953.

Des Périers (B.). — Hassel (J. Woodrow), Jr. — Des P.' indebtedness to Castiglione. — *SP*, October.

Du Bellay (Jean). — Voir : *Rabelais* (*F.*), *Ronsard* (*P. de*).

Grévin (J.). — Schmidt (A.-M.). — Jacques G., médecin, poète et directeur de conscience. — *La Revue réformée*, n° 2.

Labé (L.). — * Giudici (Enzo). — Influssi italiani nel *Débat* di L. L. — Roma, Ed. Porfiri, 1953.

— * Giudici (E.). — L. L. e Pietro Bembo. — Roma, Ed. Porfiri, 1953.

Le Bossu (J.). — Ruysschaert (José). — Un sermonnaire autographe du bénédictin Jacques Le B. (1546-1626), moine de Saint-Denis, prédicateur de la Ligue [Bibl. Vat., Vat. lat. n. 11510]. — *Revue Bénédictine*, nos 3-4.

Marguerite de Navarre. — Ritter (R.). — Les solitudes de M. de N. (*suite*). — *Pyrénées*, juillet-décembre.

Marot (C.). — Voir : *Bourbon* (*Nicolas*), *Ronsard* (*P. de*).

Mellin de Saint-Gelais. — Chambon (Pierre du). — Ballade d'Octavien de S.-G. en l'honneur de la naissance de François Ier. — *Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1951-1952 [1953].

Montaigne. — * M. — *Saggi*, traduzione di Virginio Enrico. — Roma, Ed. Casini, 1953.

— Cornet (Dr Lucien). — Henri IV et M. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, juillet-décembre.

— Desgraves (L.). — Un projet d'édition des *Essais* de M. (1724). — *Revue historique de Bordeaux*, juillet-septembre.

— Françon (Marcel). — Un texte original d'un *Essai*, I, 8 [rectifie A. Eckhardt, in *BHR*, 1947]. — *The Modern Language Journal*, November.

— Françon (Marcel). — On a source of M.'s *Essays*. — *MLR*, October.

— Hubrecht (Georges). — M., maire de Bordeaux. — *Notre Bordeaux*, 18 avril.

— Luthy (Herbert). — M. or the art of being thruthful. — *Encounter* (London), November.

— Man (Paul de). — M. et la transcendance. — *Critique*, décembre.

— Menut (Simone). — Les *Essais* de M. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, juin.

— Michel (Pierre). — M. vivant [travaux de la Société des *Amis de M.*]. — *L'École*, 17 octobre.

— Sayce (R. A.). — Baroque elements in M. — *FS*, January 1954.

Paré (A.). — * A. P. — Textes choisis, présentés et commentés par Louis Delaruelle et Marcel Sendrail. Exposé sur la langue et le style d'A. P. (Les Textes français). — Les Belles Lettres, 1953.

Rabelais (F.). — * Ville de Montpellier. Musée Fabre. Exposition commémorative du 400e anniversaire de la mort de F. R. [Catalogue. Précédé de : Pierre Jourda, R. à Montpellier]. — Montpellier, 1953.

— F. R. — [Initiation à R., par Jean Fréville. — Quelques repères biographiques, par Louis Saurel, etc.]. — *E* [no spécial], novembre-décembre.

— Astruc (Dr Pierre). — R. botaniste, anatomiste et physiologiste. — *RHS*, juillet-septembre.

— Benot (Yves). — R. et le sentiment national au XVIe siècle. — *E*.

— Brochon (Pierre). — R. et la littérature de colportage. — *E*.

— Candille (Marcel). — L'hôpital dans la vie et l'œuvre de R. — *Revue de l'Assistance publique à Paris*, juillet-août.

— Carpenter (Nan Cooke). — R. and the Androgyne. — *MLN*, November.

— Carry (Charles). — R. diplomate à Rome. — *Écrits de Paris*, octobre.

— Cohen (Marcel). — Comment R. a écrit. — *E*.

— Garel (René). — R. et la justice. — *E*.

— Grandgeorges (Pierre). — La pédagogie « nouvelle » effrayante et allègre de R. — *E*.

— Gyergyai (Albert). — R. en Hongrie. — *E.*

— Jardin (Mlle A.-M.). — [Les portraits de R.]. — *Société historique et archéologique de l'Orne. Bulletin trimestriel*, 4e trimestre.

— Lahy-Hollebecque (Marie). — R. et la querelle des femmes. — *E.*

— Lefebvre (Henri). — Panurge ou la naissance de l'individu. — *E.*

— Le Porrier (Herbert). — Le docteur F. R. — *E.*

— Levron (Jacques). — De quelques sources de R. [Antoine R. et l'abbaye de Fontevraud. — Gaucher de Sainte-Marthe et Pichrocole. — Guill. Frappin]. — *MF*, décembre.

— Mayer (C. A.). — Réalisme et fantaisie dans l'œuvre de R. — *IL*, septembre-octobre.

— Menut (Simone). — R. et le destin de *Gargantua*. De l'édition originale à l'édition *superbdf*. — *Bulletin de la Société des Bibliolâtres de France*, février.

— Pons (Roger). — La pensée religieuse de R. — *Études*, décembre.

— Raberin (Marguerite). — R. et la guerre. — *E.*

— Roe (F. C.). — A double centenary. Sir Thomas Urquhart and his translation of R. [1653]. — *Aberdeen University Review*, Autumn.

— Samaran (Charles). — Le mystère de la mort et de la sépulture de R. — *Le Monde*, 25 novembre.

— Scheler (Lucien). — R. et l'anagramme. — *E.*

— Thoorens (Léon). — Aspects de F. R. — *RGB*, 15 octobre.

— Vallet (Eugène-Charles). — Y a-t-il une morale et une philosophie rabelaisiennes ? — *Au Jardin de la France*, nº 16, été 1952-été 1953.

— Weber (Henri). — R. et l'humanisme au temps de François Ier. La lettre de Gargantua à Pantagruel : programme de l'humanisme. — *L'Année Propédeutique*, nos 3-4.

— Voir : *Balzac* (*H. de*), *Tallemant des Réaux.*

Ronsard (P. de). — * L'œuvre de R. Extraits présentés par Louis Terreaux (Classiques France). — Hachette, 1953.

— Guérin (Charles). — Comment R. et Du Bellay disent leur découragement. — *La Pensée catholique*, nº 28, 1953.

— Guérin (Charles). — Le texte de R. — *L'École*, 3 octobre.

— Rat (Maurice). — Avec trois rimes et deux vers impairs, R. fonda toute une école... mais l'inventeur véritable était Marot. — *FL*, 17 octobre.

Servet (M.). — * Becker (Bruno). — Autour de M. S. et de Sébastien Castellion. — Haarlem, H. D. Tjeenk Willink Zoon N.V., 1953.

— * Cavard (Pierre). — Le procès de M. S. à Vienne. — Vienne, Syndicat d'initiative, 1953.

— * Fulton (John F.) and Stanton (Madeline E.). — Michael Servetus, humanist and martyr. With a bibliography of his works. — New York, Herbert Reichner.

— * Geisendorf (Paul F.) et Klein (Frédéric). — A propos d'un quatrième centenaire : M. S. (« Les Cahiers de Foi et Vérité ». XXV-XXVI). — Genève, 1953.

— * O'Malley (Charles Donald). — Michael Servetus. A translation of his geographical, medical and astrological writings, with introduction and notes. — Philadelphia, American Philosophical Society, 1953 (Memoir 34) ; London, Lloyd-Luke (Medical Books) Ltd, 1953.

— * O'Malley (Charles D.). — The complementary careers of M. S. theologian and physician. — *Journal of the history of medicine*, October.

— Cadier (Jean). — Calvin et S. [C. R. de : Paul A. Geisendorf et Fréd. Klein]. — *La Revue réformée*, nº 2.

— Chauvois (Dr L.). — A propos du IVe centenaire de la mort de M. S. Sa place dans l'histoire de l'anatomie. — *RHS*, juillet-septembre.

— Mc Lachlan (Rev. H. John). — M. S. A cause célèbre. — *The Hibbert Journal*, October.

Sponde (J. de). — Denux (Roger). — Jean de S. — *L'École libératrice*, 27 novembre.

Tyard (Pontus de). — * Baridon (Silvio F.). — P. de T., 1521-1605 (Saggi di letteratura moderna). — Milano, Editrice Viscontea, 1952 [remplace l'édition provisoire de 1950].

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Gautier (Jean), P. S. S. — La spiritualité de l'École française du XVII^e siècle. — [In] * La Spiritualité catholique. — Le Rameau, 1953.

— Mesnard (Jean). — Quelques aspects du préclassicisme et du classicisme français. — *AP*, n^os 5-6, 7-8.

— Rouch (Comm^t). — La Méditerranée dans le théâtre de Corneille et de Racine [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1952-1953.

Langue. — Chauvelot (D^r R.). — Étude sur le vocabulaire [médical] français du XVII^e s. — *La Presse médicale*, 26 août 1950.

— Quémada (B.). — Les « termes de mode » dans la *Comédie des mots à la mode* de Boursault. — *Le français moderne*, octobre 1953, janvier 1954.

— Ricard (Robert). — Pour le dossier de *voire même* [saint François de Sales, Pierre de Besse, Constantin de Barbanson, S. Zamet, saint Vincent de Paul]. — *Le français moderne*, juillet.

Théâtre. — * Carrington Lancaster (H.). — Actor's roles at the Comédie Française, according to the Repertoire des Comédies françoises qui se peuvent joüer en 1685 (Johns Hopkins Studies in Romance literatures and languages. Vol. XLVII). — Baltimore, Johns Hopkins Press ; London, G. Cumberledge, 1953.

— Mongrédien (Georges). — Chronologie des troupes qui ont joué à l'hôtel de Bourgogne (1598-1680). — *RHT*, fasc. III.

Boileau. — Aden (J. M.). — Dryden and B. : the question of critical influence. — *SP*, July.

— Truc (Gonzague). — Pour qu'on lise B. — *L'École*, 3 octobre.

Bossuet (J.-B.). — * Gotaas (Mary C.). — B. and Vieira. A study in national, epochal and individual style (The Catholic University of America. Studies in romance languages and literatures. XLVI). — Washington, The Catholic University of America, 1953.

— Hanse (J.). — [Une erreur de B. dans l'*Oraison funèbre de Louis de B., prince de Condé*, 1687]. Communication à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, séance du 10 mai 1953. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, n^os 2-3.

— Rat (Maurice). — La Sorbonne défend l'Aigle de Meaux contre l'Église. — *FL*, 26 décembre.

Boursault. — Voir : *XVII^e siècle. Langue.*

Corneille (P.). — * Couton (Georges). — Réalisme de C. Deux études : La clef de *Mélite*. — Réalités dans le *Cid* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont. IX). — Les Belles Lettres, 1953.

— Genaille (Robert). — Lecture de *Cinna*. — *Revue Universitaire*, juillet-octobre.
— Kies (A.). — *La Mort de Solon* est-elle de C. ? — *LR*, novembre.
— Voir : *XVII^e siècle. Divers.*

Deimier (P. de). — * Colotte (Pierre). — Pierre de D., poète et théoricien de la poésie (Avignon, vers 1580 ?-après 1615). Sa carrière à Paris et ses relations avec Malherbe (Publication des Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en-Provence, n. série, n° 2, 1953). — Gap, Éd. Ophrys.

Descartes. — Costantini (Giuseppe M.). — Sulle prove cartesiani dell' esistenza di Dio. — *Rivista critica di storia della filosofia*, settembre-ottobre.

Estienne (A.). — Cauchie (Maurice). — Le dernier des E. [Antoine E., 1592-1674]. — *RSH*, juillet-septembre.

Fénelon. — Leclère (Henri), P. S. S. — F. critique de Malebranche (En marge de *Malebranche et le Quiétisme* du P. de Montcheuil.) — *Revue Thomiste*, fasc. II.

François de Sales (S^t). — Vincent (Mgr Francis). — La spiritualité de S^t F. de S. — [In] * La Spiritualité catholique. — Le Rameau, 1953.
— Voir : *XVII^e siècle. Langue.*

La Fontaine (J. de). — * La F. (J. de). — Quaranta Favole, tradotte da Diego Valeri. — Firenze, Sansoni, 1952.
— * Petit (Léon). — La F. et Saint-Evremond ou la tentation de l'Angleterre. — Toulouse, Privat, 1953.
— Pinatel (Joseph). — *Clymène* de La F. — *L'École*, 31 octobre.
— Rat (Maurice). — La F., cet inconnu. — *EN*, 5 novembre.

La Rochefoucauld. — Moore (W. G.). — The world of La R.'s *Maximes*. — *FS*, October.
— A propos du premier état des *Maximes* de La R. [lettres de G. Charlier et W. G. Moore]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Malebranche. — Voir : *Fénelon.*

Malherbe. — Voir : *Deimier (P. de).*

Meynier (H. de). — Arnaud (Félix). — Honorat de M., poète pertuisien (1570 ?-1638). — *Arts et livres de Provence*, Bulletin n° 22, décembre.

Molière. — * M. — *Tartuffe*. Mise en scène de Fernand Ledoux (Coll. « Mises en scène »). — Éd. du Seuil, 1953.
— * Garçon (Maurice). — Sous le masque de M. — A. Fayard, 1953.
— * Spink (John Stephenson). — Literature and the sciences in the age of M. An inaugural lecture at Bedford College. London, 20 January 1953. — London, International Book Club, 1953.
— Bouvet (M.). — M. et les apothicaires. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, septembre.
— Sauvage (Micheline). — Une énigme littéraire : L'Elvire de *Don Juan*. — *Les Lettres Nouvelles*, janvier.
— Voir : *Divers. Thèmes littéraires.*

Pascal (B.). — * Ducas (Albert). — *Discours sur les passions de l'amour* de P. Commentaire, authenticité de l'auteur. — Alger, Méditerranée vivante, 1953.

— * Fletcher (F. T. H.). — P. and the mystical tradition. — Oxford, B. Blackwell, 1953.

— Lafuma (Louis). — Post-scriptum au *Discours sur les passions de l'amour*. — *RSH*, juillet-septembre.

— Mouézy-Éon (Dr). — P. fut-il envoûté durant sa petite enfance ? — *Revue métapsychique*, novembre-décembre.

— Perdomo García (José). — La teoría de los espíritus en P. — *Revista de filosofía*, julio-septiembre.

— Stinglhamber (L.). — Les contradictions de P. — *BGB*, supplément *Lettres d'humanité*, XII, 1953.

— Voir : *Maurras (Ch.)*, *Sainte-Beuve*.

Peiresc. — P. — Pages curieuses, choisies et présentées par J.-P. Blanchi. Texte établi sur les Ms. de l'Inguimbertine. — *CS*, nº 319, 1er semestre.

Perrault (Ch.). — Delarue (Paul). — Les contes merveilleux de P. et la tradition populaire (*suite*). — *Bulletin folklorique de l'Ile-de-France*, juillet-septembre.

Racine (J.). — * Vinaver (Eugène). — R. — Manchester, Manchester University Press, 1954.

— Dopico (Blanca). — R., pasión y forma. — *Universidad de la Habana*, enero-diciembre.

— Olga (M.-M.), I. B. V. M. — Le confident dans la tragédie de R. — *La Revue de l'Université Laval*, septembre.

— Tribout de Morembert (H.). — Le gendre de R., Claude-Pierre Colin de Morambert. — *RHT*, fasc. III.

— Vier (Jacques). — A propos d'*Andromaque*. Réflexions sur Hector. — *L'École*, 17 octobre.

— Voir : *XVIIe siècle. Divers*.

Saint-Evremond. — Voir : *La Fontaine*.

Saint-Simon. — Voir : *Proust (M.)*.

Schelandre (J. de). — Cohen (Gustave). — Un poète soldat du XVIIe siècle, Jean de S., Sedanais (1583-1635). — *Le Journal des Poètes*, septembre.

Sévigné (Mme de). — * Mme de S. — Lettres. Tome I. 1644-1675. Éd. nouvelle, comportant de nombreux fragments inédits et restitutions de textes, établie avec une introduction, des notes et un index par Gérard-Gailly (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1953.

— Woolf (Virginia). — Mme de S. Suivi de deux lettres [inédites] de Mme de S. — *La Nouvelle NRF*, 1er novembre.

Tallemant des Réaux. — Legouis (Pierre). — La purge de Gargantua, ou Marvell et T. des R. — *Études anglaises*, août.

Urfé (H. d'). — Meunier (Mario). — Honoré d'U.'s Ruhm in Deutschland. — *Antarès*, Januar 1954.

Viau (Th. de). — Vier (Jacques). — Explication de texte. Un précurseur de Baudelaire : Théophile de V. — *L'École*, 28 novembre.

Villiers (P. de). — Martin-Civat (P.) — Les origines niortaises de Pierre de V., prédicateur, poète et critique du Grand Siècle. — *Bulletin de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres*, 1953.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — Crocker (Lester Gilbert). — The problem of truth and falsehood in the age of enlightenment. — *JHI*, October.

— Engel (Claire-Éliane). — Le chevalier de Malte, type littéraire au XVIIIe siècle. — *RSH*, juillet-septembre.

— Hervier (Marcel). — L'art de la composition au XVIIIe siècle. — *AP*, nos 7-8.

— Hervier (Marcel). — L'art du style au XVIIIe siècle. — *AP*, nos 9-10.

— Pinatel (J.). — Le XVIIIe siècle a-t-il ignoré le Moyen âge ? — *L'École*, 17 octobre.

— Shackleton (Robert). — Renseignements inédits sur Locke, Coste et Bouhier. — *RLC*, juillet-septembre.

Théâtre. — Bruyelle (R.). — L'évolution de la comédie. I. Jean-Jacques juge d'Alceste. II. Comment Marivaux fut-il original ? III. Les caractères et l'intrigue dans *Le Barbier de Séville*. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 octobre, 1er novembre, 1er décembre.

— Mesuret (Robert). — La scène bordelaise au XVIIIe siècle. De Servandoni à Gonzalès. — *RHT*, fasc. III.

— Marionnettes jouées par les enfants à Lyon en 1735 [lettre inédite du président Dugas à son cousin M. de Saint-Fonds, Archives S. J., Prov. Lyon]. Publié par F. de Dainville. — *RHT*, fasc. III.

Alembert (d'). — Ley (Hermann). — D'A. und die Idealisten . — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx Universität Leipzig*, 1952-1953, H. 10.

Beaumarchais (P. C. de). — Duchemin (Marcel). — Note pour le commentaire du *Barbier de Séville*. — *BGB*, octobre.

— Menut (Simone). — Pour B., comme pour Figaro, l'amour des lettres ne fut pas incompatible avec l'esprit des affaires. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, octobre.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Bouhier (J.). — Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Boulanger (N.-A.). — Roger (Jacques). — Un manuscrit inédit perdu et retrouvé : les *Anecdotes de la Nature*, de Nicolas-Antoine B. [en copie, Bibl. du Muséum national d'histoire naturelle, Ms. 869]. — *RSH*, juillet-septembre.

Bret (A.). — Keys (A. C.). — Shakespeare en France. An early stage adaptation [1761, *Les Deux Amies ou le Vieux çoquet*, opéra-comique, libretto par Antoine B., 1717-1792, adaptation des *Joyeuses Commères de Windsor*]. — *AUMLA* (Journal of the Australasian Universities Modern Language Association), August.

Chénier (M.-J.). — Ault (H. C.). — *Charles IX, ou l'École des Rois* : tragédie nationale. — *MLR*, October.

Choderlos de Laclos. — * Vailland (Roger). — L. par lui-même (Coll. « Écrivains de toujours »). — Éd. du Seuil, 1953.

Condorcet. — Pozo (Alberto del). — Sentido pedagógico de la filosofía de la historia en Condorcet. — *Revista española de pedagogía*, no 10, 1952.

Coste (P.). — Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Diderot. — * D. — Textes choisis. T. II. *De l'interprétation de la nature.* Articles de l'*E.* (extraits des sept premiers tomes). Introduction, commentaires et notes explicatives, par Jean Varloot. — Éd. Sociales, 1953.

— * D. D. — *Jacques le fataliste et son maître.* Dessinés par André François. Étude et notes de Yvon Belaval (Le Club français du livre. Classiques. Vol. 40). — Club français du livre, 1953.

— * L'œuvre de D. Extraits présentés par Jean Baudry (Classiques France). — Hachette, 1953.

— D. — Supplément au Voyage de Bougainville. Introduction de Vincent Muselli. — *Les Belles Lectures*, 1er-14 novembre.

— * Niklaus (Robert). — D. and Drama. An inaugural lecture (11 mai 1953). — Exeter University College of the South West of England.

— Crocker (Lester G.). — John Toland et le matérialisme de D. — *RHLF*, juillet-septembre.

— J. P. [Pommier]. — C. R. de : * D. Diderot, *Pensées philosophiques.* Éd. R. Niklaus (Genève-Lille, 1950). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Seznec (Jean). — D. and *Le Génie du christianisme.* — *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1952, nos 3-4.

— Switten (Marlou). — D.'s theory of language as the medium of literature. — *RR*, October.

— Vernière (P.). — C. R. de : * D. Diderot, *Lettre sur les Aveugles.* Éd. R. Niklaus (Genève-Lille, 1951). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Wade (I. O.). — The rediscovery of D. — *Symposium*, May 1952.

— Travaux sur D. [communication de H. Dieckmann]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Encyclopédie. — Watts (Geo B.). — Forgotten Folio editions of the *E.* — *FR*, October.

— Voir : *Formey.*

Falconet de la Bellonie. — Quelques précisions sur F. de la B. [communication de Claude Sibertin-Blanc]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Formey (J.-H.-S.). — Marcu (E.). — Un Encyclopédiste oublié : F. — *RHLF*, juillet-septembre.

Genlis (Mme de). — La Force (Duc de). — Le dernier amoureux de Mme de G. [Anatole de Montesquiou]. — *RDM*, 15 novembre, 1er décembre.

Gresset. — Saunders (F. W.). — Some unpublished verse by G. [The John Rylands Library, French Ms., no 101, fol. 53-53v]. — *Bulletin of the John Rylands Library Manchester*, September.

La Grange-Chancel. — Axelrad (A. José). — La *Sophonisbe* de La G.-C. [sur un manuscrit retrouvé à la Bibliothèque de la Comédie-Française]. — *RSH*, juillet-septembre.

Ligne (Pce de). — Van der Perre (Paul). — Une édition originale inconnue du Pce de L. — *BB*, no 5.

Mandeville (B. de). — Arata (F.). — « Le api » di B. de M. — *Giornale di metafisica*, luglio-agosto.

Marivaux. — Deloffre (Frédéric). — Une nouvelle préciosité : M. et le marivaudage. Étude de langue et de style [résumé th. doct. Lettres, Paris]. — *AUP*, juillet-septembre.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Montesquieu. — * Œuvres complètes de M. publiées sous la direction de A. Masson... Tome II. Pensées, Spicilège, *Geographica*, Voyages [Établi

par Louis Desgraves, Françoise Weil, André Masson et André Nouat. Les secrétaires de M. par Robert Shackleton. Tables par L. Desgraves et Jeannine Millaud]. — Éd. Nagel, 1953.

— Crisafulli (A. S.). — A neglected English imitation of M.'s *Lettres Persanes*. — *Modern Language Quarterly*, June.

— Desgraves (L.). — Les *Pensées* de M. de 1755 à 1796. — *Revue historique de Bordeaux*, juillet-septembre.

— Oake (Roger B.). — M.'s religious ideas. — *JHI*, October.

— Shackleton (Robert). — The Moslem chronology of the *Lettres Persanes*. — *FS*, January 1954.

Morelly. — * M. — *Code de la nature*. Introduction par V.-P. Volguine. Trad. du russe par Mme Madeleine Steinberg (Coll. « Les Classiques du peuple »). — Éd. Sociales, 1953.

— * M. — *Codice della natura*. A cura di E. Piscitelli. — Torino, Einaudi, 1952.

Parny. — Leblond (Ary). — Le bicentenaire de P. (1753-1814). — *France Outremer*, octobre.

Prévost (Abbé). — * Abbé P. — *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Édition critique, introduction, notes et index par Georges Matoré (Textes littéraires français). — Genève, Droz ; Lille, Giard, 1953.

— Malherbe (Henry). — La vraie Manon. — *HM*, octobre-novembre.

— Rodway (A. E.). — *Moll Flanders* and *Manon Lescaut*. — *Essays in criticism*, July.

— Turnell (Martin). — The novels of the abbé P. I. *Manon Lescaut*. II The forgotten novels. — *Sewanee Review*, Autumn.

Rivarol. — Harris (G. W.). — R. — *Contemporary Review*, November.

— Rat (Maurice). — Bicentenaire de R. — *Vie et langage*, novembre.

Rousseau (J.-J.). — * Feuchwanger (L.). — Narrenweisheit oder Tod und Verklärung des J.-J. R. — Francfort, 1952.

— * Lama (Ernesto). — R. — Milano, Ave (Industrie grafiche A. Nicola e C.), 1952.

— * Lathion (Lucien). — J.-J. R. et le Valais. Étude historique et critique. — Lausanne, Éd. Rencontre, 1953.

— Abramo (Tarsilla). — Gian Giacomo R. e il quinto libro del suo *Emilio*. — *Annali della scuola friulana*, 1950-1951 [1952].

— Bottemer (Dr). — Le séjour de J.-J. R. à Dijon [en juin 1770]. — *Bulletin trimestriel du Syndicat d'initiative de Dijon*, janvier.

— Derathé (Robert). — Études récentes sur R. [J. Guéhenno, t. III ; P. Burgelin]. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. IV.

— Meylan (Louis). — A la veille du deuxième centenaire de l'*Émile* : *Julie*, interprète de J.-J. — *Droit et liberté*, décembre 1953, février 1954.

— Nemo (Maxime). — Humanisme de J.-J. R. — *BGB*, Supplément *Lettres d'humanité*, décembre.

— Roggerone (Giuseppe A.). — Diritto e politica nel pensiero di R. — *Rivista internazionale di filosofia del diritto*, aprile-giugno.

— Ternois (René). — Jean Guéhenno et le problème des *Confessions*. — *EN*, 17 décembre.

— Van Bever (Pierre). — R. et la pensée politique italienne au XVIIIe s. [Th. de doctorat en philologie romane, Univ. libre de Bruxelles, 1952, résumé]. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre-décembre.

— Zottoli (Angelandrea). — R. e l'Arcadia. — *Accademia nazionale dei Lincei*. Estratto dei *Rendiconti della classe di scienze morali, storiche et filologiche*, gennaio-febbraio.

— Intuition and deduction. J.-J. and R. — *TLS*, 6th November.
— Voir : *XVIII^e siècle. Divers, Nerval* (*G. de*).

Sade (M^is de). — * S. — Œuvres. Introduction de Jean-Jacques Pauvert. Justine ou les malheurs de la vertu. Dialogue entre un prêtre et un moribond. Eugénie de Franval. Idée sur les romans. L'auteur des crimes de l'amour à Villeterque, folliculaire. Suivi d'un Essai sur S., par Maurice Blanchot et d'une bibliographie (Club français du livre. Classiques. 40). — Club français du livre, 1953.

— * Gorer (Geoffrey). — The life and ideas of the M^is de S. New edition. — London, Peter Owen, 1953.

— Bataille (Georges). — Vue d'ensemble. S. 1740-1814 [suivi d'une bibliographie des ouvrages *de* et *sur* S. parus en France depuis août 1947]. — *Critique*, novembre.

— Carrouges (Michel). — Vers le secret de S. — *Monde Nouveau-Paru*, n° 72.

— Guillemain (Bernard). — S. était masochiste. — *Psyché*, septembre.

Véri (Abbé de). — Castries (Duc de). — L'abbé de V. et son *Journal* [extraits, 1781-1790). — *RP*, novembre.

Voltaire. — Brown (James L.). — Reference to Cunégonde in 1756. — *MLN*, December.

— Saunders (Richard M.). — V.'s view of the meaning of history. — *University of Toronto Quarterly*, 1952, n° 1.

— V.'s letters. — *TLS*, 2d October.

— Torrey (Norman L.). — C. R. de : *V.'s Notebooks*. Ed. by Th. Besterman (Genève, 1952). — *RR*, October.

— C. R. [anonyme] de : *V.'s Correspondence*. Edited by Th. Besterman. Vol. I-III (Genève, 1953). — *Bulletin critique du livre français*, octobre.

XIX^e SIÈCLE

Divers. — * Castillon du Perron (Marguerite). — La Princesse Mathilde. Un règne féminin sur le Second Empire. Préface d'A. Dansette [lettres et documents inédits sur Th. Gautier, A. Dumas fils, Flaubert, G. de Maupassant, E. de Goncourt, H. Taine, E. Renan, V. Sardou, etc., provenant des papiers Primoli]. — Amiot-Dumont (« Présence de l'histoire »), 1953.

— * Christofour (Raymond). — Prophètes du XIX^e siècle [Claude de Saint-Martin. — J. de Maistre. — Lacuria. — Blanc de Saint-Bonnet. — Gratry. — Hello]. — La Colombe, 1954.

— * Van der Tuin (H.). — Les vieux peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du XIX^e s. — A.-G. Nizet, 1953.

— Bonnerot (Jean). — Le portefeuille épistolaire de l'énigmatique Henry Harrisse. Lettres de G. Flaubert, Sainte-Beuve, Taine et G. Sand [BN, Ms. Nouv. acq. 11205, 11206, 11207 et 11189]. — *MF*, décembre.

— Boutière (Jean). — Contribution de Mistral et de Mallarmé à un Album catalan, 1867 [l'album V. Balaguer, Bibl. Musée de Villanueva y Geltrù, Catalogne]. — *AUP*, juillet-septembre.

— Sloog (Maurice). — *Le Musée des Rieurs*, Paris, 1^er août 1846. — *BB*, n° 5.

— Smith (James M.). — Concepts of decadence in 19th century French literature. — *SP*, October.

Parnasse. — Robinson (James K.). — A neglected phase of the aesthetic movement : English Parnassianism. — *PMLA*, September.

Romantisme. — * Raya (Gino). — Romantici francesi. Saggi e traduzioni. — Firenze, Le Monnier, 1953.

— * Sauro (Antonio). — Il mito del Romanticismo francese. — Bari, Ed. Adriatica, 1953.

— Kohlschmidt (Werner). — Nihilismus des Romantik. — *Neue Schweizer Rundschau*, Dezember.

— Taupin (René). — Le mythe de Hamlet à l'époque romantique. — *FR*, October.

— Voir : *Fabre d'Olivet.*

Symbolisme. — * Guiraud (P.). — Index du vocabulaire du symbolisme. Avant-propos de R.-L. Wagner. Fasc. 1 : Index des mots d'*Alcools* d'Apollinaire. Fasc. 2 : Index des mots des *Poésies* de P. Valéry. Fasc. 3 : Index des mots des *Poésies* de S. Mallarmé. — C. Klincksieck, 1953.

— Gicovate (Bernard). — The poetry of Julio Herrera y Reissig and French symbolism. — *PMLA*, December.

Théâtre. — Cherpin (Jean). — Daumier et le théâtre. — *RHT*, fasc. III.

— Luguet (André). — Le feu sacré [une famille d'acteurs au XIX^e s. [René Luguet, gendre de Marie Dorval, Marie Laurent, née M. Luguet, amie de M. D., etc.]. — *RDM*, 15 décembre.

Ackermann (M^me). — Vier (Jacques). — La curieuse figure de M^me A. [lettres inédites de M^me A. à la comtesse d'Agoult]. — *L'École*, 12 décembre.

Agoult (M^me d'). — Voir : *Ackermann (M^me).*

Angellier (Aug.). — Izzard (Harold William). — L'amie retrouvée (Aspect de la vie d'un poète). — *Le Bayou*, n° 50, été 1952.

— Du nouveau sur *L'Amie perdue*. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Balzac (H. de). — * L'œuvre de B., publiée dans un ordre nouveau sous la direction d'Albert Béguin et présentée par des écrivains d'aujourd'hui. Notes et éclaircissements de Henri Evans [T. XV. Préfaces. Œuvres de jeunesse. — T. XVI. Correspondance. Le Paris de B., par Patrice Boussel. Répertoire des personnages, par Charles Lecour. Chronologie de la *Comédie humaine*, par Fernand Lotte]. — Formes et reflets ; Club français de l'art, 1953, 2 vol.

— * H. de B. — *La Comédie humaine*. T. IV et VI [Études de mœurs. Scènes de la vie privée. Notices et notes par Albert Prioult]. — F. Hazan, 1952.

— * H. de B. — *Béatrix*. Préface de Julien Gracq (Club français du livre. Classiques. 37). — Club français du livre, 1953.

— * H. de B. — Études analytiques. *Petites misères de la vie conjugale*. Une rue de Paris et son habitant. Dessins de Raoul Serres, gravés sur bois en couleurs par Michel Kozyr (Édition du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 48). — A. Guillot, 1953.

— * B. à Saché. — Tours, Impr. centrale de Touraine [1953].

— Baudouin (Charles). — Le secret de *La Peau de Chagrin*. — *Action et Pensée*, septembre.

— Bédé (J.-A.). — Le culte de B. — *Symposium*, May 1952.

— Crampton (Hope). — The wen on Grandet's nose or « Si j'ai rencontré Fœdora ». — *AUMLA*, August.

— Massant (Raymond). — Le Rabelais de Monsieur de B. — [In] * Balzac à Saché.

— Stössinger (Felix). — Zu B.'s Meisternovellen. — *Neue Schweizer Rundschau*, Oktober.

— Trompeo (P.-P.). — B. e la terra dei morti. — [In] * La Pantofola di vetro. — Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1952.

— Un billet autographe de B. [au musée de Saché]. — [In]* B. à Saché.

Banville (Th. de). — Billy (André). — B. en prison ? — *FL*, 21 novembre.

Barbey d'Aurevilly (J.). — Bray (René). — « Immoraliste » [se trouve chez B. d'A., *Le Bonheur dans le crime*, 1874]. — *Le français moderne*, juillet.

Baudelaire (Ch.). — * Œuvres complètes de Ch. B. Correspondance générale, recueillie, classée et annotée par J. Crépet et Claude Pichois. T. VI. Compléments et index. — L. Conard (J. Lambert), 1953.

— * Hubert (J.-D.). — L'esthétique des *Fleurs du mal*. Essai sur l'ambiguïté poétique. — Genève, P. Cailler, 1954.

— Antogini (Tom). — D'Annunzio e B. — *Letterature moderne*, luglio-agosto.

— Charlier (Gustave). — B. et la Belgique. — *RLC*, juillet-septembre.

— Dracoulidès (Dr N.-N.). — Profil psychanalytique de Ch. B. — *Psyché*, septembre.

— Peyrefitte (Jean). — B. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 1er juin.

— Pichois (Claude). — André Gide, Jacques Crépet et B. — *MF*, novembre.

— Pichois (Claude). — B. et Veuillot. — *La Pensée catholique*, nº 27, 1953.

— Thomas (Henri). — Les notes de Nietzsche sur B. — *La Nouvelle NRF*, décembre.

— Turnell (M.). — The religion of B. — *Renascence*, Spring.

— Viola Soto (Carlos). — B. y el sentido de la creación poética. — *Sur*, setiembre-octubre.

— Voir : *Viau (Th. de)*.

Berchet (G.). — Li Gotti (Ettore). — Giovanni B., milanese ed europeo. — *Letterature moderne*, settembre-ottobre.

Bloy (L.). — Joly (Élisabeth). — Dans l'amitié de L. B. « C'était une toute petite vieille Élisabeth qui se souvenait encore » [lettre inédite de L. B., 1er janvier 1913]. — *La Croix*, 6-7 décembre.

— Vier (Jacques). — La pensée religieuse de L. B. — *L'École*, 28 novembre.

Bonald (L. de). — Merli (Gianfranco). — Alle origini del cattolicesimo sociale. Osservazioni sul pensiero bonaldiano. — *Quaderni di cultura e storia sociale*, luglio.

Bouilhet (L.). — Voir : *Flaubert (G.)*.

Bourges (E.). — Vier (Jacques). — Deux centenaires différés : Élémir B. (1852-1925)... — *L'École*, 14 novembre.

Boylesve (René). — Voir : *Gide (A.)*.

Brizeux (A.). — Maurice (René). — Autour d'un B. ignoré [documents inédits]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-octobre.

Caze (R.). — Dubourg (Maurice). — A propos d'un petit maître du naturalisme : Robert C. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Chateaubriand. — Collas (Georges). — Dans les prisons de la Terreur. — *Annales de Bretagne*, nº 1.

— Gautier (J.-M.). — C., secretary at the legation in Rome (27 June 1803 to 20 January 1804). — *MLR*, October.

— Letessier (Fernand). — Ch. et David d'Angers. — *BGB*, Supplément *Lettres d'humanité*, XII, décembre.

— Tuzet (Hélène). — Alfieri et C. — *RLC*, juillet-septembre.

— Vandegans (A.). — [L'évolution du jugement de C. sur Shakespeare entre 1801 et 1836]. Communication à la Société pour le progrès des études

philologiques et historiques, séance du 10 mai 1953. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nos 2-3.
— Voir : *Diderot*.

Clément (J.-B.). — Dommanget (Maurice). — J.-B. C. — *L'École libératrice*, 9 octobre.
— Manceau (Henri). — Un cinquantenaire : J.-B. C., poète communard et pionnier du socialisme français. — *Cahiers internationaux*, septembre-octobre.

Constant (B.). — * B. C. — *Adolphe*. Préface et notes d'Henry Muller (Classiques Delmas). — Delmas, 1953.
— * B. C. — *Cécile*. Présenté et annoté par Alfred Roulin (Club du meilleur livre. Romans). — Club du meilleur livre, 1953.
— Derche (Raoul). — Exercice littéraire : *Adolphe*, de B. C. — *L'Année Propédeutique*, nos 11-12.
— Kohler (Pierre). — C. R. de : * B. Constant, *Journaux intimes*. Éd. A. Roulin et Ch. Roth (Paris, 1952). — *Erasmus*, 25 août.

Coppée (Fr.). — Voir : *Loti* (*P.*).

Corbière (T.). — * T. C. — *Les Amours jaunes*. Éd. augmentée de poèmes et proses posthumes. Introduction et apparat critique par Y.-G. Le Dantec. — Gallimard, 1953.

Daudet (Alph.). — Voir : *Goncourt* (*E. et J. de*).

Deschamps (E.). — Schaffer (Aaron). — Émile D. and some of his musical collaborators (unpublished letters). — *RR*, October.

Doudan (X.). — * Clopet (Gabrielle). — Ximénès D., épistolier au XIXe s... — Monte-Carlo, Regain, 1953.

Dumas (A.), **père**. — * Gaillard (Robert). — A. D. — C. Lévy, 1953.
— Lemay (P.). — La logique des fous [au sujet de lettres d'A. D. à un médecin sur sa visite au Dr Biago Miraglia]. — *Le Progrès médical*, 10 décembre.
— Védère (Xavier). — [A. D. à Bordeaux, pour évoquer le souvenir de Jasmin]. — *Notre Bordeaux*, 5-12 septembre.

Duranty (E.). — Parturier (Maurice). — Un roman retrouvé de D. [*Michel Fatal*, publié dans *Le Petit Moniteur Universel*, du 28 novembre 1872 au 11 février 1873]. — *BB*, no 5.

Fabre d'Olivet. — * Cellier (Léon). — F. d'O. Contribution à l'étude des aspects religieux du romantisme. — A.-G. Nizet, 1953.

Fiévée (J.). — Reboul (Pierre). — J. F. Le voyage de F. en Angleterre. — *RSH*, juillet-septembre.

Flaubert (G.). — * Œuvres complètes de G. F. *Correspondance*. Supplément. Recueillie, classée et annotée par R. Dumesnil, J. Pommier et Cl. Digeon. 4 volumes [1830-1863 ; 1864-1871 ; 1872-juin 1877 ; juillet 1877-mai 1880]. — L. Conard (J. Lambert), 1953.
— * G. F. — *La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*. 20 illustrations et 3 lettrines gravées au burin par Laure Devolvé. — Compagnie française des arts graphiques, 1953.
— G. F. — Huit lettres inédites. — *MF*, novembre.
— Correspondance de G. F. I. Lettres de G. F. à Mme Brainne, à M. Galli, à M. Ch. Houzeau. — *Les Amis de F.*, Bulletin no 4.

— Comtesse (Alfred). — Sur un grand livre. *Trois contes* de G. F., illustrés par Georges Dessouslavy [Lausanne, Éd. A. Gonin, 1950]. — *Stultifera Navis*, Oktober.

— Hamlyn Hobden (L.). — L'utilisation du *Dictionnaire des Idées reçues* dans l'œuvre de F. — *Amérique française*, janvier-novembre.

— Lefai (Henry). — F. et Huysmans. — *Les Amis de F.*, Bulletin nº 4.

— Maranini (Mme Lorenza). — La fatalité et la nature dans *Mme Bovary* [trad., par l'auteur, d'une thèse écrite en Italie et soutenue à Pavie]. — *Les Amis de F.*, Bulletin nº 4.

— Morisset (Maurice). — M. René Herval retrace la figure de Mazza Viller, premier crayon d'Emma Bovary [aux *Amis de F.* à Rouen]. — *Paris-Normandie*, 22 décembre.

— Rat (Maurice). — F. à Bade ou la vieillesse de Mme Arnoux. — *FL*, 28 novembre.

— Revel (Bruno). — Bouilhet eut-il de l'influence sur F. ? [trad. de l'article publié in *LM*]. — *Les Amis de F.*, Bulletin nº 4.

— Trilling (Lionel). — F.'s last testament. — *Partisan Review*, November-December.

— Vandegans (André). — G. F. inspirateur d'A. France en 1876. *La Cure du Docteur Hardel*. — *Les Amis de F.*, Bulletin nº 4.

— Vinaver (Eugène). — F. and the legend of saint Julian. — *Bulletin of the John Rylands Library Manchester*, September.

— Voir : *XIXe siècle. Divers, Zola* (*É.*).

Forneret (**X.**). — Dumont (Francis). — Un précurseur du surréalisme et de la publicité : Xavier F., « l'inconnu du romantisme ». — *FL*, 9 janvier 1954.

France (**A.**). — * Bruzzi (Amelia). — Aspetti, valori, fortuna di una critica : *La Vie littéraire* di A. F. [Estratto dal vol. IV, serie V, delle *Memorie della Accademia delle scienze di Bologna. Classe di scienze morale*]. — Bologna, Cooperativa tip. Azzoguidi, 1953.

— * Vandegans (André). — A. F. Les années de formation. — A.-G. Nizet, 1954.

— Encausse (Philippe). — Papus et A. F. — *L'Initiation*, septembre-octobre.

— Pichler (Dr Rudolf). — A. F. als Politiker. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther Universität Halle-Wittenberg. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1952-1953, H. 12.

— Vandegans (André). — Notes sur l'hellénisme d'A. F. En marge d'un ouvrage américain. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nos 2-3.

— Vandegans (André). — Sur deux sonnets de Nina de Callias. — *Rivista di letterature moderne*, ottobre-dicembre.

— Inauguration d'un buste d'A. F. à Barentin [discours de Cl. Aveline et A. Marie]. — *Le Lys Rouge*, nos 60-61, automne-hiver.

— Voir : *Flaubert* (*G.*), *Mallarmé* (*S.*).

Gasparin (**Mme de**). — Bovy (Adrien). — Souvenir du « Rivage ». — *JG*, 13-14 septembre.

Gautier (**Th.**). — * Th. G. — Œuvres érotiques. Poésies libertines. Lettres à la présidente (Coll. « La Mandragore ». 4). — Arcanes, 1953.

Ghil (**R.**). — Daniel (Vera J.). — Poems of René G. — *The Western Review*, Autumn.

Gobineau (**Cte de**). — * Cte de G. — *Les Pléiades*. Préface de Robert Kemp. Lithographie originale de André Villebœuf. 2 vol. (Grand prix des meilleurs romans du XIXe siècle. 8-9). — A. Sauret, 1953.

Goncourt (E. et J. de). — Billy (André). — L'amitié de G. et de Daudet. — *FL*, 14 novembre.

Gorini (Abbé). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Grille (François). — Voir : *Lamartine (A. de).*

Guttinguer (U.). — Lépiney (Roger). — Ulric G. aux Quatre-Favrils [lettre inédite de G. à Sainte-Beuve, 11 août 1832, Coll. Lovenjoul, dossier 584]. — *Le Pays d'Argentan*, décembre.

Harrisse (H.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers, Renan (E.).*

Heredia (J.-M. de). — Voir : *Louÿs (P.).*

Hugo (V.). — * V. H. — Œuvres complètes [21. *Le Rhin.* 22. *William Shakespeare. Lettres de l'exil*]. Préfaces de Michel Braspart (Édition complète illustrée des œuvres de V. H.). — Givors, A. Martel, 1953.

— * V. H. — Carnets intimes. 1870-1871, publiés et présentés par H. Guillemin. — Gallimard, 1953.

— Besnier (Charles). — Le vrai visage d'Olympio. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), août.

— Boussel (Patrice). — L'étrange Paris de V. H. — *Revue française de l'élite européenne*, novembre.

— Boyé (Maurice-Pierre). — Le dernier amour de V. H. Blanche-Marie Rochereuil (d'après les papiers inédits de Richard Lesclide). — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

— V. H. et les Américains [feuillet inédit, Jersey, 1^er février 1854, communiqué par Henri Guillemin]. — *L'Observateur*, 17 décembre.

— V. H. sous l'œil de la police. Documents inédits recueillis par Henri Guillemin [d'après les archives de la Préfecture de Police, 1871-1885]. — *FL*, 2 janvier 1954.

— Huard (Georges). — *Notre-Dame de Paris* et les Antiquaires de Normandie. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Le Hir (Y.). — Grammaire et philologie. V. H., *Contemplations*. — *L'Année Propédeutique*, n^os 9-10.

— Maurevert (Georges). — Les appétences nobiliaires de V. H. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

— S. - A. P. [Peyre]. — Deux poèmes inédits de V. H. Le Chant des astres. Hymne des Anges [appendices à *La Fin de Satan*]. — *Marsyas*, novembre-décembre.

— Pinatel (Joseph). — V. H. et la poésie oratoire. — *L'École*, 12 décembre.

— Robert (Guy). — A propos d'inédits de V. H. — *IL*, avril-juin.

— Robert (Guy). — Les variantes manuscrites de six poèmes des *Chants du Crépuscule* [d'après B. N., Ms. Nouv. acq. fr. 13360]. — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 1953.

— Temple-Patterson (H.). — La « colocasia » de V. H. [préface des *Orientales*]. — *Le français moderne*, juillet.

— Valmy-Baysse (Jean). — V. H. et le Bordelais. I. La plume et le tatevin. II. Le secrétaire par admiration. III. Une humble petite admiratrice. — *Notre Bordeaux*, 31 octobre, 7, 14 novembre.

— [V. H. et le VII^e arr^t, communication du chanoine G. Venzac]. — *Société d'histoire et d'archéologie des VII^e et XV^e arr^ts de Paris*, Bulletin n° 179.

Huysmans (J.-K.). — J.-K. H. — Pages retrouvées. *La Tulipe* [publié in *Le Musée des Deux Mondes*, 1^er avril 1875]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, n° 26, 1953.

— Baldick (Robert). — J.-K. H. et Gabriel Mourey. Correspondance inédite. — *Bulletin J.-K. H.*, nº 26.

— Lefai (Henry). — H. à Lourps [autour de *En Rade*]. — *Bulletin J.-K. H.*, nº 26.

— Maurois (André). — Le souvenir de J.-K. H. — *Bulletin J.-K. H.*, nº 26.

— *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 26, 1953.

— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Joubert (J.). — * Halda (Bernard). — J. J. ou De la perfection. — La Colombe, 1954.

Lacordaire. — Bonnerot (Jean). — Une biographie du Père L. [lettre de Th. L. à Sainte-Beuve, Coll. Lovenjoul, 17 décembre 1849]. — *Annales de Bourgogne*, avril-juin.

Laforgue (J.). — * Ramsey (Warren). — J. L. and the ironic inheritance. — New York, Oxford University Press, 1953.

Lamartine (A. de). — La noblesse de L. Lettre inédite de L. [22 décembre 1850], publiée par Robert Testot-Ferry. — *Le Monde*, 9 décembre.

— Fam (Lofty Sosse). — Le *Voyage en Orient* de L., étude de langue et de style. — Le *Voyage en Orient* de L., étude du manuscrit avec des documents inédits [résumé thèses Doct. Lettres]. — *AUP*, juillet-septembre.

— Fournet (Charles). — L. et son ami genevois Huber-Saladin en 1841 [lettre inédite de L., 8 juin 1842]. — *Les Musées de Genève*, octobre.

— Letessier (Fernand). — L. et l'Angevin François Grille (1782-1853). — *MF*, novembre.

— Sardi (Giovanni). — Una lettera inedita di L. [à la comtesse Eleonora Bernardini, 15 février 1851]. — *Rassegna Lucchese*, nº 10, 1952.

Lautréamont. — * Cte de L., Isidore Ducasse. — Œuvres complètes. *Les Chants de Maldoror*. Poésies. Lettres. Avec les préfaces de L. Genonceaux, R. de Gourmont, Ed. Jaloux, A. Breton, Ph. Soupault, J. Gracq, etc. — J. Corti, 1953.

Le Jean (J.-M.). — Bernard (Daniel). — Un de nos meilleurs poètes de langue bretonne, Jean-Marie Le J., « Eostik koat an Noz » [Rossignol du bois de la Nuit]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-décembre.

Lemaître (J.). — Dupuy (Aimé). — J. L. et l'enseignement. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), juillet.

— Eloy (Maurice). — J. L. (1853-1953). Souvenirs littéraires. — *Facultés catholiques de Lille*, octobre.

— Harry (Myriam). — Mon ami J. L. — *HM*, décembre.

— Reizler (Stanislas). — Quand J. L. parlait des colonies. — *France Outremer*, décembre.

Lemonnier (C.). — Haloche (Maurice). — Une « course » Émile Zola-C. L. [lettre inédite de C. L.]. — *Le Thyrse*, 1er octobre.

Loti (P.). — Les inédits de P. L. Une excursion au Pays basque, 28 août 1893 (extraits du *Journal intime* inédit). — *Cahiers P. L.*, nº 6, novembre.

— H. B. — Julien Viaud et son pseudonyme P. L. — *Cahiers P. L.*, novembre.

— Millward (Keith G.). — Le prince Bojidar Karageorgevitch, esthète « fin de siècle », impresario de P. L. — *Cahiers P. L.*, novembre.

— Le mariage de P. L. à Bordeaux. Toast de François Coppée. — *Cahiers P. L.*, novembre.

— La première œuvre de P. L. [d'après le *Manuscrit autographe*, août-septembre 1933]. — *Cahiers P. L.*, novembre.

Louÿs (P.). — * Farrère (Claude). — Mon ami P. L., avec des lettres inédites de P. L. à C. F. et des fac-similés. — Domat, 1953.
— Godoy (Armand). — P. L. et Heredia. — *Rolet*, 3 décembre.
— Gregh (Fernand). — P. L. ou le romantisme de l'autodestruction. — *Carrefour*, 30 décembre.
— Lhombreaud (Roger). — Une amitié anglaise de P. L. Onze lettres inédites à John Gray. — *RLC*, juillet-septembre.
— Stirling (André). — P. L., poète. — *Rolet*, 3 décembre.

Maeterlinck (M.). — Lilar (Suzanne). — M. M. — [In]* Soixante ans de théâtre belge. Préface de Julien Gracq. — Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1952.

Maistre (X. de). — Voir : *Toepffer* (*R.*).

Mallarmé (S.). — * S. M. — Propos sur la poésie. Recueillis et présentés par Henri Mondor. Nouvelle éd. revue et augmentée. — Monaco, Éd. du Rocher, 1953.
— * Davies (Gardner). — Vers une explication rationnelle du *Coup de Dés*. Essai d'exégèse mallarméenne. — J. Corti, 1953.
— * Michaud (Guy). — M. (Connaissance des Lettres). — Hatier, 1953.
— Un sonnet inconnu de M. [« Alternative »], publié par Henri Mondor. — *La Nouvelle NRF*, janvier 1954.
— Chisholm (A. R.). — A working exegesis of M.'s *Coup de Dés*. — *AUMLA* (Journal of the Australasian Universities Modern Language Association), n° 1, August.
— Goffin (Robert). — M. vivant. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, novembre.
— Ireland (G. W.). — C. R. de : K. Wais, *Mallarmé* (Munich, 1952). — *MLR*, October.
— Mucci (R.). — Il mondo poetico di M. — *Dialoghi*, maggio-giugno.
— Pinatel (Joseph). — Les débuts de M. — *L'École*, 28 novembre.
— Vandegans (André). — C. R. de : H. Mondor, *L'Affaire du Parnasse. S. Mallarmé et A. France* (Paris, 1951). — *Revue belge de philosophie et d'histoire*, nos 1-2.
— Vanwelkenhuyzen (Gustave). — M. et la Belgique. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, septembre.
— Voir : *Divers. Langue, XIXe siècle. Symbolisme*.

Maupassant (G. de). — * Raya (Gino). — M. — Messina, L. Speranza, 1953.
— Alègre (Jacques). — La technique et l'art de M. — *Technique. Art. Science. Revue de l'enseignement technique*, octobre.

Mérimée (P.). — * P. M. — Nouvelles. Introduction par Marc Blanpain. Notes de M.-J. Piéri (Coll. du Flambeau). — Hachette, 1953.
— * P. M. — Correspondance générale [T. VII]. Établie et annotée par Maurice Parturier. 2e série, tome Ier, 1853-1855. — Toulouse, Éd. Privat, 1953.
— Les cent visages de M., avec neuf lettres inédites. — *NL*, 17 décembre.
— Bauër (Gérard). — M., cet écrivain si proche. — *Carrefour*, 14 octobre.
— Cornu (Marcel). — P. M. et les monuments historiques. — *LF*, 29 octobre-5 novembre.
— Cousteix (P.). — Commémoration de M. — *L'École libératrice*, 13 novembre.
— Henriot (Émile). — Correspondance de M. Nouvelle série. — *Le Monde*, 30 décembre.
— Isay (Raymond). — Une nouvelle interprétation de *Colomba*. — *RDM*, 1er décembre.

— Parturier (Maurice). — De *Clara Gazul* à l'Empire. Trois aspects de M. [lettres inédites]. — *FL*, 19 décembre.
— Parturier (Maurice). — Rendez-vous espagnols de P. M. [lettres inédites de P. M.]. — *RP*, décembre.
— Rocher (Louis). — P. M. en Angleterre. — *EN*, 15 octobre.
— Roger (G.). — Le beau métier de P. M. — *L'École et la vie*, 10 octobre.

Michelet (J.). — Barthes (Roland). — Féminaire de M. — *Les Lettres Nouvelles*, novembre.
— Viallaneix (Paul). — L'adieu de Michelet à l'Italie [document inédit]. — *RLC*, juillet-septembre.
— Viallaneix (Paul). — En marge du *Banquet*. Deux inédits de M. I. Rédaction sur la dissidence de l'Église socialiste et révolutionnaire. — II. L'impression de la salle Taitbout. — *RHLF*, juillet-septembre.

Mistral (Fréd.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Monselet (Ch.). — Boyé (Maurice-Pierre). — L'enfance bordelaise et les premières années de Ch. M. (*fin*). — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Montalembert (Ch. de). — Bettini (Giulio). — La politica religiosa italiana alla vigilia del 1848 in una lettera inedita di M. al cardinale Cadolini di Ferrara. — *Convivium*, novembre-dicembre 1951.

Montesquiou (R. de). — Maurevert (Georges). — Gentilshommes de lettres. Robert de M. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Musset (A. de). — * A. de M. — Teatro. Traduzioni di Guido Barlozzini, Bruno Nardini, Maria Ortiz, Paolo Emilio Poesio, Corrado Tumiati, sotto la direzione di Maria Ortiz. — Firenze, G. C. Sansoni, 1953.
— * A. de M. — Textes dramatiques inédits présentés par Jean Richer [comprend les versions des Archives nationales d'*André del Sarto*, des *Caprices de Marianne*, de *Bettine* et de *Carmosine*, ainsi que des variantes de *Fantasio* et de *On ne badine pas avec l'amour*]. — A.-G. Nizet, 1953.
— L'Horme (Baron de). — Les origines haut-marnaises d'A. de M. [les Guyot-Desherbiers]. — *Les Cahiers haut-marnais*, 3^e-4^e trimestres.
— Rat (Maurice). — L' « Enfant du siècle » et sa marraine. — *FL*, 2 janvier 1954.
— Voir : *Stendhal.*

Nerval (G. de). — Auriant. — *Sylvie* ou les Fausses confidences. — *Quo Vadis*, juillet-décembre.
— Kies (A.). — Une source d'*El Desdichado* : *Le Diable bolteux* de Lesage. — *LR*, novembre.
— Kneller (John W.). — N. and Rousseau. — *PMLA*, March.
— Voir : *Proust (M.).*

Nouveau (G.). — *Cadenette* [publié dans *La Lune Rousse*, 9 février 1879, non repris], présenté par Jacques Brenner. — *Les Lettres Nouvelles*, janvier 1954.
— Germain (André). — G. N. à Pourrières. — *Médecine de France*, n° 47.
— Hautefort (J.-R.). — En mémoire de G. N. — *Le Thyrse*, octobre.

Ozanam (Fr.). — Lettres (inédites) de F. O. à sa femme. — *L'Anneau d'Or*, n° 54, novembre-décembre.
— Le Goaziou (Adolphe). — O. et la Bretagne. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-décembre.
— O. professeur, vu par un Rennais en 1844 [extrait du *Journal* de

B. Pocquet, communiqué par M. Pocquet du Haut-Jussé]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-octobre.

Planche (G.). — Le « critique maudit » : G. P. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

Prévost-Paradol. — Guiral (Pierre). — P.-P. (1829-1870). Pensée et action d'un libéral sous le Second Empire [résumé thèse doct. lettres]. — *AUP*, juillet-septembre.

Quinet (E.). — *La Rivoluzione*. Introduzione e traduzione di Alessandro Galante Garrone. — Torino, Einaudi, 1953.

Renan (E.). — * Œuvres complètes de E. R. T. VI. *Histoire du peuple d'Israël*. Édition définitive établie par Henriette Psichari. — C. Lévy, 1953.
— Bonnerot (Jean). — Un correspondant inconnu de R. : Henry Harrisse [B. N., Fonds fr., Nouv. acq. 11207, fol. 102 à 138]. — *RDM*, 15 octobre.
— Psichari (Henriette). — *La Prière sur l'Acropole*. Étude des sources. — *RHLF*, juillet-septembre.

Renard (J.). — * Bisi (Alceste). — La vie et l'œuvre de J. R. [segue una scelta dalle opere di J. R.]. — Firenze, Ed. Dante Alighieri, 1953.

Rimbaud (A.). — * A. R. — *The Drunken Boat*. Thirty-six poems... with translation and introduction by Brian Hill. — London, Rupert Hart-Davis, 1952.
— * A. R. — *Illuminations*. Versione con testo a fronte. Introduzione e note a cura di Mario Matucci (Biblioteca Sansoniana straniera. 103). — Florence, Sansoni, 1952.
— * Fowlie (Wallace). — R.'s *Illuminations*. A study in angelism. New translation and the French text of the poems. — New York, Grove Press ; London, Harvill Press, 1953.
— * Noulet (Émilie). — Le premier visage de R., huit poèmes de jeunesse, choix et commentaire (Publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, Palais des Académies ; Gembloux, Duculot, 1953.
— Billy (André). — R. en Algérie ? — *FL*, 9 janvier 1954.
— Graaf (Daniel A. de). — Étiemble s'en prend à la légende de R. — *RLV*, n° 6.
— Guillemin (Henri). — R. fut-il « communard » ? S'il a été soldat de la Commune, il fut aussi bel et bien déserteur. — *FL*, 10 octobre.
— Yerta-Méléra (M.). — R., sixty years after. — *Renascence*, Spring.
— The poet and the myth [C. R. Etiemble]. — *TLS*, 9th October.
— *Le Bateau Ivre*. Bulletin des Amis de R., n° 11, octobre.

Rollinat (M.). — Rousselot (Jean). — Un poète maudit [M. R.]. — *NL*, 29 octobre.

Saint-Simon (C^te^ C.-H. de). — * Henri, comte de St-S.-Selected writings. Ed. and translated with an introduction by F. M. H. Markham. — Oxford, Blackwell, 1953 [voir C. R. de Jean Dautry, in *Annales historiques de la Révolution française*, octobre-décembre].
— Cohn (Norman). — The Saint-Simonian extravaganza. — *The Twentieth Century*, November.

Sainte-Beuve. — * Le Hir (Yves). — L'originalité littéraire de S.-B. dans *Volupté*. — Société d'éditions d'enseignement supérieur, 1953.
— Bonnerot (Jean). — L'abbé Gorini, Zénon Collombet et S.-B. — *Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Belley*, octobre.
— Bonnerot (Jean). — Quelques correspondants anglais et américains

de S.-B. I. Mme Harriett Beecher-Stowe [9 May 1869]. — *Études anglaises*, novembre 1952.

— Demorest (J.-J.). — S.-B. et Pascal. — *PMLA*, December.

— Gullón (Ricardo). — Introducción a S.-B. — *Insula*, 15 de septiembre.

— Lagny (J.). — Deux lettres inédites de S.-B. à propos de la querelle de *Phèdre* [à propos d'un échange de lettres entre S.-B., Édouard Thierry et F. Deltour, 12 avril, 31 mai 1859]. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Pichois (Claude). — Pour une psychanalyse de S.-B. — *L'École*, 14 novembre.

— Pryce-Jones (Alan). — S.-B. : the critic as moralist. — *The Listener*, 26th November.

— Scheinfuss (Dr Katharina). — S.-B. und die Entwicklung der bürgerlichen literaturkritik im Frankreich des 19. Jahrhunderts. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther Universität Halle-Wittenberg. Gesellschafts und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1952-1953, H. 12.

— Voir : *XIXe siècle. Divers*, *Guttinguer* (*U.*).

Sand (G.). — * G. S. — *Malgrétout*. Préface inédite d'André Maurois. — Éd. des *Cahiers ardennais*, Jean Rogissart, Nouzonville (Ardennes), 1953.

— * Salomon (P.). — G. S. (Connaissance des Lettres). — Hatier, 1953.

— Poli (Annarosa). — A. Maurois e G. S. [a proposito del libro di A. M.]. — *Letterature moderne*, settembre-ottobre.

— Fragment de lettre inédit de Marie Dorval à Félicie Sandeau, Paris, 31 janvier 1841 [complète : G. S.-Marie Dorval, Correspondance inédite, publiée par Simone A. Maurois, p. 88-91]. — *RHT*, fasc. III.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Staël (Mme de). — Bray (René). — L'édition originale du traité de Mme de S. *De l'influence des passions*, et ses divers états. — *BB*, no 5.

— Fubini (Mario). — Giordani, Mme de S., Leopardi. — *La Rassegna della letteratura italiana*, gennaio-giugno.

— Trail (M. C.). — Mme de S.'s salon in Stockholm. — *Scandinavian Studies*, Menasha, Wisconsin, XXIV, 1952.

Stendhal. — * S. devant l'Amérique et l'Angleterre dans des notes publiées pour la première fois par René-Louis Doyon. — La Connaissance, 1953.

— S. — Notes inédites sur l'Amérique et l'Angleterre, présentées par René-Louis Doyon [d'après un ex. du livre de Mrs Trollope, *Domestic manners of the Americans*]. — *TR*, décembre.

— Alciatore (Jules C.). — S., A. de Musset et l'orgueil féminin. — *MLN*, November.

— J. C. A. (Alciatore). — Une source possible du deuil de Mathilde de La Mole. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Bergholz (Harry). — Was Washington Irving S.'s first American critic ? — *RLC*, juillet-septembre.

— Delteil (Yvan). — Au chevet de S. — *Le Progrès médical*, 10 décembre.

— Gandon (Yves). — *La Chartreuse de Parme*. — *Les Annales*, novembre.

— Litto (V. del). — Le père de S. et ses moutons (Documents inédits). — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Michel (François). — Réclame et secret professionnel au milieu du siècle dernier : le médecin de Giulia Martini, maîtresse de S. — *Médecine de France*, juin.

— Cl. P. [Pichois]. — Un compte rendu sur l'édition Bohaire de : *De l'Amour* [feuilleton du *Temps*, André Delrieu, 13 avril 1834]. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Tenenbaum (Louis). — A history of the reputation of S.'s *La Char-*

treuse de Parme, 1839-1951 [Th. Univ. de Wisconsin, sur micro-cards], C. R. in *Le Divan*, octobre-décembre.

Taine (H.). — Heintze (Dr Horst). — H. Ts Entwicklung. Eine Untersuchung über die naturwissenschaftliche Theorie der Geschichte und Literatur bei H. T. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther Universität Halle-Wittenberg. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1952-1953, H. 12.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Tillier (C.). — Avarre (J.). — Contribution à la recherche de la maison natale de C. T. — *Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, 1953.

Toepffer (R.). — Gautier (Léopold). — Une lettre inédite de T. à Xavier de Maistre [Bibl. publique de Genève, fin 1838]. — *Stultifera Navis*, Oktober.

Vallès (J.). — * J. V. — *Le Cri du Peuple*. Préface et notes de Lucien Scheler. — Les Éditeurs français réunis, 1953.

— * J. V. — *L'Enfant*. Préface de Jean Paulhan. Taille-douce originale de Galanis (Grand prix des meilleurs romans du XIXe s. 10). — A. Sauret (Impr. Nationale), 1953.

Van Lerberghe (Ch.). — Ch. V. L. — Lettre inédite, publiée par G. Ch. [Charlier]. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre-décembre.

— Lettres inédites de Ch. V. L. — *RGB*, 15 novembre.

Verlaine (P.). — * Richer (Jean). — P. V. (Coll. « Poètes d'aujourd'hui ». 38). — P. Seghers, 1953.

— Lettre de V. à A.-F. Cazals (2 juin 1889), publiée par Jean Richer. — *Poésie 54*, nº 1.

— Hanse (Joseph). — Explication littéraire d'un sonnet de V. (« Mon Dieu m'a dit... », in *Sagesse*). — *Nouvelle Revue pédagogique* (Tournai), octobre.

— Lhombreaud (Roger-A.). — V. et ses amis d'Angleterre. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Richard (Jean-Pierre). — L'expérience sensible de V. — *FS*, October.

Vero (L.). — Arrighi (Paul). — Un Parnassien corse oublié : Lorenzo V. [1865-1890]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1952-1953.

Veuillot (L.). — Casnati (Francesco). — Una penna e un impero. — *Vita e Pensiero*, novembre.

— La Condamine (Pierre de). — L. V. en presqu'île guérandaise [extraits de la correspondance]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-octobre.

— Voir : *Baudelaire.*

Vigny (A. de). — Couffignal (Robert). — Visages de l'humanisme français : V. ou l'humanisme philosophique. — *Pédagogie*, décembre.

— Suffel (Jacques). — Encore Augusta [sur un second exemplaire des *Poèmes antiques et modernes*, dédicacé à Augusta, dans la bibliothèque d'A. France]. — *NL*, 31 décembre.

— Souvenirs d'un vieillard charentais sur A. de V. [lettre de M. Labatut, 29 mai 1931]. — *Rolet*, 5 novembre.

Villiers de l'Isle-Adam. — Blows (W. M.). — V. de l'I.-A. et la Commune [contre la thèse de J.-H. Bornecque]. — *MF*, novembre.

— V. de l'I.-A. et la Commune [communication de E. Drougard, conclusions de J.-H. Bornecque]. — *MF*, décembre.

Zola (É.). — * Hemmings (F. W. J.). — É. Z. — Oxford, Clarendon Press, 1953.

— Arrighi (Paul). — Z. en Italie. Z. et De Sanctis. — *RLC*, octobre-décembre.

— Busquet (Raoul). — Les sources des *Mystères de Marseille*. — *Provence historique*, juillet-septembre.

— Cazaux (Michèle). — Z. en Suède. — *RLC*, octobre-décembre.

— Debré (Profr R.). — É. Z. et l'enfant. — *EN*, 10 décembre [voir aussi *FL*, 10 octobre].

— Dupuy (Aimé). — La France d'outre-mer et ses problèmes vus par É. Z. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 juin.

— Lajusan (A.). — Figure de Z. — *Foi et vie*, novembre-décembre.

— Lapp (John C.). — The critical reception of Z.'s *Confession de Claude*. — *MLN*, November.

— Legouis (Émile). — *La Terre* de Z. et *Le Roi Lear* [Présentation de P. L.]. — *RLC*, octobre-décembre.

— Niess (Robert J.). — Hawthorne and Z. An influence ? — *RLC*, octobre-décembre.

— Reuillard (Gabriel). — L'amitié littéraire d'É. Z. pour Gustave Flaubert. — *Les Amis de Flaubert. Bulletin* nº 4.

— Z. and his characters [C. R. de Hemmings]. — *TLS*, 16th October.

— Voir : *Lemonnier* (*C.*).

XXe SIÈCLE

Divers. — * Bruneau (Charles). — La prose littéraire de Proust à Camus. Taylorian Lecture 1953. — Oxford, Clarendon Press, 1953.

— * Castex (P.) et Surer (P.). — Manuel des études littéraires françaises. 6. xxe siècle. — Hachette, 1953.

— Arban (Dominique). — 1913 : l'an de grâce de la littérature d'aujourd'hui. — *L'Observateur littéraire*, nº 1, 19 novembre.

— Boyé (Maurice-Pierre). — Regards sur le roman féminin d'hier. — *Rolet*, 31 décembre.

— Guyard (Marius-Fs.). — L'image de la Grande-Bretagne dans le roman français. 1914-1940 [résumé thèse doct. Lettres]. — *AUP*, juillet-novembre.

— Joussain (André). — La poésie clandestine. — *Écrits de Paris*, novembre.

— Marissel (André). — La poésie moderne. — *Le Semeur*, décembre.

— Monnier (Jean). — L'évolution de la littérature française contemporaine. — *Le Semeur*, décembre.

— Peacock (Ronald). — Public and private problems in modern drama. — *Bulletin of the John Rylands Library Manchester*, September.

— Perroud (Robert). — L'ansia della perfezione spirituale nella letteratura francesa moderna. — *Vita e Pensiero*, settembre.

— Van Loo (Esther). — La littérature libanaise contemporaine de langue française. — *Larousse mensuel*, novembre.

Mémoires. Souvenirs. — Dumont-Wilden (L.). — Souvenirs littéraires (1895-1914). — *Académie royale de langue et de littérature françaises. Bulletin*, septembre.

— Martin du Gard (Maurice). — Journal littéraire. — *La Parisienne*, janvier 1954.

Alain-Fournier. — * Lampo (Hubert). — A.-F. et *Le Grand Meaulnes* ou le roman d'un roman. — Anvers, Excelsior, 1951.

— Martin (Auguste). — Péguy et A.-F. Évocation d'une amitié [suivi d'une réponse à Mme Isabelle R.]. — *ACP*, nº 35, septembre [l'article a été publié partiellement in *FL*, 14 février].

Antoine (A.). — Roussou (Mattei). — Il y a dix ans mourait A. [lettres inédites]. — *Arts*, 15-21 octobre.

Apollinaire (G.). — Breunig (Le Roy C.). — A. as an early apologist for Picasso. — *Harvard Library Bulletin*, Autumn.

— Cocteau (Jean). — A. — *La Parisienne*, janvier 1954.

— Décaudin (Michel). — État présent des études sur A. — *IL*, mai-juin.

— Perrochon (Henri). — La marraine d'A. [Mme Jeanne-Yves Blanc]. — *JG*, 27-28 décembre.

— Voir : *XIXe siècle. Symbolisme.*

Artaud (A.). — * A. A. — *Vie et mort de Satan le Feu*, suivi de *Textes mexicains pour un nouveau mythe*. Avant-propos de Serge Berna (Coll. « Voyants »). — Arcanes, 1953.

— A. A. — Trois textes [écrits pour être lus à la Galerie Pierre, lors de l'exposition « Portraits et dessins par A. A. », 4 au 20 juillet 1947]. — *Le Disque vert*, novembre-décembre.

— A. A. — D'un voyage au pays des Tarahumaras. — *Les Lettres Nouvelles*, nº 1, mars.

Barrès (M.). — * M. B. — *Greco, ou le secret de Tolède* (Club français du livre. Essais. 6). — Le Club français du livre, 1953.

— Inédits de B. Dernières pensées. Janvier 1922-décembre 1923. — *NL*, 26 novembre.

— Hommage à B. [par F. Mauriac, E. Henriot, J. Cocteau, H. de Montherlant]. — *NL*, 26 novembre.

— Antoine (André-Paul). — B. au théâtre. — *NL*, 26 novembre.

— Bauër (Gérard). — Le journaliste. — *NL*, 26 novembre.

— Benoît (Pierre). — B. voyageur. — *NL*, 26 novembre.

— Bordeaux (Henry). — Il y a trente ans... — *NL*, 26 novembre.

— Bordeaux (Henry). — La mort de M. B. — *Écrits de Paris*, novembre.

— Chaumeix (André). — L'homme politique. — *NL*, 26 novembre.

— Culcasi (Lucia). — Les rapports de D'Annunzio et de B. [d'après leur correspondance ; documents inédits]. — *Letterature moderne*, luglio-agosto.

— George (André). — Pour la science. — *NL*, 26 novembre.

— Germain (André). — M. B., le prince de 1900. — *La Parisienne*, janvier 1954.

— Kemp (Robert). — Le poète. — *NL*, 26 novembre.

— Lalou (René). — Le romancier. — *NL*, 26 novembre.

— Levron (Jacques). — Un épisode de *La Colline inspirée* [d'après un dossier des Archives de la Cour d'appel d'Angers]. — *Courrier de l'Ouest*, 6, 7, 12, 13 janvier 1954.

— Marañon (Prof. G.). — B. et l'Espagne. — *NL*, 26 novembre.

— Massis (Henri). — B., c'est une vie... — De certaines « saillies » barrésiennes. — Histoire d'une affiche. — De Poincaré... en Pascal. — *Le Bulletin des Lettres*, 15 décembre.

— Massis (Henri). — Le colloque de B. et de Charles Maurras. — *Aspects de la France*, 4 décembre.

— Mauriac (Claude). — Trente ans après : B. perdu et retrouvé. — *Carrefour*, 25 novembre.

— Moreau (Pierre). — C. R. de : I.-M. Frandon, *L'Orient de M. B.* (Genève, Droz, 1952). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Vallat (Xavier). — Tel que je l'ai connu et que je l'ai aimé. — *Aspects de la France*, 4 décembre.

Bazin (R.). — Bordeaux (Henry). — Le centenaire de R. B. — *RDM*, 15 novembre.
— Chérel (Albert). — Le souvenir de R. B. — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, décembre.

Beck (C.). — * Mor (Antonio). — Christian B. — Roma, Ed. Studium, 1953.
— Mor (Antonio). — C. B. (suite ; bibliographie). — *LR*, novembre.

Bergson (H.). — Bayer (Raymond). — L'esthétique de B. — [In] * Essais sur la méthode esthétique (Bibliothèque d'esthétique). — Flammarion, 1953.

Bernanos (G.). — La guerre totalitaire. Textes de B., choisis et présentés par Adrien Laurie. — [In] La guerre totale. *Témoignages. Cahiers de la Pierre-qui-Vire*, nº 40, octobre.
— G. B. — La poésie « écho de la plainte humaine répercutée par les cieux ». Textes inédits de B., présentés par A. Béguin. — *L'Actualité religieuse dans le monde*, 1er janvier 1954.
— Guth (Paul). — L'Artois... célèbre G. B. — *FL*, 24 octobre.
— Massis (H.). — B. et l'abbé Bremond. — *Le Bulletin des Lettres*, 15 octobre, 15 novembre.

Bernstein (H.). — P. C. — Henry B. — *JG*, 29-30 novembre.
— Kemp (Robert). — H. B. est mort [20 janvier 1876-27 novembre 1953]. — *Le Monde*, 28 novembre.
— Lemarchand (Jacques). — Sur le théâtre d'H. B. — *FL*, 5 décembre.
— Ransan (André). — H. B. — *Carrefour*, 2 décembre.
— Sée (Edmond). — H. B. — *NL*, 3 décembre.
— Thiébaut (Marcel). — H. B. — *RP*, janvier 1954.

Berth (Ed.). — Andreu (Pierre). — Bibliographie d'Édouard B. [1875-1939]. — *Bulletin of the International Institute of social history Amsterdam*, n. 3.

Boissy (G.). — Pierrein (Louis). — La bibliothèque de Gabriel B. [à Aix-en-Provence]. — *Arts et livres de Provence*, Bulletin nº 22, décembre.

Boschère (J. de). — Hommage à Jean de B. [par Fr. de Miomandre, Pierre Grison, Jean Rousselot, Ch.-A. Grouas, M.-F. Desbruères, P.-A. Birot, Jean Follain, etc. ; extraits de lettres inédites de J. de B. à René de Berval ; bibliographie]. — *France-Asie*, août.
— J. de B. — Pages de journal. — *France-Asie*, août.
— Lettres d'André Suarès à J. de B. — *France-Asie*, août.
— Lebois (André). — J. de B. ou la candeur. — *France-Asie*, août.

Bourget (P.). — Vecchi (Alberto). — La vocazione moralistica di P. B. — *Letterature moderne*, luglio-agosto.
— Vier (Jacques). — Deux centenaires différés... Paul B. (1852-1935). — *L'École*, 14 novembre.

Bousquet (J.). — Pages inédites de Joë B. [« Langage entier »]. — *Le Journal des Poètes*, décembre.
— J. B. — Raymond Lulle et son bâton de route. Présenté par Hubert Juin. — *La Parisienne*, janvier 1954.

Bremond (H.). — Bordeaux (Henry). — Un anniversaire silencieux. H. B. — *La France catholique*, 13 novembre.
— Voir : *Bernanos* (G.).

Brillant (**M.**). — Soulairol (Jean). — Maurice B. ou le chrétien humaniste. — *Terre Humaine*, septembre-octobre.

Chateaubriant (**A. de**). — * A. de Ch. — *Monsieur des Lourdines*. Pointes sèches et ornements de Ch.-M. Echard. — P. Lanauve de Tartas, 1953.

Chennevière (**G.**). — Arcos (René). — Georges C. — *La Bouteille à la mer*, 3e trimestre.

— Maublanc (René). — Une étude sur G. C. [mémoire de Mlle Simone Touchart, présenté en 1952 à l'École normale de Toulouse, sur un poème de G. Ch., *La Légende du roi d'un jour*]. — *E*, octobre.

Copeau (**J.**). — Quatre lettres inédites de J. C. [à A. Suarès]. — *Arts*, 8-14 octobre.

— Quatre lettres de J. C. à Louis Jouvet [25 août, 29 novembre, Noël 1915, 5 février 1916]. — *Cahiers de la Compagnie M. Renaud-J.-L. Barrault*, nº 2.

— Lerminier (Georges). — C., le réformateur de la scène française. — *Carrefour*, 7 octobre.

Denis (**M.**). — Bornecque (Jacques-Henry). — Le rayonnement de Maurice D. [relations et correspondances avec Gide et Valéry]. — *Le Monde*, 13 novembre.

Deubel (**L.**). — Voir : *Pergaud* (*L.*).

Drieu la Rochelle (**P.**). — Récit secret. — *La Nouvelle NRF*, septembre.

— Arland (Marcel). — D. la R. — *La Nouvelle NRF*, décembre 1953, janvier-février 1954.

— Grenier (Jean). — Une conversation avec D. la R. — *La Nouvelle NRF*, septembre.

Dullin (**Ch.**). — Quand D. faisait à sa sœur un cours de morale. Deux lettres inédites, publiées par Léon Chancerel. — *Paris-Comœdia*, 4-10 novembre.

Ernest-Charles (**J.**). — Mort de J.-E. Ch. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

Fabre (**L.**). — Bordeaux (Henry). — Souvenir de Lucien F. — *NL*, 19 novembre.

Fagus. — Chaigne (Louis). — Le souvenir de F. [G. Feillet]. — *La Croix*, 8-9 novembre.

Foulon de Vaulx (**A.**). — Rougé (Jacques-Marie). — Le poète André F. de V. — *Au Jardin de la France*, nº 16, été 1952-été 1953.

Gide (**A.**). — * Lang (Renée). — Rilke, G. et Valéry (Coll. Études gidiennes). — Éd. de la Revue *Prétexte*, 1953.

— * O'Brien (Justin). — *Les Nourritures terrestres* d'A. G. et les *Bucoliques* de Virgile. Trad. par Elisabeth van Rysselberghe. Avant-lire de J.-J. Thierry. — Éd. de la Revue *Prétexte*, 1953.

— * O'Brien (Justin). — Portrait of A. G. A critical biography. — New York, Alfred A. Knopf ; London, Secker and Warburg, 1953.

— Lettre inédite d'A. G. à René Boylesve, Cuverville, 24 octobre 1912 [communiquée par Gérard-Gailly]. — *Le Disque vert*, novembre-décembre.

— Gommers (A.). — Études gidiennes. — *LR*, 1er novembre.

— Lafille (Pierre). — A. G. romancier. — A. G. dans la presse française de 1890 à 1951 [résumé thèses doct. Lettres]. — *AUP*, juillet-septembre.

— Palá Berdejo (Dolores). — Profil musical de A. G. — *Revista de ideas estéticas*, abril-junio.

— Wolff (Lucien). — A. G., deux ans après sa mort. — *FR*, October.
— Voir : *Baudelaire*, *Denis* (*M.*).

Gillet (L.). — Collet (G.-P.). — L. G. et George Moore. — *Études anglaises*, août.

Giraudoux (J.). — * J. G. — *Pour Lucrèce* (« Les Cahiers Verts ». 21). — Éd. Grasset, 1953.
— * Théâtre complet de J. G. *Pour Lucrèce*, pièce en trois actes. Frontispice de Christian Bérard. — Neuchâtel-Paris, Ides et Calendes, 1953.
— J. G. et *Pour Lucrèce* [par E. Bourdet, G. Bauër, etc.]. — *Cahiers de la Compagnie M. Renaud-J.-L. Barrault*, nº 2 [Julliard, 1953].
— Barrault (J.-L.). — A la recherche de *Pour Lucrèce*. — *Cahiers...*, nº 2.
— Bastide (Fr.-R.). — Pour accueillir l'ombre de G., le Recteur est venu... — *FL*, 21 novembre.
— Bertin (Pierre). — Jeunes filles de J. G. — *Cahiers...*, nº 2.
— Bérys (José de). — Quelques souvenirs sur J. G. — *Rolet*, 24 décembre.
— Beucler (André). — J. G. et le lycée. — *JG*, 18-19 octobre.
— Beucler (André). — Le caprice de l'inspiration chez G. — *Cahiers...*, nº 2.
— Bourdet (Denise). — Mon ami G. — *Cahiers...*, nº 2.
— Bourdet (Édouard). — Le théâtre de J. G. — *Cahiers...*, nº 2.
— Chancerel (Léon). — Le drame et le personnage de Lucrèce. De Tite-Live à G. — *Cahiers...*, nº 2,
— Mc Lendon (Will L.). — En partant d'un texte oublié de G. Le thème de l'évasion. — *FR*, October.
— Melat (Maurice) et Sablayrolles (Albert). — Une étude de l'*Ondine* de G. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 15 décembre.
— Morphé (Jean-Pierre). — Adieu à G. — *Adam*, décembre 1953-janvier 1954.
— Poulenc (Francis). — Souvenirs. — *Cahiers...*, nº 2.
— Roy (Claude). — G. modèle. — *Cahiers...*, nº 2.
— Touchard (Pierre-Aimé). — A la recherche de l'éternel G. — *Cahiers...*, nº 2.

Guillaumin (E.). — * Voisin (Joseph). — Le vrai visage d'E. G. — Moulins; Yzeure, l'auteur, 11 rue Ch.-L. Philippe, 1953.

Hémon (L.). — Potvin (Damase). — L. H. à Québec [sur la thèse de Miss Audrey D. Freeman, *Le Canada de L. H. et sa destinée littéraire*]. — *Revue de l'Université Laval*, octobre.

Jacob (Max). — * M. J. — Correspondance recueillie par François Garnier. T. I. Quimper-Paris. 1876-1921. — Édit. de Paris, 1953.
— Emié (Louis). — M. J. au bal masqué [extraits de « Dialogues avec M. J. », inédit]. — *Notre Bordeaux*, 28 mars.

Jaloux (Edm.). — E. J. — Fragments [dernières notes inédites des Carnets], présentées par Yanette Delétang-Tardif. — *TR*, octobre.

Jammes (F.). — * Brunelli (Giuseppe A.). — F. J. e l'esotismo. — Milano, Stabilimento grafico R. Scotti, 1952.
— F. J. — Une visite à Paul Claudel. — *La Nouvelle NRF*, janvier 1954.
— Quoniam (Th.). — Dans le souvenir de F. J. [fragments de lettres de F. J. à J. Lotte]. — *Notre Bordeaux*, 31 octobre.

Jarry (A.). — Rolland de Renéville (A.). — Le rayonnement d'A. J. — *La Revue du Caire*, octobre.

Joly (E.). — Ducaud-Bourget (François). — Edmond J. ou l'écrivain catholique. — *La Pensée catholique*, nº 27, 1953.

Jouvet (L.). — A memoria de L. J. Hommage brésilien à la mémoire de L. J. — *Comœdia* (Rio-de-Janeiro), nº 14, janvier [signalé dans *La Revue d'histoire du théâtre*].

— Voir : *Copeau* (*J.*).

Lenormand (H.-R.). — Surer (Paul). — Études sur le théâtre français contemporain. IV. Henri-René L. — *IL*, septembre-octobre.

Malègue (J.). — * Moeller (Charles). — Littérature du xxe siècle et christianisme. T. II. La foi en J.-C. [... Malègue...]. — Casterman, 1953.

Marsan (E.). — Martineau (Henri). — Eugène M. — *Le Divan*, octobre-décembre.

Maurras (Ch.). — * Ch. M. — Maîtres et témoins de ma vie d'esprit [Barrès. Mistral. France. Verlaine. Moréas]. — Flammarion, 1954.

— * Ch. M. — Votre bel aujourd'hui. Édition de luxe originale. Illustrée de seize dessins de Ben. — P. de Tartas, 1953 [Édition ordinaire, A. Fayard, 1953].

— * Ch. M. - 1868-1952. Le Livre du souvenir. Témoignages de H. Bordeaux, P. Gaxotte, E. Henriot, etc. Chronologie complète de l'œuvre de M. établie par Roger Joseph et Jean Forges. — Plon, Éd. d'histoire et d'art, 1953.

— * Beau de Loménie (Emm.). — M. et son système. — Bourg-Paris, Éd. Touristiques et Littéraires, 1953.

— Brun (Maurice). — Ch. M. sous un autre aspect. — *Rivarol*, 13-19 novembre.

— Ch. M. et Roger Joseph. — M. et la Loire. — *Au Jardin de la France*, nº 16, été 1952-été 1953.

— Rambaud (Henri). — M. et Pascal. — *Le Bulletin des Lettres*, 15 novembre.

— Voir : *Barrès* (*M.*).

Mazel (H.). — Voir : *Sorel* (*G.*).

Mercier (L.). — Lavallée (Fleury). — Sur L. M. — *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon*, janvier-juin.

Mugnier (**Chanoine**). — Voir : *Noailles* (*Cte*sse *de*).

Noailles (**Cte*sse* de**). — * Bibliothèque nationale. Anna de N. Exposition de manuscrits, livres et documents donnés ou prêtés à la Bibliothèque nationale. Préface de Julien Cain. — Bibliothèque nationale, 1953.

— Bibesco (Princesse). — A. de N. et l'abbé Mugnier [deux lettres de Mme de N.]. — *NL*, 31 décembre.

Payer (A.). — Boyé (Maurice-Pierre). — A. P. et le voyage aux Ardennes. — *Rolet*, 22 octobre.

Péguy (Ch.). — Warnach (Walter). — Autorität und Anarchie. Ch. Ps Weg der Freiheit. — *Wort und Wahrheit*, Mai.

— Voir : *Alain-Fournier*.

Pergaud (L.). — Blanche (H.). — A l'École normale de Besançon. — *Association des anciens élèves de l'École normale d'instituteurs de Besançon. Bulletin*, nº 2, juin 1952.

— Carrez (Jules). — Le pays de P. — *Association... Bulletin*, nº 2.

— Chatot (Eugène). — Louis P. et Léon Deubel. — *Association... Bulletin*, n° 2.

— Lafille (Pierre). — Les premières armes pédagogiques et littéraires de « Louis-Émile-Vincent P. ». — *Association... Bulletin*, n° 2.

— Pergaud (Lucien). — Louis P. Souvenir d'enfance. — *Association... Bulletin*, n° 2.

Plisnier (Ch.). — * Bay (Paul). — Ch. P. L'homme et l'œuvre. Hommage, suivi d'une bibliographie. — Charleroi, Guillaume, 1952.

— Un inédit de Ch. P. [réponse à une enquête sur la mission du professeur de littérature française]. — *Droit et liberté*, décembre.

Prévost (M.). — Antonini (Giacomo). — Le eroine di M. P. — *La Fiera letteraria*, 2 agosto.

Proust (M.). — * Nathan (Jacques). — La morale de P. — A.-G. Nizet, 1953.

— * Trahard (Pierre). — L'art de M. P. (Coll. Sainte-Beuve). — Dervy, 1953.

— Lettre [inédite] de M. P. à Mme Fortoul, future maréchale Lyautey (août ? 1904), publiée par Hélène Fortoul. — *La Parisienne*, janvier 1954.

— M. P. — Sur Nerval. — *La Nouvelle NRF*, décembre.

— Cattaui (Georges). — Pérennité de P. — [In] * Colonisation et Conscience chrétienne (*Recherches et Débats*, nouvelle série, n° 6, décembre).

— Duthie (E. L.). — The family cercle in P.'s *Jean Santeuil*. — *The Contemporary Review*, October.

— Machiels (A.). — P. et la langue de Saint-Simon. — *Le français moderne*, juillet.

— Mayer (Mme Denise). — P. doit-il à La Bruyère le nom de Jean Santeuil ? — *FL*, 9 janvier 1954.

Rachilde (Mme). — Auriant. — Souvenirs sur Mme R. — *Quo Vadis*, juillet-décembre.

Radiguet (R.). — Auric (Georges). — Complicité. — *La Parisienne*, décembre.

— Hugo (Valentine). — Il y a trente ans. — *La Parisienne*, décembre.

— Krier (Yves). — Un homme de quatorze ans ou la croisée des chemins de R. — *La Parisienne*, décembre.

— Lebressan (Bernard). — A propos d'un anniversaire [30e anniversaire de la mort de R. R.]. — *La Parisienne*, décembre.

— Sauguet (Henri). — R. R. — *La Parisienne*, décembre.

Ramuz (Ch.-F.). — C.-F. R. — Désordre dans le cœur. — *La Nouvelle NRF*, décembre.

— * Beaujon (Edmond). — La vision du peintre chez R. Essai sur les valeurs. — Éd. La Baconnière, 1953.

— Louis (Éric). — C.-F. R. et l'homme pécheur [Thèse bacc. théologie]. — Genève, 1953.

Saint-Exupéry (A. de). — * A. de S.-E. — Œuvres. *Courrier Sud. Vol de nuit. Terre des Hommes. Pilote de guerre. Lettre à un otage. Le Petit Prince. Citadelle.* Notes biographiques. Préface de R. Caillois (Bibl. de la Pléiade. 98). — Gallimard, 1953.

— * Ibert (Jean-Claude). — S.-E. (Classiques du xxe siècle. 10). — Édit. Universitaires, 1953.

— Foulquié (Paul). — Psychisme et totalité. Un thème des psychologues contemporains illustré par une page de S.-E. — *L'École*, 14 novembre.

Sorel (G.). — Une lettre inédite de G. S. à Henri Mazel, à propos de *La*

Synergie sociale [24 septembre 1902], publiée par Auriant. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

Suarès (A.). — Voir : *Boschère* (*J. de*).

Tharaud (J. et J.). — Billy (André). — Le souvenir des Th. à Angoulême. — *FL*, 7 novembre.

— Gillet (Jérôme). — Le Jérôme Th. que j'ai connu. — *FL*, 14 novembre.

— Henriot (Émile). — Hommage à Jérôme Th. — *Bulletin du Musée Carnavalet*, juin.

— Viatte (Auguste). — Adieux aux frères Th. — *La Revue de l'Université Laval*, septembre.

Thibaudet (A.). — Bopp (Léon). — Petit portrait d'A. T. — *Le Disque vert*, juillet-août.

Toulet (P.-J.). — * P.-J. T. — Nostalgies. Trois nouvelles : Aut diabolus, aut femina. — Nostalgies. — Un serf. — Éd. du Divan, 1953.

— P.-J. T. — Pages inédites ou oubliées [réunies par H. Martineau]. — *Le Divan*, octobre-décembre.

Valéry (**Paul**). — * Dollot (René). — Ricordi italiani : Gabriele d'Annunzio e P. V., con un studio su *Giulio Grassi*, avo materno di P. V. Trad. di Lina Gasparini e Anita Pittoni (Lo Zibaldone. 11). — Trieste, Edizioni dello Zibaldone, 1952.

— Voir : *Divers. Langue*, *Denis* (*M.*), *Gide* (*A.*).

Vildrac (**Ch.**). — Nicoletti (Gianni). — La parola di Ch. V. — *Sipario* (Milano), novembre.

Vivien (**Renée**). — Faure-Favier (Louise). — La muse aux violettes [Pauline Tarn, dite R. V.]. — *MF*, décembre.

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JP.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G. Mignot.

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-les-Corbeil en juin 1954.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 2e trimestre 1954.
N° d'ordre dans les travaux de la librairie ARMAND COLIN : 1324
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 860.